0810

ATHENEE COMMUNAL DE SCHAERBEEK
BIBLIOTHEQUE
914.P

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/promenadessentim00prem

PROMENADES SENTIMENTALES

DANS

LONDRES

ET

LE PALAIS DE CRISTAL.

Poissy. — Typographie Arbieu.

PROMENADES SENTIMENTALES

DANS

LONDRES

ET

LE PALAIS DE CRISTAL

PAR

JULES DE PRÉMARAY.

« Toutes ces choses errantes et ce bourdon-
» nement d'une si grande cité me pro-
» duisaient l'effet d'un songe. »
J. Janin.

PARIS
D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS
DE LA BIBLIOTHÈQUE THÉATRALE
18, rue Guénégaud.
1851.

PRÉFACE.

— Je vous jure qu'il n'y a pas là matière à faire un livre.

Mes éditeurs soutenaient le contraire, et ils avaient nombre de motifs excellents à l'appui de leur opinion, tels que le mérite incontestable de l'œuvre, son opportunité, et mille autres raisons auxquelles un auteur résiste difficilement. — Cependant je tenais bon.

— Songez, dis-je enfin, comme pour mettre

ma conscience à l'abri, songez que loin de vous garantir le succès, j'en doute.

— Quoi ! un livre sur Londres et le Palais de Cristal ne réussirait pas !

— Calmez-vous.

— Les flots de la Tamise et de la Serpentine roulent en ce moment du sable d'or. Le Sacramento est à Londres !

— Je ne dis pas non, enthousiastes que vous êtes ! mais à votre tour écoutez-moi. Il s'agit d'impressions de voyage, et voilà qui est bien usé. Depuis Alexandre Dumas et Théophile Gauthier, deux touristes des grands chemins, jusqu'à Méry, un voyageur du coin du feu, nous avons eu des chefs-d'œuvre en ce genre. Si l'Espagne et la Floride sont connues, l'Angleterre ne l'est pas

moins, et croyez-vous qu'il suffise de la regarder à travers son Palais de Cristal pour la trouver changée?

— Vous avez assisté à l'ouverture de l'exhibition universelle, vous avez passé à Londres les trois premières semaines qui ont suivi cette solennité, il n'en faut pas davantage pour intéresser les lecteurs que la politique n'intéresse plus, et le nombre en est grand ! sans cela aurait-on pris garde aux lettres datées de Londres que vous avez publiées dans un journal, et viendrions-nous vous demander de les réunir en un volume?

— Si vous avez lu ces lettres attentivement vous devez vous souvenir que la première commence ainsi :

« Je ne connais pas Londres, je ne sais rien de l'Angleterre, ce sont donc des impressions toutes neuves que je vais chercher de l'autre côté de la Manche, et que je tâcherai de rendre sans prétention aucune à la peinture de mœurs. Je pars presque avec la soudaineté de Sterne

s'écriant : « Cette affaire est mieux réglée en France, » et faisant une traversée de vingt-un milles pour venir glorifier la famille des Bourbons à Calais et distribuer huit sous aux pauvres. Si j'accroche quelques petits tableaux de mœurs dans ces lettres, je prie le lecteur de les regarder comme de simples ébauches charbonnées sur l'album d'un voyage à la vapeur. »

— Eh ! justement ; rien que ce début nous a décidés. Ce que nous voulons, c'est la vivacité des impressions, la bonne foi des étonnements, l'observation spontanée, le mouvement du voyage, la fidélité du daguerréotype. Vous avez écrit vos lettres en wagon, en bateau à vapeur, sur le dos des omnibus, partout enfin, excepté à une table, entouré de cinquante volumes traitant de l'Angleterre et de sa constitution ; c'est là, pour nous, qu'est la nouveauté de l'entreprise. D'ailleurs vous l'avez dit vous-même :

« En pareil cas, il n'y a qu'un moyen d'être quelque peu original et suffisamment lisible ; c'est de fermer tous les livres et d'ouvrir son intelligence. »

J'étais vaincu par mes propres armes, il fallut céder.

Au fond, je n'en voulais pas trop à mes éditeurs de la violence qu'ils me faisaient. Outre qu'un auteur se rend volontiers aux raisons qui flattent son amour-propre, le vrai des choses est que je n'avais résisté que pour la forme, la bienséance voulant qu'on ne se laisse pas imprimer tout vif sans crier un peu.

Un fait non moins certain, c'est qu'à mon retour d'Angleterre je ne songeais nullement à publier ce livre. Tout joyeux de retrouver à Paris mes travaux interrompus et ce bon petit coin d'où je regarde passer drames et comédies, tantôt souriant et tantôt grondeur, je ne demandais pas mieux que d'oublier Londres; mon anxiété avait été si grande en arrivant dans cette ville sur laquelle j'avais promis d'écrire quelques lettres! En effet, comment raconter toutes ces pompes et toutes ces merveilles? J'étais décidé à ne refaire ni l'histoire d'Angleterre à propos de la France, ni

l'histoire de France à propos de l'Angleterre. Je ne voulais pas davantage parler de tout excepté de Londres. J'avais bien un moyen de sortir d'embarras; c'était de mettre en regard les richesses du monde entassées dans le Palais de Cristal et la misère de l'Irlande. Ce contraste n'était pas à dédaigner. Et puis, il y a tant de livres tout faits sur la matière, le public les connaît si peu et il est si facile de les ouvrir! On trouve là des anecdotes navrantes, on n'a qu'à copier, et l'on se donne ainsi un petit air de profond moraliste, d'observateur philanthrope, qui fait l'admiration des âmes sensibles et l'étonnement des écrivains naïfs comme moi. Ce fut précisément en raison de ma naïveté que je laissai cet excellent moyen à d'autres. Quant aux problèmes industriels résolus à Hyde-Park, j'avouais mon incompétence, et j'allais comme un fou par les rues de Londres cherchant le sujet de ma première lettre.

— Décidément, m'écriai-je désespéré, je n'ai pas un mot à dire sur l'Angleterre.

— Tu en as mille ! me répondit aussitôt la muse des conteurs véridiques.

Elle avait raison, et j'éclatai en reproches contre moi-même.

— Comment ! pas un mot à dire de cette ville immense et nouvelle pour toi, de ce peuple étrange, de ses palais, de ses bouges, de ses tavernes ! Comment ! la mer du Nord roule des flottes dans la Tamise, les deux Indes sont à l'ancre dans ses docks ; ici est la vieille Tour, là Saint-Paul, plus loin Westminster, et pas un mot à dire ! Allons, allons, tu te fais injure. Tu admires, ou tu blâmes, tu es charmé ou choqué, joyeux ou ennuyé, prends ta plume et écris tout simplement à tes amis :

— Vous m'avez demandé Londres, le voilà tel qu'il m'a paru dans le rêve fiévreux d'un séjour de trois semaines.

Ainsi ai-je fait.

Or, qu'est-il arrivé? C'est que l'Angleterre elle-même a donné un sourire d'approbation à la fidélité de quelques-uns de mes croquis et s'est amusée de l'exagération des autres. J'ai eu les honneurs de la traduction. Quant à la France, on m'assure qu'elle accueillait mes lettres avec une grande indulgence, comme fait une mère d'un fils qui voyage.

Une seule chose m'a rendu soucieux. Les Anglais m'ont traité d'*humoriste*. L'épithète est grave. Chaque année voit éclore une foule d'écrivains médiocres qui visent à l'*humour*, et je serais désolé qu'on me prît pour le singe de Shakespeare, de

Sterne, de Richter, ou de Lamb. Si je suis *humoriste* je vous prie de croire que c'est sans préméditation, et seulement parce que, suivant la comparaison de Byron, l'homme ressemble à un pendule qui oscille entre le sourire et les larmes :

« Man, thou, pendulum, between a smile and a tear. »

La crainte de passer pour un *humoriste* de contrebande m'eût empêché de publier mon voyage à Londres. Mais j'espère être cru sur parole si je déclare ici que les lettres qu'on va lire sont écrites sous l'impression du moment, sans aucun parti pris d'originalité. Je les ai mises en ordre et divisées par chapitres, voilà tout.

Quant au titre, si l'adjectif *sentimental* s'y trouve, c'est la faute de mes éditeurs, ils y ont tenu. Le souvenir seul de Sterne devait me faire reculer devant ce terrible adjectif. Mais franchement,

m'était-il permis de montrer moins d'audace que mes éditeurs?

Du reste, je n'ai point la prétention de dialoguer avec le crâne d'Yorick, encore moins d'écrire cette préface dans une *désobligeante*.

Juillet 1851.

PROMENADES SENTIMENTALES

DANS

LONDRES

ET LE PALAIS DE CRISTAL.

CHAPITRE PREMIER.

DE PARIS A CALAIS

Alfred de Musset a fait ce charmant croquis du coup de l'étrier :

« Quelle belle chose que le coup de l'étrier! Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis ; toute la tranquillité de la vie paisible dans un coin du ta-

bleau ! Et là, l'homme encore haletant, mais ferme sur la selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire ; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse ; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protége ! »

Et vous partez, vous qui n'avez pas fait vingt lieues et à qui il n'en reste pas trente à faire ! C'est si séduisant le voyage... avant de l'entreprendre et après en être revenu !

Toujours est-il que les sensations qu'on éprouve au moment du départ tiennent de l'ivresse. C'est du moins la disposition de corps et d'esprit dans laquelle je me trouvais quand je me vis sur le point de quitter Paris. L'univers m'avait invité à la grande fête qu'il donnait de l'autre côté de la Manche, dans un palais de cristal. Je devais être un des Dangeau de ces pompes royales ; rien n'égalait donc ma joie, ni mon ingratitude, pour le dire en passant. J'abandonnai sans regret mes livres entr'ouverts et mes travaux commencés ; je me dépêchai de serrer les mains amies qui se ten-

daient vers moi, et j'élevai ma coupe en m'écriant :

« Vive le coup de l'étrier ! Une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. »

Tout cela fut si prompt que je n'entendis pas la voix de la bonne femme qui disait :

« Que Dieu le protége ! »

Une fois en chemin de fer, l'ivresse devint du délire, et je ne vois pas pourquoi je n'intitulerai pas la seconde moitié de ce chapitre :

ENTHOUSIASME.

La première heure est charmante. On respire à pleins poumons un air sans cesse renouvelé, on regarde courir les arbres après les villages, on dévore l'espace, absolument comme si on avait une flèche pour monture.

Mon vis-à-vis était un insoucieux garçon qui, ainsi que moi, s'en allait à Londres en mission littéraire. Rien ne s'oppose à ce que je vous apprenne qu'il se nomme Julien Turgan, a écrit une excellente histoire de la locomotion aérienne, fait trois voyages en ballon, et qu'il partage son

admiration entre Rabelais et Th. Gautier, ses deux maîtres. Après Pontoise, il s'aperçut que mon enthousiasme diminuait et m'offrit un peu du sien. J'en bus une gorgée, et, allumant un nouveau cigare :

— Il faut convenir, dis-je, que la locomotion est le bonheur suprême.

Turgan ajouta mille folies là-dessus, non sans avoir d'abord rebouché son enthousiasme, contenu dans une petite gourde. C'était du *gin*, c'était la gaîté lugubre des Anglais mise en bouteille ! J'aurais dû m'en défier.

Jadis, on employait trois jours à faire soixante lieues. Aujourd'hui, on met six heures pour aller de Paris à Calais, c'est-à-dire pour franchir une distance de soixante-cinq lieues ! Jadis, les grelots excitaient le cheval en lui disant à l'oreille leur joyeuse chanson, le postillon faisait claquer son fouet et sa langue, l'auberge avait des séductions et le grand chemin des aventures. Le voyage, alors, était véritablement un poëme. Aujourd'hui, on vous enferme dans une boîte que la locomotive mugissante emporte en croupe en secouant son panache de fumée ; vous avez cinq

minutes de repos par cinquante lieues, juste assez de temps pour que le convoi reparte sans vous ; vous ne versez jamais à la porte des vieux manoirs, j'en conviens ; mais vous déraillez, vous brûlez ou vous sautez quelquefois loin de toute habitation humaine : c'est une compensation. Si votre voyage est heureux, vous arrivez à votre destination avec la majesté d'un ballot ou la poésie d'une bourriche. Il n'y a pas d'enthousiasme qui puisse résister à cela.

Sous plus d'un rapport, le voyage en chemin de fer ressemble au voyage sur mer : même monotonie, même cruauté d'allure. Une fois lancé, vaisseau ou wagon marche à son but sans temps d'arrêt. Aussi, ce qu'on fait tout d'abord quand on se voit ainsi encaissé, c'est d'examiner ses compagnons d'infortune, j'allais dire d'enthousiasme, mais le *gin* de mon vis-à-vis a déjà répandu sur mon esprit un voile de crêpe anglais.

Le premier verre de *gin* est une chanson, le second une élégie, le troisième un *de profundis*.

Deux exposants français dormaient sur leurs lauriers futurs. Le poëte à la gourde commençait à les imiter. Restait, à côté de moi, un petit

homme très-occupé à lire le *Guide du Voyageur*. Il appartenait à la classe des touristes naïfs qui achètent pour 7 francs 50 centimes d'impressions de voyage chez Richard, avant de se mettre en route.

Dès Saint-Denis, cet officieux cicerone avait failli tuer mon enthousiasme en me disant d'un air de satisfaction :

— Saint-Denis, Monsieur, Saint-Denis où sont enterrés les rois de France. En 1130, l'abbé Suger fit élever le portail, le vestibule et les tours de l'église actuelle, ainsi que le rond-point et la crypte. Plus tard, l'abbé Odon...

Je fus obligé de l'interrompre en lui déclarant avec quelque fatuité que je savais tout cela. Il n'en tint nul compte. A Pontoise, il me lança de nouveau ses renseignements à la tête :

— Pontoise, Monsieur, dont les Anglais se sont emparés en 1457.

Je commençais à grincer des dents de fureur. Heureusement, ce canon bourré jusqu'à la gueule avec les feuillets du *Guide Richard* cessa de me mitrailler pendant quelques lieues. Mais ma tranquillité ne fut pas de longue durée.

— Monseur, s'écria tout à coup le petit homme

érudit en me frappant sur le genou et en m'arrachant de nouveau à mon enthousiasme, qui devenait de plus en plus réfléchi, Monsieur, nous sommes à Amiens.

Puis il ajouta en consultant son livre :

— Amiens, patrie de Pierre l'Hermite et de Gresset. Dire que nous avons sous les yeux le berceau des Croisades et de *Vert-Vert*, d'un prédicateur et d'un perroquet! Quel contraste, et que c'est beau les voyages !

Un employé du chemin de fer ouvrit la portière et cria :

— Amiens ! cinq minutes !

Je m'élançai d'un bond hors du wagon. Le petit homme me suivit en continuant de la sorte :

— C'est là que le fameux traité...

— Monsieur, interrompis-je, j'ai des raisons sérieuses pour employer mes cinq minutes à toute autre chose qu'à vous écouter. Mille pardons !

Entre Amiens et Arras, je tombai dans une rêverie profonde.

C'était l'heure où le vague d'une nuit couleur ardoise transforme tous les objets. La nature fuyante m'offrait à chaque instant les merveilles

du mirage ; je voyais d'imaginaires cités se dresser au bord des rivières, ou de fantastiques escadrons galoper dans la plaine. C'était l'heure, enfin, où l'on prend les grands peupliers pour des aiguilles de cathédrale.

En pareille circonstance, il est rare qu'on ne fasse pas un sonnet, et j'allais trouver le dernier vers de celui que je murmurais tout bas, lorsque le Guide-Richard me sauta à la gorge :

— Arras, patrie de Damiens, des deux Robespierre et de Joseph Lebon...

— Que le diable vous emporte, Monsieur ! Je tenais mon sonnet.

— Arras ! cinq minutes ! répéta l'employé à casquette bleue.

— Que dit-il ? me demanda le Guide-Richard.

— Monsieur, il nous prévient que nous avons dix minutes à passer dans la patrie de Robespierre, et je vous engage à en profiter pour aller jeter un coup d'œil sur les fortifications de Vauban. Tenez, faites seulement deux ou trois pas en détournant à gauche, et vous apercevrez les glacis de la citadelle.

Cette perfidie me délivra du Guide-Richard; le convoi repartit sans lui.

J'en conclus qu'il y a des moments où le plus honnête homme est capable d'un meurtre. Songez donc que j'avais encore Douai, Lille, Saint-Omer et Hazebrouck, avant d'arriver à Calais, et que j'étais bien décidé à finir mon sonnet. Malheureusement, Turgan ronflait à faire dérailler le convoi, sa gourde était vide, et la Muse de la patrie refusa de m'accompagner jusqu'au port de Calais. Sans doute elle se souvenait de la douce chanson de Marie Stuart et craignait de me porter malheur!

CHAPITRE II.

CALAIS

Ce n'est pas à minuit qu'on peut voir Calais. Une heure se passe là en formalités concernant le passeport et le permis d'embarquement, et c'est tout. Seulement, comme il arrive souvent que les voyageurs manquent le paquebot, les hôtels de la ville vous font remettre leurs prospectus. L'un de ces prospectus attira mon attention. On lisait en tête : HOTEL DESSIN.

Aussitôt, je me rappelai les charmants chapitres que Sterne a écrits à propos de M. Dessin, maître d'hôtel à Calais, et il me sembla tout à coup voir cet excellent homme sortir de vêpres avec son habit des dimanches et sa politesse de tous les jours.

On trouve bien *Dessein* au lieu de *Dessin* dans quelques éditions ; mais qu'importe ? Il était prouvé pour moi que Sterne n'avait point donné un nom de fantaisie à son hôte, et j'aurais volontiers manqué le paquebot, rien que pour causer avec le M. Dessin d'aujourd'hui. Que d'émotions m'attendaient peut-être à la *porte de la remise!* Qui sait ? une *brune claire*, *simplement mise*, *intéressante*, pouvait se trouver là tout exprès, et M. Dessin rester trois quarts d'heure à chercher la clef ! Et le moine ? et sa pauvre tabatière de corne ?

Que me faisaient en ce moment les débarquements d'Édouard III, de Henri V, et celui de Henri VIII s'en allant au camp du Drap-d'Or ; et l'embarquement funeste de Marie Stuart, et même l'honnête et dévoué bourgeois de Calais avec ses pieds nus et sa corde au cou ? Tous ces souvenirs historiques valaient-ils une page railleuse et attendrie de Sterne ? Valaient-ils surtout un sourire de la *brune claire* et la boîte de corne du père Lorenzo ?

J'avais le cœur tellement plein que j'éprouvai le besoin de l'épancher. Ne trouvant pas mon bu-

veur de *gin*, je m'adressai à l'individu qui était le plus près de moi.

— Convenez, lui dis-je, que le savant Smelfungus était bien malheureux de voir les choses à travers son spleen et sa jaunisse, et que Sterne avait raison de s'écrier :

« Je plains l'homme qui peut voyager de *Dan* à *Bersabée*, et dire : *Tout est stérile.* »

Mon interlocuteur me regarda de la tête aux pieds avec un air de défiance, et me demanda mon passeport. C'était un gendarme, qui venait de me rappeler au sentiment de mes devoirs. Il est probable que, sans lui, j'aurais couché à l'hôtel de M. Dessin.

A Calais, la France vous quitte avant que vous ne la quittiez. Plus de protection ni pour votre personne ni pour vos bagages. On jette les malles pêle-mêle sur une brouette qui se met à courir dans l'obscurité vers le paquebot, et la foule effarée des voyageurs suit la brouette en donnant des signes non équivoques d'inquiétude. Il y a de quoi ! Les bagages sont précipités sur le pont dans le plus navrant désordre. Votre malle est à la poupe, votre boîte à chapeau à la proue et votre sac

de nuit se chauffe à la chaudière. Notez que ce paquebot est anglais, de sorte qu'avant d'avoir quitté la France vous êtes déjà en Angleterre. John Bull vous ricane au nez, vous êtes sa proie, il n'y a plus à s'en dédire. Prenez donc votre mal en patience, car vous n'êtes pas au bout de vos peines.

CHAPITRE III.

DE CALAIS A DOUVRES

« Il en coûte davantage pour quitter sa patrie, dit madame de Staël, quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner; tout est solennel dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas; il semble qu'un abîme s'entr'ouvre derrière vous, et que le retour pourrait devenir à jamais impossible. »

Quoique la traversée de Calais à Douvres soit tout au plus d'une heure et demie, j'éprouvai un instant l'impression dont parle madame de Staël. Nous avions gagné le large, les matelots anglais murmuraient les airs monotones de leur pays, et rien ne m'empêchait de me croire en route pour l'éternité. Par-dessus le mar-

ché, la mer était mauvaise, nous avions vent de bout, et le paquebot se livrait à une danse assez gracieuse, mais qui ne tarda pas à donner à la moitié au moins des voyageurs une physionomie et une posture complétement dénuées de noblesse. John Bull se tordait de rire, et nous, hélas ! nous nous tordions de désespoir. La force seule nous manquait pour nous précipiter dans l'abîme.

Ce mal horrible jouit d'une réputation qu'il mérite, il faut l'avouer. Je n'en referai pas le tableau après Biard ; seulement je dirai qu'il est à la fois moral et physique ; c'est une tristesse profonde de tout l'organisme. Le mal de mer est la mélancolie de l'estomac. Quand l'estomac est vide, sa mélancolie redouble ; c'est de la douleur sans larmes.

J'étais dans cette situation, je ne pouvais pas pleurer !

En arrivant en vue de Douvres, autre fête : le paquebot n'aborde pas, il s'arrête en mer à un demi-mille de la côte et de méchantes coquilles de noix viennent en gambadant sur les vagues chercher les voyageurs et leurs bagages. Les uns sautent après les autres dans le plus grand tu-

multe et au risque de se noyer ou tout au moins de prendre un bain, et c'est de cette joyeuse façon qu'on finit par toucher la plage anglaise. Si vous tenez compte des ennuis de la douane et du mauvais déjeuner que vous payez très-cher, et que vous ne mangez pas avant de monter en wagon, vous pourrez vous faire une assez juste idée de ce qu'est un voyage d'agrément de Calais à Douvres.

Un mot pourtant en faveur de la douane anglaise. Tout s'y passe avec un silence et une netteté d'opérations admirables. Pas de dialogues, pas d'écritures, rien de la bureaucratie française si bavarde et si tracassière. Ici l'avantage reste aux Anglais.

Ce qui frappe tout d'abord en comparant Calais et Douvres, c'est la parfaite dissemblance de ces deux villes séparées seulement par un étroit bras de mer. L'une est aussi française que Paris, l'autre aussi anglaise que Londres. Je l'ai dit, l'Angleterre commence sur le paquebot dans la jetée même de Calais. On voit encore la France, on la touche presque, et comme effet moral on en est à deux mille lieues. Sur d'autres frontières la

transition est moins brusque. L'Alsace prélude à l'Allemagne ; mais ici un peuple ne déteint pas sur l'autre; les flots seuls se ressemblent entre Calais et Douvres , et John Bull montre le même étonnement railleur à l'endroit du *Frenchman* que si le grand Océan séparait les deux pays.

CHAPITRE IV.

DE DOUVRES A LONDRES

En sortant de Douvres, le chemin de fer longe la mer à gauche et est dominé à droite par de gigantesques falaises. Ce spectacle est magnifique, et ici commence la grandeur industrielle de l'Angleterre. Les prodiges de la locomotion par la vapeur sont réunis dans le même décor. Le paquebot et le wagon fendent l'espace presque côte à côte, l'un labourant les vagues de la mer, l'autre faisant frémir ce ruban de fer si audacieusement jeté sur une grève. La mer est si près par instant qu'elle vient lécher les rails et qu'on dirait d'un chemin de fer en plein Océan. Des navires à voile, arrivant de toutes les parties du monde chargés de trésors, semblent les cygnes de cet im

mense bassin et ajoutent encore à la magnificence du spectacle. Cela dure jusqu'à Folkstone, après quoi, laissant tout à fait la mer, vous êtes lancé au beau milieu de la campagne.

A droite et à gauche, ce sont des plaines proprettes et bien cultivées, qui ne ressemblent en rien à nos plaines de France. Chez nous, la campagne est pittoresque à force d'être accidentée. L'habitation du paysan a une physionomie originale qui lui est propre, et si cette originalité est souvent achetée aux dépens du bien-être, elle n'en fait pas moins la joie du paysagiste. En Angleterre, on dirait de ces petites campagnes enfermées dans des boîtes de sapin blanc et qu'on donne aux enfants le premier jour de l'an. Les villages ont l'air d'être bâtis en sucre ou en carton-pierre.

Les arbres sont si bien frisés, les champs si parfaitement peignés, les maisons si blanches et leur toit si rouge ou si bleu, que cela a tout à fait l'aspect de joujous étalés sur une table couverte d'un tapis vert.

Je ne vous ai rien dit de Douvres, par la raison qu'en arrivant dans cette ville je n'étais préoccupé

que d'une chose : veiller sur ma malle. C'est surtout en Angleterre que l'axiome de Bilboquet est mis en pratique. Il y a là une foule d'honnêtes gens tout prêts à s'écrier :

— Cette malle *doit* être à nous.

Telle était du moins l'opinion émise par un véritable Anglais, homme d'éducation, parlant passablement le français, et dont la compagnie m'a été fort agréable de Douvres à Calais. Ses excellents conseils touchant la *perfide Albion* m'ont garanti de plus d'un écueil. L'esprit national ne manquait pourtant pas à ce parfait gentleman ; on en jugera par le trait suivant.

POLITESSE D'UN ANGLAIS.

Au débarcadère, l'Anglais comprit l'embarras dans lequel je me trouvais. Dix cochers se disputaient mes malles, et il y avait cent à parier contre un que je serais volé par celui auquel je donnerais la préférence.

— Monsieur, me dit l'Anglais, j'ai retenu cette voiture, nous allons y faire placer vos bagages, et je serai votre cicerone jusqu'à Leicester-Square

où vous descendez d'abord, si j'ai bien entendu.

— Mille remercîments, j'accepte.

Après quelques instructions particulières données au cocher et dont je ne tardai pas à avoir la clef, nous partîmes. Nous aurions pu prendre le pont de Londres (London bridge); mais l'Anglais avait ses raisons pour remonter le cours de la Tamise. Enfin, nous arrivâmes à un pont dont j'admirai la construction hardie autant que cela se pouvait de la portière d'une voiture.

— Savez-vous comment s'appelle ce pont? me demanda l'Anglais.

— Non sans doute, puisque je suis entièrement étranger à votre capitale?

—Oh! pardonnez-moi alors une petite malice; j'ai voulu vous faire entrer dans Londres par le pont de Waterloo.

— Grand merci de la politesse!

— N'est-ce pas qu'il ne manque rien à ce pont pour en faire un monument digne de son nom?

— Je vous demande pardon, répondis-je un peu piqué; il y manque la statue de Blücher et celle de Hudson-Lowe.

L'Anglais se mordit les lèvres.

Enfin, voici Londres. A la vue de cette ville gigantesque, on est saisi de stupeur, presque d'épouvante. L'admiration se mêle à la tristesse en traversant ce dédale effrayant de rues, dont les plus étroites sont larges comme nos places publiques, et tout d'abord on se croit perdu au milieu de ce mouvement solennel, de ce bruit silencieux, si l'on peut parler ainsi. A Londres, l'étranger est vingt fois exilé. C'est une ville fantastique et sans fin, comme il s'en trouve dans le pays des rêves. Je vous parlerai en détail de cette ville, mais j'y arrive à dix heures du matin, la veille du 1er mai. J'ai à peine le temps de me brosser et de monter en *cab* pour aller m'assurer d'une carte d'entrée.

CHAPITRE V.

LE CAB

Pour un étranger débarqué depuis dix minutes à Londres, les allures fringantes et étourdies du *cab* ne laissent pas de causer quelque surprise et même une certaine inquiétude. Cette petite voiture a une mine presque comique. Au premier coup d'œil, elle ressemble assez à la capote d'une lorette mise très en arrière. A peine êtes-vous monté dans le *Cab* qu'il commence à frétiller et vous n'avez que le temps de donner l'adresse au cocher (cabman) huché derrière à une prodigieuse élévation et que vous apercevez par le guichet du fond. Si vous ne disiez rien, je crois que

le *cabman* partirait tout de même, tant les roues de son véhicule et les jambes de son cheval sont friandes de mouvement.

Le *cab* s'élance avec la fureur et les bonds fabuleux de l'hippogriffe. Rien ne l'arrête. Il se glisse au milieu de dix rangs d'équipages se croisant dans tous les sens. Il couperait la calèche de la reine !

Je voudrais pouvoir admirer Regent's-Street, cette rue splendide dont la richesse commerciale s'étale en enseignes et en armoiries ruisselantes d'or et de peintures éclatantes. Mais le *cab* ne roule plus, il vole. Ma course a quelque chose de magique. L'automédon m'est caché ; je ne vois qu'un cheval à la crinière hérissée, à la bouche écumante prêt à s'élancer audacieusement jusque sur le dos des omnibus, afin de franchir d'un saut l'obstacle qu'ils opposent à sa fièvre de locomotion. Rien ne peut rendre cette vivacité extraordinaire en ligne droite, en zig-zag et parfois presque dans les airs, car il y a des moments où le cab semble quitter le pavé et déployer des ailes invisibles. Quand il s'agit de descendre le *cab* ne

s'arrête pas; il exécute une gigue à la même place, et vous êtes obligé de la danser avec lui pour payer le *cabman*.

Le *cab* est une voiture ivre.

CHAPITRE VI.

OU LE BATON DU POLICEMAN JOUE UN ROLE ET OU JE LUI DONNE LA RÉPLIQUE

Nous voici au premier mai, date mémorable.

Le soleil n'est jamais sur le programme des fêtes publiques en Angleterre. On se méfie de lui et on a raison. Aussi est-ce avec une surprise calme et un enthousiasme froid que les Anglais ont salué l'apparition inattendue de cet astre, qui a bien voulu se montrer toute la journée du jeudi en l'honneur de la grande exhibition.

A neuf heures je me suis dirigé à pied vers le Palais de Cristal; c'était le seul moyen d'y arriver. L'immense chapelet de voitures s'égrène

si lentement dans Piccadilly, qu'on dirait un convoi funèbre.

En France, dès qu'il s'agit de la moindre solennité publique, les rues sont pleines de troupes, les tambours battent de tous les côtés, la foule bruyante est joyeuse : il y a, comme on dit, un air de fête. A Londres, pas un uniforme dans les rues, à peine quelques rares policemen humiliés de leur inutilité. Ce n'est guère qu'à Hyde-Park que ces estimables agents de la police anglaise se montrent nombreux et armés du bâton traditionnel. En passant, je trouve qu'on a beaucoup exagéré l'innocence de ce bâton. Il est court, c'est vrai, mais trapu, et ressemble assez à un *pilon* aux armes d'Angleterre. Je regrette qu'il ait cru devoir me prendre pour un *mortier*, car, il faut l'avouer, au milieu de la mêlée, j'ai été plusieurs fois en contact assez désagréable avec lui. Cependant, quand je parlais français, le bâton s'écartait respectueusement, c'est une justice à lui rendre ; mais souvent le mal était fait.

Quant à l'air de fête dont je parlais tout à l'heure, il n'existe pas en Angleterre. La foule à quatre roues et la foule à pied circulent avec le silence

et l'aspect lugubre d'une fourmilière allant aux provisions.

J'entre par la porte principale d'Hyde-Park, (*Hyde-Park-Corner*), et ce n'est pas sans peine que je parviens à pénétrer dans le Palais de Cristal, ni sans avoir encore quelque peu dialogué avec le bâton du policeman.

CHAPITRE VII.

LE PALAIS DE CRISTAL

Quoique ce livre n'appartienne pas au genre descriptif, me voilà en face du Palais de Cristal et je suis bien forcé de vous donner tout au moins un crayonnage de l'édifice. Élevé sur les plans de monsieur Paxton, simple constructeur de serres, il occupe un espace de 562 mètres de long sur 157 mètres de large. Vu du côté de la Serpentine cette jolie rivière jetée comme une écharpe d'argent sur la robe verte d'Hyde-Park, le Palais de Cristal offre un coup d'œil merveilleux. Les pavillons de tous les pays le pavoisent. On dirait les mille flammes du génie des nations voltigeant au-dessus de leur entrepôt.

A l'intérieur, une nef immense coupée en deux

par cette nef transversale qu'on appelle le transept, et dont l'aspect est d'un effet grandiose, soit qu'on l'aperçoive dans toute sa splendeur du côté de Kinsington, soit qu'il apparaisse à travers les ombrages d'Hyde-Park.

Ce transept est d'une élevation tellement hardie que des arbres séculaires y secouent à l'aise leur chevelure d'émeraude. Nous reviendrons plus d'une fois dans ce paradis improvisé. On arrive à la galerie supérieure, qui règne le long de l'édifice par nombre d'escaliers d'une largeur monumentale.

Maintenant, les nations rivales sont là avec leur spécimen de merveilles. L'Angleterre a pris pour elle seule la moitié de l'espace. Toute la partie ouest lui appartient. Les autres nations, la France en tête, se partagent l'est.

« Le *transept*, dit monsieur Blanqui, est comme l'équateur de ce monde industriel. La Chine, Tunis, le Brésil, la Perse, l'Arabie, la Turquie et l'Égypte sont rangés près de lui comme une espèce de zone torride. »

La fête va commencer, et après ce court essai

du genre descriptif, il faut que le lecteur me passe quelques pages du genre officiel. Il n'a pas oublié que j'assiste à la solennité, non à titre de poëte, mais à titre de Dangeau, ce qui est bien différent !

CHAPITRE VIII.

SEMI-OFFICIEL

Les galeries supérieures du Palais de Cristal sont occupées par les privilégiés. En bas, le public est sur quatre files, les dames devant. Partout de brillantes toilettes, et surtout un silence de mort. Il y a là cinquante mille personnes qui attendent la reine et pas la moindre rumeur. Quelques brillants uniformes d'officiers supérieurs et de Horse-Guards circulent dans la foule. A l'entrée principale une cinquantaine de gardes à pied forment la haie qui est continuée par des hallebardiers en costume du temps d'Henri VIII. Le moyen âge apparaît toujours dans les cérémonies officielles de l'Angleterre.

Je suis très-mal placé pour voir et pour enten-

dre. J'ai beau m'adresser au bâton du policeman, il ne me protége pas le moins du monde, et le respect qu'il m'inspire me défend d'insister. J'aperçois enfin des gardiens français dont on me signale le costume doré. Je me crois sauvé. Hélas ! j'ai beau décliner ma qualité de journaliste à mes chers compatriotes, ils haussent les épaules et m'envoient promener. Il n'y a plus qu'un beau désespoir qui puisse venir à mon secours. Partout on honore le courage, en Angleterre plus qu'ailleurs. Je traverse donc bravement un flot de velours et de dentelles, je m'empare de vive force d'une des meilleures places, les ladies me sourient d'un air approbateur, et le bâton du policeman lui-même s'arrête étonné de tant d'audace, et bientôt il s'incline involontairement en signe d'admiration.

Dès le matin, la foule avait envahi toutes les avenues du parc Saint-James. Puis, elle avançait compacte vers le Palais de Cristal en passant par Constitution-Hill et Green-Park. A l'approche de l'heure fixée pour la sortie de la reine du palais de Buckingham, la foule offrait un obstacle infranchissable en apparence au cortége royal, et

sans les caracolades des cinq ou six constables à cheval, le cortége n'eût vraiment pas pu se frayer un passage à travers une telle affluence de curieux.

Un peu avant onze heures, le marquis de Winchester, lord Steward, de la maison de la reine, arriva au palais, suivi bientôt de la duchesse de Sutherland, grande dame d'atour, et du grand chambellan, marquis de Breadalbane. Quelques minutes après onze heures, l'archevêque de Cantorbery se dirigea vers Pall-Mall et Constitution-Hill. Ensuite, un détachement du 1er régiment des gardes, commandé par le colonel Hall, vint s'établir en face du palais. L'escorte royale, sous les ordres du colonel Parker, prit aussi position, suivi de huit voitures de la cour, attelées de deux chevaux chacune seulement. Le public parut désappointé de cette simplicité que je trouve de très-bon goût pour une fête industrielle.

Le cortége sortit du palais à onze heures vingt minutes. Les sept premières voitures contenaient les principaux officiers de la maison de la reine, le prince de Prusse et sa suite, puis venait une

partie de l'escorte, et, enfin, le carrosse royal occupé par la reine, le prince Albert, le prince de Galles et les princesses royales. Les cris de : Vive la reine! étaient nombreux, et Sa Majesté semblait heureuse de ce témoignage de « Loyalty » et d'affection. Un deuxième détachement des gardes fermait la marche, et le cortége s'avança rapidement vers Constitution-Hill.

Parmi les premières personnes qui mirent pied à terre au Palais de Cristal, on a remarqué le lord-maire et les shérifs, les membres et les officiers de la corporation, lord John Russel, lord Stanley, le chancelier de l'échiquier, sir Georges Grey, le marquis de Clanricarde et le comte de Carlisle ; puis, le duc de Cambridge, le prince de Prusse, le ministre de Turquie, le prince Henri de Hollande et l'archevêque d'Oxford.

Alors, les yeomen de la garde, un piquet d'honneur des grenadiers de la garde, avec bannières en tête et tambours, et un escadron de Horse Guards ont entouré la porte par laquelle la reine devait entrer. A midi, Sa Majesté a quitté son carrosse accompagnée du prince Albert et du prince de Galles.

Un immense hourra six fois répété, annonça l'arrivée de la reine.

Les spectateurs comprirent qu'elle avait pris place sur le trône, car l'hymne national venait d'être entonné par les chœurs de quatre églises cathédrales ou collégiales, les élèves de deux sociétés musicales et quantité d'autres exécutants, accompagnés de deux orgues magnifiques et d'une excellente musique militaire.

« Voyez, dit Thackeray, sur cette estrade royale, voyez cette douce dame. Voyez combien est faible et fragile cette main qui tient le sceptre; combien ce visage est beau, combien douce cette voix qui murmure l'*amen* des hymnes et des prières! Et ne vous étonnez point si ses yeux sont voilés, si sa joue est pâle, cette reine de tant de royaumes.

...» Car c'est un étrange, un mystérieux pouvoir que Dieu lui remit, quand il plaça sur ce front cette petite couronne... la première couronne du monde, sur ce front aux blonds cheveux; et devant cette jeune femme les enfants de toute la terre sont tenus de se prosterner.

» Des lointains antipodes, des océans indiens

qui nous obéissent, des contrées et des îles de l'ouest, de l'Afrique et de l'Hindostan, arrivent des représentants de toutes les races humaines, et tous reconnaissent son empire, tous viennent entasser à ses pieds les présents qu'ils lui doivent comme sujets... »

L'auteur de *Vanity Fair* s'est tout à coup élevé au ton des plus grands poëtes pour chanter cette blonde reine, et je n'ai pu résister au plaisir de citer quelques-unes de ses stances traduites par un vieux diable (*Old Nick*) très-connu à Paris.

Un grand silence se fit pendant la prière du primat, puis vint la musique du grand *Alleluia* de Haendel.

CHAPITRE IX.

TOUT A FAIT OFFICIEL

Ainsi que le prouve suffisamment ce sous-titre :

Discours du prince Albert au nom de la commission royale.

« Que Votre Majesté daigne nous permettre à nous, commissaires nommés le 5 janvier 1850, par un acte de votre gouvernement pour l'organisation de l'Exposition de l'Industrie de toutes les nations, et postérieurement incorporé le 15 août de la même année par une charte royale, de vous demander respectueusement la permission de mettre sous vos yeux une relation succincte de nos travaux jusqu'à ce jour heureux,

où l'Exposition va s'ouvrir sous les auspices de Votre Majesté.

» En vertu de l'autorité que Votre Majesté nous a si gracieusement conférée, nous avons fait une enquête sérieuse sur toutes les matières qu'elle a daigné confier à nos recherches, c'est-à-dire, d'une part, le meilleur moyen d'introduire dans ce royaume les productions des colonies britanniques, ainsi que celles des nations étrangères; d'autre part, le choix de l'emplacement le plus convenable pour y établir l'Exposition; enfin, la conduite générale de l'entreprise et la meilleure marche à suivre soit pour déterminer la nature des récompenses à décerner, soit pour garantir que la plus impartiale équité présidera à leur distribution.

» En conséquence de ces enquêtes, et pour accomplir les devoirs que Votre Majesté nous a assignés dans sa charte d'incorporation, nous avons eu de fréquentes réunions du corps entier des commissaires : nous avons, en outre, confié la solution des nombreuses questions qui se rattachaient aux matières variées de l'Exposition, à des comités composés en partie de membres de notre

commission et en partie de personnages distingués dans les diverses branches des sciences et des arts ; personnages qui ont cordialement répondu à notre appel et qui nous ont fait avec empressement le sacrifice d'un temps précieux.

» Parmi les premières questions qui ont été l'objet de notre examen, l'une des plus importantes était de définir les conditions d'après lesquelles on admettrait les articles des exposants : nous avons considéré que le caractère principal de l'entreprise dans laquelle nous étions engagés était de la faire reposer entièrement sur les souscriptions volontaires de toute la nation. En conséquence, nous avons décidé sans hésiter qu'il ne serait perçu aucune redevance pour l'admission des articles. Nous avons considéré aussi que la mission de choisir les articles envoyés devait être laissée, quant aux articles étrangers, à des commissions formées par les nations étrangères elles-mêmes et que, en ce qui concerne les produits nationaux, la commission royale devait se réserver le contrôle le plus absolu.

» Nous avons maintenant la satisfaction de pouvoir ajouter que toutes nos prévisions se sont réa-

lisées. La donation de Votre Majesté en faveur du fonds de l'Exhibition a été le signal de souscriptions volontaires même parmi les plus humbles classes de vos sujets, et le capital qu'elles ont mis à notre disposition s'élève en ce moment à près de 65,000 liv. Des comités locaux qui nous ont, sans exception, donné la coopération la plus zélée, se sont formés dans toutes les parties du Royaume-Uni, dans plusieurs des colonies de Votre Majesté, et dans le territoire soumis à l'honorable Compagnie des Indes-Orientales. Nous avons eu aussi le concours énergique de presque toutes les nations du monde, chez lesquelles des commissions ont été nommées pour contribuer à l'accomplissement de l'œuvre que Votre Majesté, dans son ordonnance royale, a justement caractérisée en la nommant « l'Exposition universelle de l'industrie de toutes les nations du monde. »

» Nous devons rendre justice ici à l'empressement avec lequel des personnes de toutes les classes de la nation ont pris place parmi les exposants ; et c'est aussi notre devoir de vous offrir l'expression de notre respectueuse gratitude pour la gracieuse condescendance de Votre Majesté, qui a

daigné s'associer à ses sujets et envoyer à l'Exposition quelques-uns des plus importants et des plus intéressants objets.

» Le nombre des exposants dont on a pu recevoir les produits s'élève à environ quinze mille, dont moitié environ appartient à l'empire britannique. Les autres se partagent entre plus de quarante nations étrangères, composant la presque totalité des nations civilisées de l'univers. En disposant de l'espace qui leur a été respectivement alloué, nous avons dû prendre en considération, et la nature de leurs productions, et les facilités de transport, ou l'accès que présentaient leurs positions géographiques. Votre Majesté trouvera, dans la partie occidentale de cet édifice, les productions des autres places sous leur dénomination, et, dans la partie orientale, les produits des nations étrangères. Tous les articles ont été rangés en quatre grandes classes, savoir : 1° les matières premières; 2° les machines ; 3° les manufactures ; 4° la sculpture et les beaux-arts. Une division d'une autre espèce a eu lieu d'après la position topographique des nations : celle des pays chauds a été placée près du

centre de l'édifice, et celle des pays froids a été mise aux extrémités.

» Votre Majesté ayant gracieusement accordé un terrain dans son parc royal pour y faire l'Exposition, les premiers fondements de l'édifice qu'elle honore en ce moment de sa présence, furent posés le 26 septembre dernier. Dans les sept mois qui se sont écoulés depuis lors, l'énergie des constructeurs et l'activité de leurs ouvriers ont produit un édifice d'une architecture et d'une construction toutes nouvelles, qui couvre un espace de plus de 18 acres, mesurant 1,851 pieds en longueur, et 456 pieds dans sa plus grande largeur, capable de contenir 40,000 visiteurs, et présentant aux marchandises une façade de plus de dix milles. C'est à M. Joseph Paxton que nous devons le principe tout nouveau de cette construction, et les commissaires sont heureux de lui rendre ici la justice qui lui est due pour cette intéressante portion de leur entreprise.

» Pour ce qui regarde la distribution des récompenses aux exposants qui l'auront mérité, nous avons décidé qu'elles seraient données sous formes de médailles, non pas comme simple concurrence

individuelle, mais comme récompense de la supériorité sous quelque forme qu'elle puisse se présenter. Le choix des personnes à récompenser a été confié à des jurés composés également de sujets britanniques et d'étrangers, les premiers ayant été choisis par la commission, sur les recommandations des comités locaux, et les derniers par les gouvernements des nations étrangères dont les produits sont exposés. Les noms de ces jurés, comprenant, comme ils le font, plusieurs célébrités européennes, offrent les meilleures garanties de l'impartialité avec laquelle les récompenses seront distribuées.

» Nous constatons avec beaucoup de plaisir, que, malgré la grandeur de cette entreprise et les distances considérables d'où les objets maintenant exposés ont dû être remis, le jour où Votre Majesté a daigné gracieusement assister à l'inauguration de l'Exposition, est le même que celui qui a été, dès l'origine, fixé pour son ouverture ; preuve éclatante de ce qu'avec la protection de Dieu peut accomplir la bonne volonté et la coopération cordiale parmi les peuples, aidées des moyens que la science moderne a mis à notre disposition.

» Ayant ainsi brièvement exposé à Votre Majesté les résultats de nos travaux, il ne nous reste plus qu'à porter, jusqu'à Votre Majesté, notre humble et loyale reconnaissance pour les encouragements et les secours que nous avons reçus de la gracieuse faveur de Votre Majesté, dans tout le cours de cette vaste et laborieuse tâche. Nous désirons ardemment que cette entreprise, qui a pour but d'améliorer toutes les branches de l'industrie humaine et de resserrer les liens de la paix et de l'amitié entre toutes les nations de la terre, puisse, par les bénédictions de la divine Providence, faire le bonheur du peuple de Votre Majesté, et rester longtemps une des époques les plus mémorables de l'heureux et paisible règne de Votre Majesté. »

Discours de la reine.

« Je reçois avec le plus grand plaisir l'adresse que vous m'avez présentée pour l'ouverture de cette Exposition.

» J'ai suivi avec un intérêt bien vif, toujours croissant, la marche de vos travaux pour l'accom-

plissement des devoirs qui vous ont été confiés par la commission royale ; et c'est avec une satisfaction bien sincère que je suis témoin de l'heureux résultat de vos efforts judicieux et incessants, par le spectacle magnifique dont je suis entourée aujourd'hui.

» Je me joins cordialement à vous pour prier Dieu de bénir cette entreprise, afin qu'elle profite au bien-être de mon peuple et aux intérêts communs du genre humain, en encourageant les arts de la paix et de l'industrie, en resserrant les liens de l'union entre les nations de la terre, et en encourageant une honorable et fraternelle émulation dans l'exercice utile de ces facultés dont elles ont été gratifiées par les bienfaits de la Providence pour le bonheur de l'humanité. »

CHAPITRE X.

OU LE CORTÉGE DÉFILE

La procession royale se mit en marche en commençant, bien entendu, sa visite par la division anglaise. C'étaient d'abord les hérauts avec leurs robes singulières et bigarrées, suivis de trois humbles citadins, les entrepreneurs et M. Paxton, l'architecte. Venaient ensuite, deux par deux, des personnages civils, les uns en habit de cour, les autres en uniforme de Yeomen, précédant les commissaires étrangers, en uniforme de leur pays et représentant trente nations diverses, au milieu desquels on se montrait un majestueux Chinois qui marchait seul, sans doute parce qu'il ne trouvait à qui parler. Après eux, on remarquait encore quelques employés civils, puis les commissaires

royaux de l'Exposition, depuis le député-lieutenant jusqu'au ministre d'État.

Voici maintenant l'illustre duc de Wellington, la plus grande gloire de l'Angleterre. Il s'appuie sur deux officiers supérieurs dont on n'a pu me dire les noms. A sa vue, les dames font éclater des transports. Le duc de Wellington est le dieu des dames anglaises. Ce sont elles, on le sait, qui ont fait ériger dans Hyde-Park, en face même des fenêtres de l'hôtel du noble duc, sa statue en Achille, chef-d'œuvre du mauvais goût comme art.

Le primat et ses chapelains, habillés de noir et de blanc, tranchaient sur l'aspect brillant du cortége.

Enfin, la reine paraît, conduite par le prince Albert. Sa Majesté était vêtue d'une robe de soie rose lamée d'argent, qui lui allait à ravir. La reine Victoria est petite, mais admirablement bien faite. Sa physionomie est gracieuse et intelligente, et sa démarche d'une parfaite élégance et d'une grande distinction. Elle saluait avec beaucoup d'affabilité et paraissait heureuse et fière de présider à cette fête si simple et si grandiose tout à la fois.

La reine était suivie de ses dames d'honneur,

c'est-à-dire de l'aristocratie féminine anglaise, aristocratie qui porte avec beaucoup de majesté les plus magnifiques épaules du monde.

On s'amusait beaucoup de l'enthousiasme manifesté par les Chinois à la vue de la reine. Ils se sont littéralement prosternés devant elle jusqu'à terre, comme ils l'auraient fait devant « le Grand-Soleil » de leur empire.

Une nouvelle prière de l'archevêque a terminé la cérémonie, et, après le départ de la reine, la foule a pu circuler librement dans les galeries du Palais de Cristal.

CHAPITRE XI.

UNE REPRÉSENTATION AU THÉATRE DE SA MAJESTÉ

(*Majesty's Theatre.*)

Quant à moi, je suis allé finir cette laborieuse journée du 1er mai au Théâtre de Sa Majesté, dans Hay-Market.

C'était d'abord la *Muette* d'Auber, paroles traduites en italien.

Vous dire avec quelle joie j'ai entendu ces mélodies si françaises, cette musique si populaire, me serait impossible. Un instant je me suis cru en France. Mademoiselle Monti mime d'une façon fort remarquable le rôle de Fenella, et la belle madame Fiorentini chante très-bien le rôle d'Elvire. Le ballet est digne de notre grand Opéra de Paris. La *Muette* obtient ici un grand succès. Après le

quatrième acte, au lieu du cinquième, nous avons eu un intermède assez bizarre.

Lablache et son fils sont venus chanter un duo bouffe. Ensuite, un ballet, composé en l'honneur de la grande exhibition (le décor représentait le Palais de Cristal), nous a montré des danses de toutes les nations.

Je dois dire que c'est la gigue anglaise qui a eu les honneurs de la soirée, après, toutefois, le *God save the quen*, chanté par toute la troupe et les chœurs, et écouté debout par le public. Il y a de la grandeur dans tout cela. L'esprit national, en Angleterre, domine comme une religion, et il se manifeste, surtout chez les femmes, par un véritable enthousiasme.

CHAPITRE XII.

SIC VOS NON VOBIS

Quoi qu'en disent les journaux anglais, la pensée première de cette exposition universelle nous appartient. Mais toujours nous allumons le flambeau de la civilisation, et ce sont les nations rivales de la nôtre qui se guident à sa lumière.

Il y a un fait incontestable, c'est que le cerveau de l'Angleterre vit du trop plein de celui de la France ; c'est dans l'ordre. La France conçoit, l'Angleterre exécute. La France invente, l'Angleterre perfectionne. John Bull profite avec une adresse de singe de nos idées et de nos révolutions. Cette grande pensée de l'exposition universelle, par exemple, elle a germé sur notre sol inféconds, et voici l'Angleterre qui s'en empare et en

fait une des pages les plus glorieuses de son histoire. A qui la faute ? Tandis que nous faisons de la politique, l'Angleterre fait de la prospérité. N'en voulons donc pas à ce peuple, pratique par xcellence, si dans le Palais de Cristal il s'est donné la part du lion. Elle lui revenait de droit.

Le transept est déjà devenu le salon des conversations à la mode. Lorsqu'on erre dans les galeries immenses de l'Exposition, les visiteurs paraissent jusqu'ici clair-semés. C'est seulement entre quatre et six heures, que la *fashion* arrive. Une file non interrompue d'équipages la signale dans Piccadilly : ce qui, du reste, n'a rien de nouveau, la haute société anglaise ayant coutume de se rendre à Hyde-Park vers cette heure de la journée. Le Palais de Cristal ne lui est donc qu'un prétexte de station.

Pour les Français, car en cherchant bien j'ai fini par découvrir des Français à Londres, l'Exposition est un lieu de rendez-vous qui a ses avantages et ses inconvénients.

— Où vous retrouverai-je ?

— Demain, deux heures, en Chine.

Le lendemain, vous partez pour la Chine, où

vous arrivez tranquillement en *Cab ;* mais tandis que vous attendez sur les bords du fleuve jaune, votre compatriote se morfond sur les rives du fleuve bleu ; c'est qu'hélas ! voyageur naïf, vous croyez encore à l'unité chinoise, qui n'est pas plus une vérité à l'Exposition que l'unité italienne en Europe ! Dans le Palais de Cristal, il est rare qu'une nation ne déteigne pas un peu sur l'autre. Le système de délimitation laisse beaucoup à désirer, et les laines de Tunis se mêlent volontiers aux thés de Pékin. Jadis, il suffisait de cette suscription : « A M. de Voltaire, en Europe, » pour qu'une lettre parvînt à l'auteur de *Candide ;* aujourd'hui, on le trouverait difficilement dans ce monde arbitraire qu'on a mis en serre *froide* sur les bords de la Serpentine. J'en conclus que le moyen le plus sûr de se rencontrer entre Français, c'est de se donner rendez-vous au café de Paris ou chez Tortoni.

CHAPITRE XIII.

A PROPOS D'UNE PLAISANTERIE DU *Punch*

On a beaucoup parlé de la physionomie nouvelle de Londres pendant la grande exhibition. Il faut le dire, Londres n'a pas changé de physionomie. Les visiteurs venus de tous les points du globe y sont nombreux, mais cela ne paraît pas plus qu'une fourmi dans le Champ-de-Mars.

J'ai passé cinq heures à parcourir les galeries de cristal sans trouver une seule parole française à échanger avec mes voisins, et si j'excepte les exposants de notre pays, j'avais l'air d'être le seul excursionniste de ma nation. Quant aux Chinois, aux Turcs et aux Grecs, à peine en rencontre-t-on de temps à autre un spécimen, prome-

nant dans la foule anglaise l'étonnement du doge de Gênes à Versailles.

Le voyage aux bords du Rhin obtient la vogue. Il y a là un appartement merveilleux où l'on admire des meubles magnifiques, des chefs-d'œuvre de sculpture sur bois. La place n'a pas été ménagée à ce grand artiste allemand. Son appartement est plus vaste à lui seul que la France industrielle du Palais de Cristal tout entière. Salon, salle à manger, boudoir, salle de billard, tout est réuni là, et meublé avec une impériale splendeur. Dans la chambre à coucher, les dames assiégent, en agitant leurs mouchoirs, une petite fontaine d'eau de Cologne jaillissante. Un policeman, préposé à la garde de cette fontaine, permet gracieusement au beau sexe d'y parfumer la dentelle de ses mouchoirs. Mais dès qu'un mouchoir masculin s'en approche, il est aussitôt écarté avec brutalité et dédain par le policeman.

John Bull prétend que le policeman a tort et qu'il ne devrait pas enlever ainsi aux Français l'occasion de sentir bon une fois par hasard aux frais de la Prusse. Il faut vous dire que ce John Bull s'en donne à cœur joie sur la malpropreté des

Français, proverbiale en Angleterre. Le *Punch* contenait à ce sujet une caricature qui a eu ici le plus grand succès. Trois Français sont arrêtés devant une toilette exposée avec tous ses accessoires, lavabo, brosses, etc.

— A quoi peut servir cette machine? dit l'un des Français.

— Ma foi, je ne sais, répondent les deux autres.

Et John Bull de rire! Quel dommage que ce trait charmant parte d'une nation chez laquelle les femmes ne se lavent *qu'en buste!*

CHAPITRE XIV.

COMME QUOI LE PALAIS DE CRISTAL N'A AUCUN RAPPORT AVEC LA TOUR DE BABEL

Ce qui m'a le plus frappé, c'est la section de mécanique ; elle occupe un emplacement immense ; là, toutes les machines fonctionnent. On vous fait de la dentelle, de la corde et des aiguilles à la minute. La vapeur mugit ; on entend le grincement des dents de fer ; on voit glisser la locomotive sur le rail-way, c'est une véritable féerie industrielle. Il est impossible de se faire une idée d'un spectacle aussi imposant. Deux cents ouvriers sont là, occupés à remuer des forces incalculables avec le petit doigt. Ici l'on imprime, là on tisse, plus loin l'eau bouillonnante obéit aux moindres caprices de la machine hydraulique.

C'est le génie de l'Angleterre sous mille formes étranges, c'est la matière vaincue par l'intelligence humaine. En sortant de ce palais de la mécanique, où tant de difficultés sont terrassées sous la pression d'une volonté savante, où mille problèmes sont résolus si victorieusement, le Français ne peut s'empêcher de se sentir humilié et de murmurer tout bas : Ce peuple est un grand peuple !

On a comparé le Palais de Cristal à la Tour de Babel. Cela devait être, et la comparaison était trop vulgaire pour qu'on la laissât échapper. La Tour de Babel ! Et où voyez-vous donc cela ? C'est la confusion des langues, je le veux bien ; mais il est une langue que tous ces peuples parlent, à l'aide de laquelle ils s'entendent, ils communiquent, ils fraternisent même ; langue universelle, impérissable, que les uns ne font encore que bégayer, tandis que les autres en connaissent les moindres finesses ; mais qui n'en effacera pas moins un jour tous les prétextes de guerre et de révolution, pour ne laisser subsister que les motifs d'une noble émulation ; une langue divine, enfin, qui se parle avec les mains consacrées au

travail, et dont la syntaxe s'appelle le génie de l'invention. Allez, utopistes et rêveurs, faites des livres, emplissez-les de vos creuses théories, la pratique vous tuera, et les temps ne sont pas éloignés où le vieux monde, au lieu d'être déchiré par vos petites révolutions politiques, sera fécondé et rajeuni par les grandes révolutions du travail.

CHAPITRE XV.

LA REINE VEUVE

Si vous en doutez, demandez-le à cette reine veuve de son roi et de la patrie de ses enfants, qui visitait le Palais de Cristal il y a quelques jours, avant qu'une autre reine ne vînt en prendre possession, au nom du génie humain. Spectacle imposant, celui-là ! L'auguste exilée n'avait pas voulu laisser échapper l'occasion de revoir sa patrie d'adoption, devenue la véritable patrie de la mère et de l'épouse. Ce qu'une loi n'ose faire pour elle, l'Industrie l'avait fait. Elle lui avait rendu la France pendant une heure, qui dut être une des heures rares et bénies de sa vie tant éprouvée. Oui, la France était là, une France en petit, c'est vrai, expédiée par Calais et

Douvres et à moitié déballée, mais c'était la France! et l'on dit que la reine-veuve s'y arrêta longtemps pensive et émue avant d'aller visiter les produits des autres nations, ou plutôt avant de retourner en exil!

Certes, la politique n'avait rien à voir dans tout ceci, et pourtant, il s'est trouvé des esprits de mauvaise foi pour attaquer la commission française à propos de cette visite de l'ex-reine au Palais de Cristal. Un homme aussi louable par la manière ferme dont il remplit à Londres sa difficile mission, que célèbre par sa capacité industrielle, le principal membre de notre commission enfin, donnait le bras à la reine et l'a accompagnée tout le temps qu'a duré sa visite. Eh bien! je le demande, quel est le républicain, le légitimiste ou le bonapartiste qui n'eût été fier et heureux d'agir de la même façon en pareille circonstance? Quel est l'homme de cœur, à quelque parti qu'il appartienne, qui ne serait prêt à s'incliner devant la majesté de l'âge et du malheur? Où est la signification politique dans un fait de cette nature? Le commissaire français, dites-vous, aurait dû quitter la reine à la limite des nations

étrangères et la confier aux soins des commissaires de ces nations? Puérilité! Quant à moi, j'applaudis notre représentant d'avoir gardé l'honneur pour lui seul; et puisqu'il était donné à la reine exilée de revoir la France, c'était le moins qu'elle pût y entrer et en sortir appuyée sur le bras d'un Français.

CHAPITRE XVI.

LE JOUEUR DE MANDOLINE

Les impressions d'un touriste qui arrive à Londres pour la première fois, sont autant de secousses violentes. C'est qu'en effet on marche d'étonnements en surprises et de surprises en stupéfactions en parcourant cette ville géante que traverse un fleuve qui est une mer, et que sillonnent en tous sens des rues qui sont des places prolongées. Londres avec sa Tamise, ses docks, son tunnel, sa vieille tour, son *Monument*, son église Saint-Paul, sa cité active, véritable mine d'or cachée sous la boue, ses squares grands comme les Tuileries, ses parcs dans lesquels tiendrait le bois de Boulogne, ses palais féodaux et ses jeunes palais; Londres avec le Strand, Picca-

dilly, Oxford-Street, Pall-Mall, Regent's-Street et cent autres rues de largeur et d'étendue fabuleuses, a l'air d'une ville bâtie par des géants et conquise par des nains. Pour se faire une idée de ce que sont les distances à Londres, il faut se perdre et s'amuser à chercher tout seul son chemin. C'est ce qui m'est arrivé la nuit dernière. A minuit, je partis de Leicester square pour me rendre à Welbeeck street où je loge, dans Cavendish square. C'est ce qu'on appelle à Londres une petite distance et à Paris un voyage. La route est bien simple du reste. Une fois dans Regent's street, vous allez toujours tout droit devant vous, vous traversez Oxford street, vous tombez à gauche dans Cavendish square, et à droite, quand vous avez dépassé le Square, vous apercevez Welbeeck street. Mais ce-jour là il devait m'arriver malheur ; voici pourquoi :

Le soir, j'errais mélancoliquement dans Pall-Mall, rêvant, comme Mignon, de la patrie absente, car on a de ces quart d'heure de faiblesse loin de son pays, et dans ces moments-là, ce n'est pas la peine de mort qu'on voudrait abolir, c'est le supplice de l'exil. J'allais donc, triste et grave, le

long du trottoir, ne voyant, ne coudoyant, n'entendant que des Anglais, lorsqu'un joueur de mandoline, m'avisant, s'écria aussitôt dans la langue que mon cœur parlait tout bas en cet instant : « Ah ! monsieur le Français, un sou pour l'amour de votre pays ! » Poussé par je ne sais quelle rage, je hâtai le pas en murmurant avec amertume : « Je n'ai pas de sou de France, je n'ai que des *pence !* » Ce n'était pas vrai. Il me restait un beau décime. Et quelle bonne occasion de le placer « pour l'amour de mon pays ! » Quoi ! cet homme m'avait reconnu sans m'avoir jamais vu, j'avais l'air français à ce point qu'il n'avait pas hésité une minute à me saluer de ce titre, et, courtisan de ma rêverie, il avait dit un *sou* au lieu de dire un *penny !* Quoi ! l'homme à la mandoline m'offrait l'occasion de me croire une seconde en France, sous l'inspiration de cette belle fille d'origine gauloise qu'on appelle la Charité, et je passai brusquement mon chemin ! L'action était mauvaise. Plus loin j'essayai de me réconcilier avec moi-même en offrant mon décime à un mendiant anglais. Il l'examina, fit une horrible grimace, et me le rendit dédaigneusement. C'était

bien fait, j'avais mérité cet affront. Mais le bon Dieu des exilés et des joueurs de mandoline me réservait un châtiment plus terrible, et c'est pourquoi je me perdis deux heures après en cherchant à regagner Welbeeck Street.

CHAPITRE XVII.

CHATIMENT

Comment il se fit que je me trouvai tout à coup au milieu d'un dédale de rues qui m'étaient totalement inconnues, je ne vous le dirai pas. Il suffit, en pareil cas, de tourner à droite ou à gauche, trop tôt ou trop tard, pour ne plus se reconnaître. C'est probablement ce qui m'arriva. J'étais bien décidé à ne pas demander mon chemin, j'y mettais de l'amour-propre. Un moment je m'aperçus que quelques passants, attardés comme moi, s'arrêtaient et considéraient en souriant mes hésitations d'homme perdu. Alors, l'orgueil national s'empara de moi, je partis comme une flèche, le nez au vent, pour me donner l'air d'un gentleman sûr de son fait. J'allai ainsi, pendant un quart

d'heure entier, prenant les rues au hasard, et au bout de ce quart d'heure il se trouva, bien entendu, que j'étais perdu sans ressource. Il était deux heures de la nuit, je commençai à trembler pour mon avenir, et j'étais sur le point de m'humilier devant le destin contraire jusqu'à demander ma route à un policeman. Mais au moment où j'allais exécuter cette résolution héroïque, ne voilà-t-il pas que je cherche en vain dans mon cerveau le nom de la rue que j'habite! Impossible de retrouver ce nom. De même que je m'étais égaré dans le dédale des rues de Londres, il s'était perdu dans la confusion de mes pensées. Ce phénomène n'est pas rare. Il y a des cases de notre mémoire dont la porte se ferme tout à coup et dont on cherche vainement la clef pendant des heures entières.

En cet instant, je l'avoue, je fus pris d'une sorte de vertige. J'allais comme un fou. Le nom! le nom! me disais-je avec désespoir. Le nom ne revenait pas. J'essayai de m'orienter. Mais à quoi bon! toujours les grandes artères du géant me conduisaient à des espaces immenses et qui me semblaient tout à fait inconnus. La nuit tout s'é-

largit et atteint des proportions surhumaines. Qu'est-ce donc à Londres où le surhumain existe le jour! Tantôt un sinistre bruissement m'avertissait que je descendais vers la Tamise, et alors je retournais brusquement sur mes pas, non plus cherchant mon chemin, mais cherchant le nom, le nom qui voltigeait sur ma langue sans jamais s'y placer. Tantôt je voyais devant moi un square immense avec une statue noire et colossale au centre, et il me semblait entendre la statue me crier : « Tu as refusé un sou de France au joueur de mandoline, marche toujours! » Et je reprenais ma course fantastique plein de remords et d'épouvante. Enfin, le ciel eut pitié de moi, je jetai un cri à la manière des fous rendus à la raison. J'avais retrouvé le nom, et je le répétais fièvreusement (*Welbeeck-Street! Welbeeck-Street!*) de peur de le perdre de nouveau.

Un cocher vint à passer, je l'arrêtai et montai dans sa voiture. Nous étions à l'angle d'une rue, je levai machinalement la tête pour lire le nom de cette rue, et quelle ne fut pas ma surprise en voyant flamboyer ces deux mots magiques : Welbeeck-Street! Le hasard facétieux m'envoyait le secours

d'un *cab* juste au moment où il m'était inutile. N'importe, je voulus juger de la probité du *Cabman* et en même temps de sa perspicacité, et je lui dis tranquillement Welbeeck-Street, 58. Aussitôt je fus convaincu d'une chose, c'est que si le *Cabman* manquait de probité, il ne manquait ni de malice ni de pénétration. Ne m'ayant pas vu lire le nom de la rue, et certain à mon air abruti que je me croyais égaré, il partit comme une hirondelle, eut bientôt laissé derrière lui Welbeeck-Street et m'y ramena au bout d'un quart d'heure de *fantasia* dans les environs.

Je payai, et trouvai que ce n'était pas trop de deux shillings pour savoir au juste à quoi s'en tenir sur la finesse et la probité d'un *Cabman*. Pour le *Cabman* en général, l'étranger est une valeur qu'il négocie de son mieux, et *valeur* et le mot, car le véhicule dans lequel il prend sa victime s'ouvre et se referme comme un portefeuille. Ainsi finit ce drame burlesque dont le joueur de mandoline, le *Cabman* et moi nous fûmes les seuls acteurs. C'est moins beau qu'*Hamlet*, mais c'est aussi vrai.

CHAPITRE XVIII.

DE L'INCONVÉNIENT DE NE PAS ÉTUDIER LES SERRURES ANGLAISES

C'est votre faute, et vous n'aviez qu'à rester chez vous. Vous voulez voir du pays, et vous croyez qu'il n'en coûte rien ! — Il vous en coûtera d'abord votre individualité, rien que cela pour commencer ! Au moment de quitter Paris, un de mes amis, auquel je demandais si l'idée d'un voyage sérieux ne le troublerait pas, me répondit : — Pas le moins du monde. Si j'allais comme toi en Angleterre, j'y apporterais tout simplement le sentiment de ma valeur personnelle. Ce que je vaux ici, me dirai-je, je le vaudrai là-bas. Et, fort de ce raisonnement, je marcherais la tête haute et le jarret tendu, non-seulement à Londres mais à Pékin ! — Le raisonnement de mon ami,

je lui en demande humblement pardon, était stupide.

A peine a-t-on mis le pied dans un pays dont on ne connaît ni les mœurs ni le langage, que la valeur personnelle subit une dépréciation de cent pour cent. On est l'inférieur de l'idiot indigène. On devient humble, d'orgueilleux qu'on était, parce qu'on a besoin de tout le monde. Semblable au marin sur des côtes inconnues, on hésite, on avance timidement, et souvent on aborde, étonné d'avoir redouté des écueils imaginaires. Chez soi, on savait nager; chez les autres, on se noie dans une cuvette. A chaque instant on est forcé d'implorer le secours d'un cuistre, et de se montrer l'obligé d'un escroc. Maintenant, essayez de secouer le joug, suivant la méthode de mon ami, marchez la tête haute et le jarret tendu, allez, faites le fort, et il ne tardera pas à en être de vous comme du rat vif et guilleret, si habile dans son trou à narguer Raminagrobis, et qui, en voyage, se voit guillotiner par l'huître avec laquelle il comptait déjeuner.

Ces réflexions salutaires et profondes me sont inspirées par les suites désastreuses d'un accès d'orgueil, que je viens d'avoir.

Il n'y a rien de compliqué comme une serrure anglaise pour celui qui en ignore le mécanisme, bien entendu ; car au fond c'est simple comme un tour de cartes, dont on a la clef. *That is the question !* Or, j'étais bien décidé à ne plus m'humilier devant des inférieurs en leur demandant des explications à propos de tout. Désormais, me disais-je, je me rendrai compte moi-même des choses. Assez d'abaissement comme cela. L'intelligence n'est-elle pas la reine du monde? Là dessus je me sentis grandi de vingt coudées, et j'entrai hardiment dans un cabinet écarté où se trouvaient quelques objets qui m'étaient nécessaires.

La porte de ce cabinet avait souvent attiré mon attention à cause de la petite mécanique de cuivre qui lui servait de serrure. Tourne-t-on cet anneau à droite ou à gauche? Quel est l'usage de cet autre? J'allais le savoir et m'écrier comme Archimède : *Euréka!*

Une fois entré, je ferme la porte en faisant jouer les ressorts. Mais ce n'était pas le tout d'entrer, il fallait sortir. En vain je tourne, je pousse et je tire, impossible d'ouvrir la porte; en vain j'appelle à mon secours la reine du monde!

Je dus me résigner et attendre que la providenee fit passer par là un de ses génies inférieurs.

La Providence y mit de la malice, je restai trois heures en prison en face des images de Latude et d'Edmond Danthès, et c'est là que je méditai les premières lignes de ce chapitre tout en rêvant aux moyens de m'échapper par la fenêtre. Donc comme ces pages doivent renfermer un enseignement, vous qui les lirez, faites-en votre profit : en voyage, mettez toute vanité de côté, ne craignez pas de faire des questions, retenez bien les réponses, et peu à peu vous rentrerez en possession de tous vos avantages.

CHAPITRE XIX.

J'AI L'AIR ÉTRANGER

Une de mes grandes surprises, en me promenant dans Londres, a été de me voir passer tout à coup à l'état de bête curieuse. Je ne me croyais aucune des qualités de l'emploi, n'étant ni bossu, ni boiteux, ni géant, ni nain. Aussi, lorsque le jour de mon arrivée je mis le pied dans Regent's Street, et que j'entendis les exclamations et les rires de la foule à mon aspect; lorsque je vis vingt regards moqueurs fixés sur moi, je m'arrêtai tout court, et m'examinant des pieds à la tête, je cherchai le motif du succès inespéré que j'obtenais en Angleterre. J'allai jusqu'à me tâter le dos dans la pensée qu'un *boy* facétieux aurait fort bien pu me transformer en affiche vivante. Rien

de tout cela ; mais j'avais des moustaches et l'air étranger. L'air étranger! Voilà encore une de ces petites misères sur lesquelles vous ne comptez pas, voyageurs naïfs et sans expérience.

Chez vous, vous avez la dignité et la noblesse du Cid, vous jouez les Talma ; passez la Manche, montrez-vous, aux Anglais, et, malgré vous, vous rivalisez de comique avec Arnal. Que dis-je? Arnal les ferait moins rire que vous, et ils prendraient Levassor et Hoffmann tout à fait au sérieux. Ne vous avisez pas de vous fâcher et de vous écrier avec Alceste :

> Par la sembleu! messieurs, je ne croyais pas être
> Si plaisant que je suis!

On rirait plus fort. De ce côté les Anglais manquent de goût et d'indulgence. Leur étonnement est niais et leur moquerie puérile. La vue d'une paire de moustaches les fait se pâmer, et ils s'extasient devant un chapeau à bords un peu larges. Il faut qu'un peuple s'ennuie beaucoup pour saisir de pareilles occasions de s'amuser. Du reste, tous les travers comme toutes les qualités des Anglais viennent de leur esprit national

poussé jusqu'à l'exagération. Ils se regardent comme l'idéal du genre humain. Leur roideur, leur visage pâle, leurs cheveux et leurs favoris taillés en charmille, le col démesuré de leur chemise, l'inélégance de la coupe de leurs habits, tout cela les rend aussi fiers que Trafalgar et Waterloo.

Notre théâtre leur a souvent rendu raillerie pour raillerie, nous ne sommes pas en reste avec eux ; mais, dans nos grandes villes, ils sont beaucoup mieux et beaucoup plus sérieusement accueillis que nous en Angleterre.

Aujourd'hui, à Paris, un Anglais ne fait plus rire personne ; à Londres, un Français fait rire tout le monde. Comme on le pense bien, ces observations sont faites sans aucune espèce d'amertume. Provoquer le sourire sur les lèvres minces et pincées de la vieille Angleterre n'est pas un petit triomphe pour nos barbes et nos moustaches.

CHAPITRE XX.

AGRÉABLEMENT MÊLÉ DE VERS

Quant au simple étonnement que l'Anglais manifeste à la vue d'un Français nouvellement débarqué, étonnement qui parait singulier lorsqu'on songe à la fréquence des rapports entre les deux nations, cela est moins inexplicable qu'on ne paraît le penser. Géographiquement parlant, la France et l'Angleterre se touchent; moralement, elles sont à une distance incommensurable l'une de l'autre. Rien ne se fait à Calais comme à Douvres, rien à Londres comme à Paris. Il y a entre les deux races la différence du noir au blanc. Chez nous, les Anglais se conforment volontiers à nos coutumes, et s'habituent même assez vite à nos allures, Chez eux, nous faisons événement comme une

tache de couleur criarde dans un tableau harmonieux.

« La nature féconde en bizarres portraits,
« En chaque âme est marquée à de différents traits. »

Ces deux méchants vers de Boileau me lancent sur une pente fatale. Les nombreux contrastes qu'offrent les Anglais et les Français quand on les compare entr'eux, me remettent en mémoire un exécrable poëte du XVIIIe siècle. Je veux parler de Thomas, l'auteur de l'*Eloge du maréchal de Saxe*, de ceux de Descartes, du Dauphin, et de Marc-Aurèle, toutes pièces couronnées en pleine académie, et finalement d'un *Essai sur les éloges*. Il avait inventé le *Genre élogieux*, et en parlant de son style, véritable amplification de collége, Voltaire dénaturant le mot *galimatias* disait : « c'est du *gali-Thomas*. »

Ce bon Thomas qui, de son vivant, avait fait l'éloge de tout le monde, ne trouva personne après sa mort pour faire le sien. Eh bien! il me paraît glorieux de venger sa mémoire et de tirer la *Pétréide* de l'oubli où les *Leçons de littérature* l'ont plongée en la citant. Oui, la *Pétréide*, un

poëme écrit en pur *gali-Thomas* et dans lequel se remarque pourtant un excellent parallèle des Anglais et des Français, non comme forme, la *Pétréide* n'a pas de ces prétentions-là, mais comme fond. Ecoutez donc le moins Corneille des Thomas sur le chapitre des Bretons et des Francs.

. . . . . .

« Peut-être, dit le Fort, leur berceau fut commun ;
» Mais ils diffèrent plus que si la mer profonde
» Eût entre leurs climats mis la moitié du monde :
» Tant la nature en eux grava de traits divers !
» Tu croiras tout à coup voir un autre univers.

. . . . . .

» Dans le sein des combats, l'un et l'autre fut grand ;
» Leur courage est fameux, mais il est différent.
» La valeur de l'Anglais est intrépide et sombre ;
» De ses fiers ennemis il calcule le nombre,
» Du choc, sans s'émouvoir, soutient la pesanteur,
» S'anime par degrés, s'acharne avec lenteur,
» Menace en expirant l'ennemi qui l'accable,
» Et son dernier moment est le plus redoutable.
» Le Français, plus terrible à son premier effort,
» Où la gloire paraît, n'aperçoit pas la mort ;
» Il s'élance ; pour lui les combats sont des fêtes ;
» Il change de plaisirs, en volant aux conquêtes.
» Par la seule lenteur on peut lui résister ;
» Et s'il domptait sa fougue, il pourrait tout dompter. »

. . . . . .

« L'Anglais, dans les fureurs des discordes civiles,
» Sut rendre à son pays, ses fureurs même utiles :
» Chaque goutte de sang fut pour la liberté ;
» Chaque malheur public fut pour l'humanité.
» Ici, la nation ardente, mais légère,
» Laisse errer au hasard sa fougue passagère,
» Et formant des complots, jamais de grands desseins,
» L'intérêt d'un moment toujours arma ses mains.
» Que dis-je! le Français, dans les jours d'anarchie,
» En combattant les rois, aimait la monarchie,
» Et vers les factions par caprice emporté,
» Chercha le mouvement plus que la liberté. »

Pas si mal, pour un poëte de Clermont-Ferrand, n'est-ce pas? Mais avouez aussi que la mémoire est un don funeste, puisqu'elle expose les honnêtes gens à se souvenir de la *Pétréide!* Laissons donc Antoine-Léonard Thomas dormir tranquille dans ses éloges ; espérons qu'il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup loué, et revenons, en prose, aux Anglais.

CHAPITRE XXI.

CONTRASTES

Notre façon seule d'aller par les rues, baguenaudant, suivant des yeux le vol de l'oiseau, nous arrêtant pour serrer la main d'un ami et échanger avec lui de bonnes et joyeuses paroles, puis continuant notre course incertaine, en souriant à la jolie fille qui passe, les remplit de stupéfaction. L'Anglais suit son chemin tout droit, comme les chiens enragés. Les distances sont trop grandes pour qu'il perde un temps précieux à ces mille riens qui constituent ce qu'on pourrait appeler la flânerie des jambes. L'Anglais ne donne rien à l'imprévu, ce charmant génie capricieux de notre pays. Le positif le pousse, tandis que la fantaisie

nous retient. En un mot, le Français se promène, l'Anglais marche.

Si l'Anglais ignore la flânerie des jambes, il ne connaît pas davantage celle de la parole. En Angleterre, les conversations sont solennelles. Restés seuls après dîner, les hommes adoptent un sujet d'entretien qui ne varie pas le reste de la soirée. Chacun développe son argument sans être jamais interrompu. On ne l'entend peut-être pas, mais à coup sûr, on l'écoute. Quand il a fini, c'est le tour d'un autre qui est écouté avec une égale religion. Cela ressemble assez aux calmes séances du Parlement.

En France, la conversation est une véritable mêlée. C'est l'excès contraire. Un sujet est laissé et repris vingt fois au milieu d'interruptions joyeuses et imprévues. On se lance les paroles à la tête sans se faire de mal, les saillies éclatent, les bons mots roulent sous la table et l'incident se précipite étourdiment au travers de l'action principale.

L'Anglais ne jette pas ainsi son esprit par les fenêtres; il ne dépense pas de paroles inutiles, et il a en horreur cette charmante fausse monnaie de

la conversation. Chacune de ses pensées est mûrie, chacun des mots destinés à rendre cette pensée est pesé. L'Anglais réfléchit avant de parler; le Français ouvre d'abord la bouche et réfléchit après... s'il a le temps. Bref, le Français cause, l'Anglais parle.

Il en est de même du plaisir proprement dit. Auprès d'un Anglais qui s'amuse, placez un Français qui s'ennuie, c'est encore le Français qui aura l'air de s'amuser. L'Anglais ne demande à l'amour que ses joies brutales et au vin que de lui donner la mesure de sa capacité. Le Français fait la cour à une femme; l'Anglais marche à sa conquête avec autant de ménagements que s'il s'agissait d'ajouter à ses possessions dans les Indes.

En amour, le Français est un débiteur; l'Anglais, un créancier.

A table, le Français s'enivre; l'Anglais se remplit.

CHAPITRE XXII.

LES FEMMES

La même différence existe entre les femmes des deux pays. Je ne parle pas de la beauté des types chez les unes, de l'élégance et du goût chez les autres. Tout a été dit là dessus. Mais je veux faire ressortir par quelques exemples deux ou trois contrastes saillants.

En France, la jeune fille est réservée. Elle se tient timide et cachée sous l'ombrage de la famille, comme un beau fruit rougissant aux rayons du soleil, et hors de portée, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la main qui voudrait le cueillir. En revanche, la femme mariée a toute liberté, et bien des maris sont là pour dire qu'elle n'en use pas toujours avec une extrême modération. En An-

gleterre, vous êtes étonné de l'allure délibérée des jeunes filles et de la chaste réserve des femmes mariées. Les unes, non-seulement écoutent volontiers les galanteries, mais souvent même les provoquent, tandis que les autres, par l'honnêteté seule de leur maintien, imposent au plus hardi.

Un de mes amis avait été recommandé à une vieille dame anglaise qui élevait auprès d'elle une nièce de dix-sept à dix-huit ans, charmante enfant blanche et blonde comme toutes les filles de la Tamise; une véritable goutte de lait dans une coupe d'ambre. Un jour, mon ami vient faire une visite; c'est la nièce qui lui ouvre, la tante était sortie; le visiteur s'inclinait et allait se retirer, lorsque la timide Anglaise lui prit la main, et lui donna à entendre qu'en l'absence de sa tante elle lui ferait volontiers les honneurs du salon. Ma foi, à la guerre comme à la guerre! Le jeune homme entra. L'entretien fut d'abord guindé, bientôt il devint enjoué et enfin, la tante revint ou ne revint pas, cela ne fait rien à l'histoire.

On m'expliquait cet abandon des jeunes filles en Angleterre, par la grande émigration des jeunes garçons, autrement dit par la disette de maris.

Dans tous les cas, on voit que le contraste est ici frappant, puisqu'en France une fille à marier est ordinairement dédaigneuse, et qu'en Angleterre elle se montre si peu difficile.

La Française marche nonchalamment appuyée à notre bras, et nous réglons notre pas sur la timidité et l'incertitude du sien. L'Anglaise marche le haut du corps en avant en faisant de grandes enjambées comme un soldat au pas de charge. Le hasard m'a fait trouver le secret de la désinvolture un peu virile des Anglaises.

CHAPITRE XXIII.

LE MAITRE DE GRACES

J'étais dernièrement dans la famille d'un négociant honorable, dont les trois filles recevaient une excellente et coûteuse éducation. Déjà le professeur de langue française avait cédé la place au professeur de dessin, et celui-ci au professeur de musique, lorsqu'arriva un sergent des grenadiers de la garde. Ce nouveau-venu n'entra pas dans la salle d'étude, il passa au jardin, où les trois jeunes filles le suivirent.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je en m'adressant au père, est-ce que ces demoiselles vont apprendre la charge en douze temps?

— Non pas, me répondit-il en souriant de ma surprise.

— Que vient donc faire ici ce professeur en habit rouge?

— C'est le maître de grâces...

— Ce grenadier long comme la colonne de Trafalgar?

— Le maître de grâces ou plutôt le maître à *marcher*.

— Ah! bah!

— Regardez, et vous verrez que je ne néglige rien pour faire de mes filles de parfaites Anglaises.

En effet, je regardai et je vis les trois demoiselles immobiles, comme des soldats au port d'armes, partir bientôt au commandement du grenadier, et guidées par lui, avec une précision militaire digne d'admiration. Cela faisait, en vérité, un charmant peloton d'infanterie. Je demandai à mon hôte l'explication de cet exercice singulier pour des demoiselles.

— C'est, me répondit-il simplement, qu'ici le rôle de la femme est mieux compris que chez vous. Nous ne devons point régler notre pas sur celui d'un être qui nous est soumis. La dignité s'y oppose. C'est à la femme à nous suivre, et par con-

séquent à marcher comme nous, et non à nous à marcher comme elle.

— Ma foi, monsieur, lui répondis-je, en fait de progrès, vous êtes nos maîtres, il faut en convenir. En France aussi la loi commande à la femme de suivre son mari ; mais j'avoue que ce n'est pas encore au pas accéléré.

CHAPITRE XXIV.

SUITE DES CONTRASTES

Cette liste de contrastes est inépuisable. Je défie le chercheur le plus patient de trouver un seul point de ressemblance entre les deux pays. Rien, ni dans les mœurs, ni dans le costume si on l'examine de près, ni dans les constructions, ne se ressemble.

En France les maisons sont d'aspect riant; ici, en exceptant quelques rues du centre, Regent's street, par exemple, les maisons sont tristes et noires, comme des prisons ; le derrière est encore plus lugubre que le devant. En France il y a des cours, en Angleterre il n'y a que des préaux. Ici des grilles défendent l'accès de toutes les habitations ; chez nous, il n'y a qu'à passer sous la porte

cochère et à s'adresser au portier, espèce inconnue en Angleterre.

Nos fenêtres s'ouvrent de gauche à droite; celles des Anglais de bas en haut. A Paris, sonner ou frapper trop fort est un signe de mauvaise éducation; à Londres, si l'on n'exécute des roulements avec le marteau ou des symphonies avec la sonnette, on passe pour un goujat et on attend une heure à la porte. Nos voitures de places stationnent sur le côté de la rue; en Angleterre elles occupent le milieu. Nos cochers montent devant leur véhicule; les cochers de Londres montent derrière. Enfin, chez nous, les Anglais sont charmants, et chez eux ils sont... Anglais! J'en passe, et des meilleurs.

N'est-ce pas dans ce vieil esprit d'antagonisme qui règne depuis tant de siècles entre les deux nations, sentiment mal éteint, on a beau dire, qu'il faut chercher la cause de ce continuel démenti donné par les usages de l'Angleterre aux nôtres? Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est que les Anglais ne marchent pas sur les mains puisque nous marchons sur les pieds.

A propos de cet esprit de contradiction qui

semble guider deux peuples voisins, je citais comme exemple saillant à un habitant de Londres, gros homme instruit et spirituel, la place opposée qu'occupent nos cochers de cabriolet et les cochers de cab. « C'est qu'ici, me répondit-il d'un air narquois, c'est l'intelligence qui conduit l'animal, et que chez vous c'est l'animal qui conduit l'intelligence. » La conclusion était dure pour nous, mais elle ne manque peut-être pas de vérité.

Ce même Anglais joyeux demandait à un marchand de vin de Bordeaux, qui vantait l'excellence d'un vin problématique dont il offrait l'échantillon :

— Comment appelez-vous votre vin?

— C'est du Château-Laffite.

— Vous vous trompez, répondit flegmatiquement l'Anglais, après avoir goûté le vin, c'est du *château en Espagne*.

Pour un Anglais, le mot est joli et fait assez bien la critique de nos illusions à l'endroit des châteaux en général, et des vins en particulier.

CHAPITRE XXV.

MA PREMIÈRE IMPRESSION SUR L'HOSPITALITÉ ANGLAISE

Je ne connais pas encore par expérience l'hospitalité écossaise célébrée par M. Scribe, mais je sais maintenant à quoi m'en tenir sur celle du comté de Middlesex, capitale Londres. Je puis vous assurer qu'ici l'hospitalité se vend toujours et ne se donne jamais. Londres est la ville des portes fermées. Vous vous y sentez plus étranger que dans tout autre pays. En errant dans ces squares spacieux, en arpentant ces rues magnifiques où la civilisation étale toutes ses merveilles, vous cherchez en vain par quelle fissure vous vous introduirez au sein de cette société anglaise, blottie sous son épaisse couche d'individualisme.

Avec des lettres de recommandation, vous par-

viendrez jusqu'à la bourgeoisie si ces lettres ont une grande autorité ; et alors, une fois accueilli, vous serez bien traité. Mais que de conditions à remplir pour cela ! Il vous faudra vivre de la vie claustrale et faire abnégation de vos habitudes les plus chères.

L'Anglais, qui a inventé le mot *excentric*, ne tolère pas l'excentricité chez les étrangers. Quant à lui, il se passe plus d'une fantaisie lugubre, et l'on me citait hier un lord qui faisait ses visites en chaise de poste et rentrait s'enfermer dans son hôtel, le tout pour laisser croire qu'il était à la campagne.

L'hospitalité bourgeoise est donc très-difficile à obtenir, et d'ailleurs ne vaut pas les sacrifices qu'on s'imposerait pour la mériter. Il ne faut pas en vouloir aux Anglais de se montrer si peu communicatifs avec les étrangers, puisque c'est à peine s'ils communiquent entre eux. L'étendue des distances et la fatigue des affaires sérieuses en sont les principales raisons. Ce n'est guère que le soir qu'on peut se visiter, et le soir on est accablé de lassitude.

Ajoutez à ces motifs que tout, dans les usages

des Anglais révèle une nature qui manque d'expansion. Le système cellulaire des tavernes, où chaque consommateur est enfermé dans une boîte sans couvercle ; les clubs silencieux, où les uns écrivent tandis que les autres lisent les gazettes, s'interrompant tout au plus pour se dire bonsoir de la main, tout cela constitue une sorte d'existence en dedans que les Français ont l'irrévérence d'appeler de l'égoïsme.

Dans la haute aristocratie, l'hospitalité est une grande et royale chose ; mais elle est plus accessible à un marchand de suif enrichi qu'à un écrivain ou à un artiste de génie. En Angleterre, si l'on en excepte Dickens et Bulwer, l'homme de lettres est un peu moins considéré que ne l'était le comédien chez nous, il y a un siècle. En France, c'est admirable de voir la fusion de l'aristocratie, de la finance et de l'intelligence. Artistes et poëtes sont conviés à toutes les fêtes de la haute société.

Dès qu'un écrivain s'est quelque peu élevé au-dessus du vulgaire, il s'aperçoit qu'on s'occupe de lui, que la protection et les sympathies des heureux de ce monde ne lui manquent pas. Ici qu'est-ce qu'un homme d'intelligence? Un animal moins

considéré que le dernier marchand de charbon de la Cité. Aussi qu'arrive-t-il de ce découragement où on laisse les arts et la littérature? C'est que pour vivre de la vie intellectuelle, l'Angleterre en est presque réduite à dévaliser nos artistes et nos écrivains.

A propos de théâtre, j'aurai l'occasion de vous parler en détails de cette piraterie qui s'exerce en Angleterre, avec une effronterie sans pareille. Pour le moment, j'en reviens à l'inhospitalité si généreusement accordée par les Anglais aux bardes étrangers venus chez eux pour chanter les merveilles de la grande exhibition.

On rencontre en ce moment à Londres une dizaine de fantômes de lettres qui traînent le suaire de leur ennui et de leur découragement dans Piccadilly. Ces ombres, quand elles se reconnaissent, s'abordent, se serrent les mains et se confient leurs mécomptes. Ce sont les journalistes français. Séparés les uns des autres, ne sachant sur quelle corde de la lyre célébrer les vertus d'un peuple qui leur rit au nez et semble ignorer les noms les plus aimés et les plus connus à Paris, les journalistes français s'adressent tous la même question :

— Est-ce que vous vous amusez à Londres?

Et se font tous la même réponse :

— Je m'ennuie à vingt shillings par jour.

C'est cher!

Il y a un an, lorsque les amis de la paix, ces généreux utopistes, vinrent à Londres, ils furent reçus au débarcadère par les économistes anglais les plus célèbres, portés presqu'en triomphe jusqu'au logis qui leur était préparé, mis à même de visiter tout ce que l'Angleterre renferme de plus curieux, en un mot traités en princes. Mais aussi, ces amis de la paix étaient des amis du grand Cobden! tandis que de simples gens de lettres, des hommes d'imagination, l'Angleterre se soucie bien de cette tourbe! elle n'a pas même de confrères à envoyer à leur rencontre pour leur souhaiter la bienvenue; qu'ils s'arrangent donc comme ils pourront, qu'ils logent dans de mauvais hôtels, dînent mal, et se contentent de voir Londres extérieurement, car Londres n'ouvrira pour eux ni les docks de sa Tamise, ni les musées de ses grands seigneurs.

CHAPITRE XXVI.

LE SOUPER INTERROMPU

C'était au Casino-Laurent, je crois, une manière de bal public ressemblant assez à notre salle Bréda, et situé dans Wind Mill street. On m'avait beaucoup vanté ce bal pour la modestie de ses danses et de ses prix de consommation. Ni les unes ni les autres ne m'ont paru modestes. Nous étions là trois cavaliers dont deux français et un italien.

A Paris, dans un bal public de cet ordre, à Mabille ou au Château-Rouge, on rencontre fort peu de Vestales. Mais toutes ces égrillardes danseuses qui ont le dialogue des jambes si leste, suivant les deux acceptions du mot, conservent cependant une sorte de retenue quand l'orchestre se tait. L'instinct délicat de la Française les guide

encore. En un mot, elles *se font faire* la cour et ne se jettent pas à votre tête comme les phalènes de la prostitution. Ici la danse ne se livre peut-être pas à toutes les excentricités des Pomaré, des Frisette et des Brididi; mais si vous parcourez le le Casino entre un quadrille et une polka, vous êtes assailli par une nuée de sauterelles altérées d'or et de *gin*. Toutes ces Anglaises au visage séraphique, aux manières chastement effrontées, ne sont ni des grisettes, ni des Aspasie même de troisième ordre; ce sont les filles du trottoir d'Hay-Market, de Piccadilly et du Strand. Cela grouille autour de vous, cela jette ses lèvres au premier venu, cela vide votre verre et vos poches, cela vous presse, vous étreint, et, si vous n'y prenez garde, vous inocule le vice en quelque sorte. Pas un mot de français, mais de ces gestes, de ces poses qui constituent cette langue obscène parlée dans tous les pays par la galanterie de bas étage.

Les Anglais vantent beaucoup leurs bals publics, parce que disent-ils on ne peut y danser d'une façon inconvenante. La décence l'interdit (*decency forbids*). Quant à moi je trouve qu'un peu trop de liberté en musique vaut mieux que pas

assez de retenue, lorsque la bruyante chanson de l'orchestre n'est plus là pour protéger la licence ou lui donner tout au moins un prétexte.

Mes deux compagnons *de plaisir* semblaient fort au courant des mœurs et des coutumes du lieu. Le Français s'y promenait avec le petit air dédaigneux d'un don Juan de la rue Saint-Georges, laissant tomber son lorgnon à droite et à gauche, comme s'il était sur le point de faire son choix. L'Italien gambadait et gesticulait autant que le lui permettaient les deux bacchantes suspendues à ses bras et faisait des grimaces de satyre. On eut dit un groupe détaché de quelque bas-relief antique. Quant à moi, ma gaîté rappelait assez bien celle de Young.

On peut diviser en trois classes les hommes qu'on rencontre dans les bals publics de Londres. D'abord les indigènes, commis de bureau ou de magasin, qui se livrent à la danse avec la fougue d'une tortue et la souplesse d'un compas. Ensuite les étrangers réfugiés en Angleterre et que des raisons *honorables* éloignent de leur patrie. Chaque pays a là des représentants qu'on appelle presque tous le général, le colonel, le capitaine ou le ma-

jor. Ces intéressants exilés vous poursuivent de demandes en réhabilitation, de mémoires justificatifs et quelquefois de leurs œuvres complètes. Au milieu de cette foule tarée, on trouve de temps en temps un véritable infortuné ou un innocent, mais c'est l'exception. La généralité manque aux présides, aux galères du pape ou à nos principaux ports de mer. En troisième lieu, les voyageurs venus là tout simplement par curiosité.

Ma joie fut grande lorsque j'entendis tout à coup une voix française et amie, une voix de femme. C'était madame S....., une pécheresse sûre du pardon, puisque les paroles du Christ sont une vérité. Que de souvenirs évoqués en quelques secondes ! Et les beaux ombrages de Saint-Germain, et la première valse, et la France tout entière! Vous pensez bien que je ne demandai pas à madame S..... comment elle se trouvait dans cette caverne. Sans doute elle avait voulu entendre les airs du pays, et certaine de ne pas être rencontrée là par ses aristocratiques élèves, car madame S..... donne des leçons de musique et de belles-lettres aux jeunes ladies de Regent's street, elle était ve-

nue au Casino à la fois pour oublier et pour se souvenir !

Quelques amis se groupèrent autour d'elle et nous fûmes dans un restaurant de Hay-Marcket, qui est la maison dorée de Londres, avec l'intention de souper et de deviser à travers champs, comme on fait à Paris.

Au moment où nous achevions les huîtres et la première bouteille de Champagne, douze coups se firent entendre à l'horloge du salon. Sans prendre garde à cet avertissement sinistre, je sonnai pour qu'on finit de nous servir; nous mourions de faim. Un monsieur en habit noir parut avec la gravité d'un régisseur qui vient proposer au public mademoiselle X... en remplacement de mademoiselle Rachel subitement indisposée. L'homme noir nous fit trois saluts et nous déclara qu'il n'était plus en son pouvoir de nous rassasier. Hélas ! ce n'était que trop vrai, les douze coups étaient le glas funèbre du samedi, le dimanche commençait. Or, nous n'avions plus le droit ni de manger, ni de boire, ni..... et cependant, à trois heures du matin nous causions encore dans la même salle en rongeant nos serviettes !

CHAPITRE XXVII.

UN DIMANCHE A LONDRES

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

CHAPITRE XXVIII.

QU'ON AURAIT TORT DE PASSER

J'avais fait ample provision de paradoxes avant de partir pour Londres. Il est si agréable de dire le contraire de ce qui a été dit! Aussi avec quel plaisir de redresseur de préjugés j'aurais déclaré le peuple anglais le plus joyeux et le plus urbain de l'univers ; le spleen une maladie fantastique, et le brouillard de la Tamise un mensonge! Mais, que voulez-vous? La gaîté des Anglais me fait sangloter, leur spleen me gagne ; les grilles qui défendent leurs maisons, carrées comme des tombes, ressemblent à celles du Père-Lachaise ; un voile de crêpe noir se détache, dès le matin, des rives de la Tamise, flotte sur la Cité, et parfois se

laisse trouer par un boulet rouge, qu'on m'assure être le soleil ; il faut bien se rendre à l'évidence.

D'ailleurs, qu'est-ce que cela prouve? Londres n'en est pas moins Londres, la ville la plus vaste, la plus bizarre, la plus curieuse et la plus inhabitable du monde. Aussi personne ne l'habite, pas même les Anglais. On y mange, on y boit, mais dès qu'on le peut on s'en échappe, ne fût-ce que pour aller respirer l'air pur à Greenwich ou à Richemond. Il n'y a que les morts qui habitent Londres, et encore je gagerais qu'ils sortent la nuit de Westminster et de Saint-Paul, pour aller se dégourdir les jambes dans les grands parcs verts des environs.

Voyez-vous d'ici la belle ronde au clair de lune et par une de ces magnifiques nuits étoilées qui font de l'Angleterre la véritable patrie de Titania et des sorcières de Macbeth ?—A propos de Macbeth, il tient une taverne et vend du *gin* aux laquais de Bond-Street. C'était bien la peine d'assassiner Banquo !—Rien que les grands morts de Westminster, cela doit faire un bal de nuit fort distingué, et tout aussi aristocratique que le dernier bal de la

reine. Donc, il n'y a pas moyen de biffer le chapitre des inconvénients de Londres, et les Anglais eux-mêmes ne l'oseraient pas.

En ce moment la pluie fouette mes vitres comme si elle applaudissait à ce que je viens d'écrire; mais ce n'est rien cette pluie *mouillée;* à Paris nous l'avons aussi, un peu moins souvent, voilà tout; car à Londres il y a, on le sait, *huit mois d'hiver et quatre mois de mauvais temps.* Seulement ce que nous n'avons pas, ce qui appartient en propre à Londres et aux autres villes d'Angleterre, c'est la pluie *sèche.* Toute la journée, bêtes et gens sont poudrés *à noir* par une poussière fine qui s'attache aux vêtements, met des gants aux mains du pauvre, un masque au visage de tous et s'introduit jusque dans votre pot à eau. Cette pluie *sèche*, produite par le charbon de terre, vous arrive sur les rayons du soleil quand il fait beau, et lorsqu'elle se mêle à la pluie *mouillée*, on peut dire qu'il pleut de l'encre. Quant à moi, j'alimente mon écritoire avec l'eau d'une gouttière placée sous ma fenêtre. C'est très-économique!

Entre autres naïvetés, ayant remarqué que chez nous, au printemps, les Anglais adoptent volon-

tiers le chapeau gris, j'en avais apporté un à Londres où personne n'en porte. Je l'ai mis pendant une semaine, et aujourd'hui il est noir comme l'Erèbe.

CHAPITRE XXIX.

LA POLITESSE ANGLAISE ET LE CONFORTABLE

Puisque nous en sommes sur les chapeaux, disons un mot de la politesse anglaise ou plutôt de ce qui la remplace, car il n'y a pas de politesse en Angleterre ; il y a de la cordialité ou de l'insolence. La cordialité est charmante chez les femmes du monde. Elles vous tendent la main avec une grâce infinie et un petit air délibéré très-séduisant. D'une femme à un homme cela est au mieux. C'est moins bien de l'homme à la femme.

En général, les Anglais s'approchent des dames sans s'incliner, le chapeau placé presque dans le cou à force d'être en arrière, et ils leur donnent la main cavalièrement. Ceci constitue la cordialité, et remplace notre politesse française, avanta-

geusement en ce qui concerne les femmes, je le repète, mais grossièrement en ce qui regarde les hommes ; ainsi, ils ont l'air d'aborder une dame comme on aborde un cheval. Dans les rapports avec le vulgaire, être poli, ici, c'est s'abaisser. Si vous ôtez votre chapeau en entrant dans un magasin, on vous sert le dernier et de mauvaise grâce. Quelquefois même on vous prend pour un mendiant, et on vous met à la porte ou on vous offre un *penny*. Cela m'est arrivé chez un marchand de gants de Regent-street.

J'avais une vieille redingote du matin ; il n'y a donc là rien d'étonnant. A Londres le haillon a une physionomie toute particulière. Les pauvresses s'enveloppent dans des lambeaux de cachemire et se couvrent la tête avec les débris d'une capote de satin ou de dentelle. Les mendiants se cachent sous les ruines d'habits qui ont été noirs et qui seraient roux si la pluie *sèche* ne leur conservait leur couleur primitive. Bref, la coupe des vêtements est presque la même pour toutes les classes de la société. C'est la richesse de l'étoffe et la propreté qui font seules la différence. Il y a quelque chose de navrant dans ces mendiants couverts de

haillons à forme prétentieuse. On dirait des frères et des sœurs déshérités, réduits à porter les vieux habits de leur riche famille.

Le comfortable de la vie existe-t-il en Angleterre? On le prétend et la chose est même passée en proverbe. Il semble que les Anglais soient des Sardanapales et qu'ils aient reculé les limites du bien-être. Cela est possible pour la classe riche; mais la moyenne au milieu de laquelle je vis, c'est-à-dire le plus grand nombre, me paraît complétement privé de ces jouissances sardanapalesques dont on parle tant. La vie usuelle à Londres n'a rien de confortable à mon sens. J'ai beau m'étouffer avec du jambon, m'abrutir avec de la bierre et me noyer dans des flots de thé, je n'arrive pas à cette félicité matérielle tant vantée et qui donne, selon les enthousiastes, un avant-goût des voluptés du paradis. Je ne prétends pas dire que je sois en enfer, non, ce serait de l'exagération; mais on m'accordera de regarder la vie anglaise comme un bon petit purgatoire.

Certes, les maisons bourgeoises sont très-bien tenues à l'intérieur, les cheminées remplies de charbon de terre, la bouillotte toujours au feu, et

si l'eau chaude faisait le bonheur je serais le plus heureux des hommes. Mais quelles chambres à coucher ! de simples clous en guise de porte-manteau, des lits qu'on croirait rembourrés avec des pommes de pin, des couvertures qui échappent à l'analyse et à l'infortuné qu'elles ont mission de couvrir ! Je ne sais pas comment les chambrières font les lits, mais ce que je sais, c'est que je passe mes nuits à courir après ma couverture.

Si vous avez une lettre pressée à faire parvenir, à moins de posséder un domestique attaché à votre service particulier, il vous faut la porter vous-même, car il n'y a pas de commissionnaires. Pas de commissionnaires, dans une ville aussi immense, aussi remplie d'étrangers ! Conçoit-on cela ? Mais à Londres le métier de commissionnaire serait une fortune ! Eh bien ! personne n'y songe.

CAHPITRE XXX.

LE BAIN SEC

A Paris, pour vingt sous, un pauvre diable a cent domestiques à ses ordres, il commande, il est obéi, il est riche! On n'a rien à Londres de ces mille commodités de la vie que Paris tient à la portée des bourses les plus modestes. Ici, si vous voulez prendre un bain, il faut aller le chercher à l'établissement même. Les bains ne se portent pas à domicile. Mais comment font les malades? Qu'ils aillent à l'hôpital ou qu'ils soient assez riches pour posséder une salle de bains dans leur maison, le comfortable n'a pas pensé aux malades d'une moyenne fortune.

Ce n'est pas tout; vous n'êtes pas le maître de refroidir ou de réchauffer votre bain à volonté;

vous êtes obligé de sonner et de demander de l'eau froide ou de l'eau chaude au garçon, et les trois quarts du temps, il ne se donne même pas la peine de vous répondre. Ensuite, vous n'avez pas le droit de rester plus d'une demi-heure au bain.

Dernièrement, je fus à l'un des établissements de ce genre les plus renommés. Au bout d'une demi-heure, le garçon frappe à ma porte et m'avertit qu'il est temps de sortir. J'étais souffrant, j'avais besoin de demeurer une heure dans le bain, j'offris de payer double. On refusa ma proposition parce qu'on avait besoin de mon cabinet. Ma foi! j'envoyai le garçon au diable, et je fis un magnifique plongeon dans la baignoire, bien décidé à ne pas en sortir. Hélas! j'avais compté sans le trop facétieux John Bull! Tout à coup un mouvement de reflux se fait sentir autour de moi; l'eau baissait à vue d'œil, et j'eus beau jurer, sonner, au bout de cinq minutes, j'étais mis à sec.

Un poisson échoué tout à coup sur une grève inhospitalière ne fait pas une mine plus piteuse que celle que je fis alors. Dans ce moment, j'aurais volontiers mis le feu à Londres. Mais je réflé-

chis que le plus simple était de me soumettre au régime *confortable* des Anglais, et je m'habillai mélancoliquement! Ce fait est historique. On m'avait beaucoup vanté le bon marché des bains anglais. En effet, cela ne coûte que six *pence*, mais sans eau! N'est-ce pas encore beaucoup plus cher qu'en France?

Je reçois des impressions, j'essaie de les rendre avec sincérité, on n'a donc pas à m'accuser de partialité. La vie anglaise n'est pas de mon goût, ce qui ne m'empêche pas de la trouver, sinon confortable, au moins très-supportable, et même de lui reconnaître des côtés excellents. Maintenant, dans les bons hôtels de Londres, vous ne vous apercevrez que d'une partie des inconvénients que je vous signale, et si vous prolongez votre séjour en Angleterre, peu à peu vous pénétrerez dans l'intimité du pays, s'il est permis de s'exprimer ainsi, vous vous façonnerez à ses mœurs et à ses usages; il y a mieux, vous prendrez jusqu'à sa physionomie.

J'ai retrouvé ici des Français que je n'avais pas vus depuis six ans qu'ils sont établis à Londres. Les muscles de leur visage se sont allongés, il

semble qu'on ait remplacé par une barre de fer leur épine dorsale, en un mot, ils offrent aujourd'hui le parfait type anglais. C'est un fait constaté en physiologie qu'on finit par subir l'empreinte du peuple chez lequel on vit plusieurs années. Mais, pour mon compte personnel, je n'ai pas envie de tenter l'expérience. Jamais je ne m'habituerai aux coutumes d'un pays qui vous noie dans le thé et vous met au *bain sec*.

CHAPITRE XXXI.

UNE PENSÉE MAUVAISE

Quant aux Anglais, abstraction faite de leurs usages, il est impossible de ne pas rendre justice aux qualités qui en font un des premiers peuples du monde. Mais, en se mêlant à la foule dans les endroits publics, en ne coudoyant que des Anglais, en un mot, le Français nouveau venu s'explique par je ne sais quel instinct mystérieux les longues guerres qui ont pendant des siècles coûté tant de soldats aux deux pays. En face de la morgue anglaise des grands et de la grossièreté railleuse des petits, il y a des moments où l'on est sur le point de s'écrier : Non, ce ne sont pas les flots de la mer qui séparent la France de l'Angleterre,

c'est la haine ! et, un instant égaré, on rêve tout bas des revanches insensées.

Cette pensée est mauvaise, et Dieu merci, chaque jour rapproche deux pays faits pour s'entendre et pour diriger le reste du monde dans les voies civilisatrices. Nul plus que moi n'est partisan de ces grandes idées d'union et de paix, auxquelles l'Exposition universelle doit faire faire un pas immense ; mais, les vieux ferments de haine sont là; ils se font sentir, lorsque pour la première fois on touche du pied le sol britannique, et parfois, on est obligé d'appeler la raison à son aide, afin de leur imposer silence. Les Anglaises, heureusement, plaident à merveille la cause de la conciliation. Éducation parfaite, instruction solide, esprit élevé, grâces un peu viriles, cordialité sincère, elles ont tout ce qu'il faut pour commander la sympathie. Une fois qu'un Français leur a été présenté, elles se montrent pleines d'amabilité et d'indulgence avec lui. Les Anglaises sont les anges blonds de la paix, et l'on est si bien conquis par elles qu'on ne songe plus à entreprendre la conquête de l'Angleterre.

Je ne sais rien de doux et de rêveur comme le

regard des Anglaises. Toutes ces ladies élégantes et ces blanches miss sont des inconnues pour vous, et cependant leurs yeux vous disent quelque chose en passant. C'est un reflet de leur rêverie, c'est une flamme du foyer d'amour qu'elles renferment en leur âme, c'est tout ce que vous voudrez; mais on tressaille sous le feu voilé de ces ardentes prunelles, la volupté vous arrive sur ces rayons chastes et chauds tout à la fois..... Que vous dirai-je? En Angleterre on est tutoyé par le regard des femmes!

Je remarque que ce chapitre contient deux pensées mauvaises au lieu d'une : La première de haine et la seconde d'amour.

CHAPITRE XXXII.

PLUS CALME

Mais qu'importe les Anglais et les Anglaises! c'est Londres qu'il faut voir, et c'est à Londres que Paris tout entier rendra visite cette année. Déjà nos compatriotes arrivent, déjà on les rencontre plus nombreux dans les galeries du Palais de Cristal, car le billet d'admission ne se paie maintenant que cinq shillings. C'est faire le tour du monde pour rien. A la hauteur du transept, se trouve une salle de rafraîchissements que je vous recommande. On donne, à l'entrée, un shilling six pence, et pour cette modique somme, on a le

droit de se livrer à toutes les excentricités gastronomiques de Gargantua.

Plusieurs tables chargées de victuailles, dignes des descriptions de Rabelais et de Cervantes, et telles qu'on en voit seulement en Angleterre, sont chaque jour mises au pillage par les visiteurs affamés. Là, des animaux de tous les pays prennent leur nourriture avec une férocité dont la vue suffit pour rassasier les natures délicates. Nulle part ailleurs qu'en Angleterre, la viande ne s'étale aux yeux avec cette impudeur de quantité et ces tons rougeâtres qui font frissonner d'horreur. Le *roast besf*, le *roast mutton*, le *roast lamb*, le *roast veal and ham* et jusqu'au *roast pork,* ne font que paraître et disparaître. Les Anglais appellent cela se rafraîchir!

Supposez un instant le palais de l'Exposition situé dans une ville de troisième ordre, les merveilles qu'il renferme n'en attireraient pas moins des populations entières à ses portes. A lui seul, il est une attraction suffisante pour remuer le monde dont il porte l'échantillon dans ses flancs de cristal. Mais voir du même coup et l'univers et Londres, cet autre univers, il y a de quoi tour-

ner la tête aux hommes les plus abrutis par le *casaniérisme*. Aussi la ville cyclopéenne fait-elle de grands préparatifs pour recevoir les étrangers, et elle a raison; bientôt elle ne saura où les loger. Les propriétaires de maisons particulières comptent réaliser d'énormes bénéfices, et c'est un spectacle singulier de les voir déserter peu à peu leurs chambres coutumières pour les céder aux touristes.

Hier, vous avez trouvé le bourgeois de Londres dans son rez-de-chaussée; mais aujourd'hui le flot de l'émigration européenne envahit sa maison; il se réfugie au premier. Le flot monte, le Londrien fait comme lui et se blottit au deuxième étage; le flot s'élève, l'heureux propriétaire s'élance au troisième, puis au grenier; et quand la submersion sera complète, il installera son lit sur le toit, contre la cheminée, à côté d'un nid d'hirondelles, et il en arrivera à cette extrémité inondé de guinées! Le Londrien, même le propriétaire retiré du commerce, reste marchand dans l'âme; et comment voulez-vous qu'un peuple qui entend ainsi le comfortable pour lui-même, vous en fasse

goûter les douceurs? Avez-vous trois livres à dépenser par jour? Oh! c'est autre chose alors; il vous recevra sous son toit et se couchera dessus!

CHAPITRE XXXIII.

OU J'ESSAIE DE FAIRE LE PLAN DE LONDRES

La description peut difficilement donner une idée de Londres. Pour se reconnaître dans cette ville hors de toute proportion, il faut commencer par la partager en quatre principales artères. D'abord la Tamise, qui a l'air d'un grand bras du vieil Océan apportant des flottes entières dans ses docks. Ensuite le Strand, qui commence à Charing-Cross et vient aboutir, en changeant plusieurs fois de nom, jusqu'au cœur même de la Cité. La troisième artère, la plus large et la plus longue après la Tamise, est Oxford-street. Cela court en partant de Hyde-Park, et en prenant vers la fin de sa course le nom d'Holborn, jusqu'au Général-Post-Office.

Une ligne parallèle moins importante, placée entre le Strand et Oxford-street, va de Drury-Lane à Hyde-Park, côté du Palais de Cristal, et s'appelle successivement Long-Acre, Cranbourne-street, Coventry-street, Piccadilly et Knights-bridge. Enfin, la quatrième grande artère enveloppe Londres un peu à la manière de nos boulevards extérieurs et porte les noms de City-Road et de New-Road.

Londres se partage en trois quartiers bien distincts, de couleurs tout à fait tranchées : la Cité, le *West-end* et les faubourgs. Où finit la Cité commence le *West-end*, quartier aristocratique de la ville dans lequel je me promène en ce moment.

Je n'aime ni les *Guides du voyageur* ni les interprètes. Avec leur secours on peut *voir* une ville, mais je défie qu'on la *connaisse*. En voyage, j'ai l'horreur du programme et l'amour de l'imprévu. Où suis-je? je le saurai tout à l'heure, si je cherche bien. Où vais-je? je l'ignore. Bon! me voilà dans Hanover-square que je reconnais à la statue de William Pitt.

Regent-street ne peut être loin; cette supposition est pleine de sagesse, car Regent-street dé-

roule bientôt devant moi son bazar européen. Quel luxe d'étalage! quelle richesse! quelle suite non interrompue de brillants équipages, d'omnibus burlesques, de fiacres-tortues et de cabs-hirondelles! et quels bons et excellents types de cochers! Le cocher de l'aristocratie dont la trogne, remplie de dignité et de porter, s'encadre à merveille dans la perruque traditionnelle; le cocher de fiacre, enseveli sous les plis d'une immense cravate destinée à le garantir du froid inévitable qu'on gagne à conduire une voiture presqu'au pas; le cocher de cab (*cabman*) à mine friponne, moitié Bertrand et moitié Robert-Macaire; enfin, le cocher d'omnibus, hardi comme l'Automédon antique.

Il n'y a pas besoin de guide pour voir tout cela, ni même pour remonter dans Piccadilly à la hauteur du *Circus* de Waterloo. Le soir ce quartier s'anime encore davantage. Il y a là mille lieux de plaisirs, et surtout la foule des effrontées Laïs qui demandent à boire et toujours à boire! cela fait lever le cœur de dégoût.

CHAPITRE XXXIV.

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA PROSTITUTION EN ANGLETERRE

Et ce n'est rien; vous descendrez encore la grande échelle de la prostitution à Londres, et vous arriverez si bas, si bas, que vous aurez le vertige à force d'épouvante! Ici, il n'y a pas dans la vie d'une fille coquette ces nuances, qui à Paris, séparent la grisette de la femme galante, et la femme galante de la courtisane proprement dite.

La grisette existe bien à Londres, si vous voulez; c'est l'ouvrière, pauvre, rêveuse, romanesque, à la recherche d'un mari; laborieuse enfant qui se meurt d'ennui, et ne demanderait pas mieux que de mourir d'amour. Mais c'est tout. Une fois ce qu'on appelle le premier degré du vice franchi, l'ange déchu est précipité d'abîme

en abîme ; il roule des élégances des *Finishes* au trottoir d'Hay-Market, de là aux ruelles du Strand, et enfin il arrive rapidement aux coupe-gorges de la Cité, pour aller ensuite mourir d'une horrible agonie sur le grabat de l'hôpital! Ne riez pas quand je parle des coupe-gorges de la Cité : ils existent. Ce ne sont point des inventions de romanciers.

Derrière ces maisons hideuses, à la porte desquelles se joue chaque nuit une sale parodie de la fable des syrènes, il y a la Tamise qui vient engouffrer ses flots noirs et gémissants jusque dans de mystérieux soupiraux. Par là plus d'un cadavre a passé. Une fois qu'on a mis le pied dans ces repaires effrayants, si l'on n'est doué d'une force herculéenne ou suffisamment armé, et pour peu qu'on soit atteint et convaincu de posséder trois ou quatre guinées, on court danger de mort.

La police est impuissante à rechercher de pareils crimes; le seul moyen pour les voleurs d'échapper au châtiment, n'est-il pas de faire disparaître la victime du vol? Cela leur est si facile! Ce grand fleuve sinistre, sans quais, les protége et

semble aller la nuit le long des vieilles maisons de la Cité, disant au crime qui veille, ces paroles des charretiers funèbres en temps de peste : « Apportez vos morts ! » Sérieusement, il n'y a pas de mois où le drame de la *Tour de Nesle* ne soit une vérité à Londres.

Et croiriez-vous qu'en Angleterre la prostitution commence à l'enfance? J'ai vu des jeunes filles de dix à douze ans s'en allant deux à deux par les rues de Londres et s'essayant déjà à l'infâme métier. Elles étaient toute gauches et toute rougissantes ; mais elles allaient où les poussaient la spéculation et la misère, et cela en pleine lumière, sous les yeux même de la police et des magistrats !

« O chaos éternel ! prostituer l'enfance ! »

Oui, cela est vrai. Il y a là des courtisanes qui ont l'âge où l'on fait en France sa première communion !

« Pauvreté ! Pauvreté ! c'est toi la courtisane.
» C'est toi qui dans ce lit a poussé cet enfant ;
» Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane !

Chaque fois qu'une de ces pauvres petites Marion s'approchait de moi, je frissonnais, je songeais au *maigre* Rolla, et je me disais :

« D'un être sans pudeur ce n'est pas là le front.
» Rien d'impur ne germait sous cette fraîche aurore.
» Pauvre fille à quinze ans, ses sens dormaient encore ;
» Son nom était Marie, et non pas Marion. »

CHAPITRE XXXV.

JUDGE AND JURY

Vite de la gaîté, fût-ce de la gaîté anglaise! Voilà, sur le dos de cet homme, le portrait du vénérable Nicholson, chef de la curieuse taverne où l'on parodie la justice (*Judge and Jury*), établissement situé dans Bow-street, presqu'en face de l'opéra royal italien de Covent-Garden. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il en coûte un shilling sans boire ni manger, pour entrer dans le sanctuaire de cette justice burlesque. Un sou vaut davantage à Paris qu'un shilling à Londres. Je suis étonné que les Anglais ne fassent pas payer un shilling aux étrangers chaque fois qu'ils peuvent leur montrer le soleil. Il est vrai que la spéculation serait mauvaise.

Me voilà donc installé dans une longue salle au fond de laquelle se trouve le tribunal. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le sérieux avec lequel cette folie est organisée. Au-dessus du siége du président *(lord Chief-Justice)*, on voit les armes d'Angleterre. Aux murs sont suspendus les portraits des Lamoignon et des d'Aguesseau de l'Angleterre.

Le tribunal n'est pas encore entré en séance, il n'est que neuf heures et demie, et les trois rangs de tables se garnissent lentement. Un garçon vêtu de l'habit noir et de la cravate blanche, m'apporte un verre d'ale et un cigare. Je m'apprête à avaler l'un et à allumer l'autre, mais le garçon indigné m'arrache le feu des mains et la coupe des lèvres.

On ne fume pas avant l'arrivée du président Nicholson et l'exemple donné par lui. Enfin dix heures sonnent, un huissier armé d'une longue verge annonce en nasillant l'honorable Nicholson, qui traverse gravement la salle au bruit des applaudissements, et vient prendre possession de son siége. Alors M. Nicholson allume son cigare, et l'auditoire obéit immédiatement à ce signal.

On m'assure que M. Nicholson était jadis directeur d'un journal, « *The Town*, » très-remarqué pour sa causticité. Aujourd'hui il préside une véritable cour de justice. Rien n'y manque, ni les avocats, ni les greffiers, ni les *barristers* et *clerks* : tout cela est revêtu du costume rigoureux porté encore par les magistrats anglais, et dont la perruque à marteau est un des signes caractéristiques. Celle du président Nicholson est énorme, et fait la joie des habitués de son tribunal.

Quant aux avocats, greffiers et autres, ce sont tous des jeunes gens de la bourgeoisie qui se destinent au barreau, de véritables étudiants en droit enfin. Ils viennent chez M. Nicholson faire l'apprentissage de leur grave profession en la parodiant devant une assemblée de fumeurs et de buveurs de bierre ! Il n'y a vraiment que l'esprit lugubre des Anglais capable d'imaginer une pareille mascarade, et il faut qu'un pays soit bien fort par ses institutions et le flegme de ses citoyens pour qu'un tavernier puisse être autorisé à tourner publiquement en ridicule la plus respectable et la plus sainte des choses.

En France ce genre aristophanesque de parade

offrirait des dangers réels ; en Angleterre, l'autorité des magistrats n'en est pas diminuée. Et à quelques pas de la taverne *Judge and jury*, il y a dans Bow-street un véritable tribunal de police : le drame à côté de la parodie !

Pour les gens familiarisés avec les tribunaux de Londres, la parole et les gestes des jeunes avocats de M. Nicholson sont pleins d'allusions piquantes aux magistrats de la Cité. Du reste, tout se passe avec le cérémonial obligé, et un tel sérieux, que ce spectacle est des plus étranges.

Le jury est choisi parmi les consommateurs de bonne volonté, ce qui fournit au facétieux président l'occasion de lancer quelques bonnes plaisanteries fines comme des poutres. L'avocat consulte ses notes sans rire, pendant qu'on lit l'acte d'accusation qui dure près de trois quarts d'heure, et l'huissier introduit l'accusé. C'est sans doute quelque infortuné comédien sans engagement qui gagne ainsi sa vie. Ce soir-là nous avons d'abord eu une espèce de drôle dans le genre de Robert Macaire, avec un chapeau blanc sans fond.

Autant que j'ai pu comprendre les demandes que lui faisait l'avocat de la partie civile, et ses

réponses, il s'agissait d'un vol. Le mot de *Niewgate* revenait souvent. Ce pauvre diable jouait admirablement son rôle. Il y a dans nos théâtres bien des acteurs qui ne le valent certes pas. Un gaillard travesti en femme monstrueuse lui a succédé sur la sellette.

Nous avons eu ensuite le plaidoyer éloquent d'un jeune avocat rempli de chaleur et d'entrain; puis le président Nicholson a résumé les débats avec force quolibets au poivre de Cayenne. Le jury a délibéré, et après le prononcé burlesque du jugement, la farce était jouée. Un souper d'un prix modéré, dit-on, car je n'y ai pas pris part, attend dans une salle voisine le tribunal, le jury et ceux des auditeurs qui veulent y assister.

Ce président bouffon enterré dans sa perruque, ces jeunes avocats spirituels et sérieux, gravement vêtus; ces accusés et ces témoins, barbouillés de rouge et de noir, tout cela offre l'image du genre exagéré qu'affectionnent particulièrement la caricature et le théâtre anglais. C'est le grotesque mêlé au comique, c'est un véritable tableau d'Hogarth, et, franchement, c'est de la gaîté funèbre, je veux dire de la gaîté anglaise.

CHAPITRE XXXVI.

LA FRANCE EST HUMILIÉE

La France, comme beaucoup des autres nations auxquelles le Palais de Cristal a donné l'hospitalité, n'a pu se montrer dès les premiers jours dans tout son éclat. Ensevelie sous la paille et le foin, ce n'est que peu à peu qu'il lui a été permis de s'installer, de se faire belle, de se montrer, en un mot, telle qu'elle est. Mais que de déboires avant d'en arriver là ! que d'accidents sérieux et burlesques ont signalé ce déballage de merveilles ! Il y avait une carafe monumentale, dans laquelle six viveurs dînaient à l'aise et que l'eau de la Serpentine eût à peine remplie. Ce produit monstre a péri au port. Est-ce une main française ou un pied anglais qui est entré de vive force dans

cette singulière salle à manger? Je n'en sais rien. Il y aura peut-être là une grave question d'indemnité à porter devant les chambres. Ecoutez donc : qui casse les verres les paie.

M. Lemaire, auteur d'un buste de femme, destiné, sans doute, à représenter la Résignation, puisqu'on lit sur le socle : *Fiat voluntas tua*, a eu la douleur de voir son chef-d'œuvre se casser le nez en arrivant au Palais de Cristal. On raconte à ce sujet que M. Lemaire, pâle comme son marbre, s'est contenté de répondre avec stoïcisme, en ramassant le nez de la Résignation : Ce n'est rien, il sera recollé et il n'y paraîtra plus. Et voilà pourquoi nous admirons une cicatrice sur le nez de la Résignation de M. Lemaire. *Fiat voluntas tua!* On a eu mille accidents de ce genre à déplorer, ce qui a rendu les déballages de la France d'une extrême timidité.

Pendant ce temps, l'Angleterre riait sous cape, elle était chez elle, elle avait toutes les facilités qui nous étaient refusées; aussi, le 1er mai, a-t-elle complétement triomphé, par surprise, suivant son habitude. De là, les bruits défavorables qui ont d'abord circulé sur l'exposition française.

Quoi ! rien que des caisses et de la paille, disait-on, mais c'est une exposition d'emballeurs, cela ! Pauvre France ! N'était-ce donc pas assez d'un Waterloo ! Les mauvaises langues allaient ainsi leur train, décourageant nos artistes et nos artisans ; le cri d'alarme passait la Manche, arrivait jusque sur les bords de la Seine et semait l'épouvante dans tous les cœurs bien nés. Qu'on se rassure. Aujourd'hui les choses ont bien changé de face.

CHAPITRE XXXVII.

LA REVANCHE DU MONT-SAINT-JEAN

La France est une grande dame; il lui faut le temps de faire sa toilette, elle n'est pas visible dès le matin. Mais maintenant elle reçoit, vous pouvez entrer et vous la trouverez trônant dans toute sa gloire et recevant les hommages qui lui sont dus comme à la reine des beaux-arts, de la suprême élégance et du goût exquis. C'est à l'heure qu'il est un fait accompli ce triomphe des produits français à l'Exposition universelle. L'Angleterre elle-même ne cherche plus à contester notre suprématie, et l'on peut dire que nous avons enfin pris la revanche du mont Saint-Jean, sur les bords de la Serpentine. Heureusement, la victoire peut se partager. On est vainqueur de ce côté, vaincu de cet autre ; les

Anglais ont leurs richesses, nous avons nos chefs-d'œuvre ; et du moins, dans cette lutte pacifique, l'émulation a remplacé la haine ; on se combat en se tendant la main, et s'il y a des rivaux, il n'y a pas d'ennemis.

Il était temps de dire la vérité là-dessus, et l'on ne saurait trop la répéter. Entrons ensemble à l'Exposition, et vous vous laisserez bientôt enthousiasmer par ma fièvre patriotique.

Les rayons du soleil percent doucement la voûte de cristal en déchirant ce voile de crêpe noir qui flotte constamment sur Londres : cela suffit à égayer la scène. En arrivant par la porte de l'Est, on salue en passant l'aigle des États-Unis, dont les ailes sont orgueilleusement déployées en face de l'Angleterre, et on n'a que quelques pas à faire pour se trouver en France. Quelle foule élégante et bariolée ! Les Anglaises sont folles des tendres et joyeuses couleurs ; leurs robes de soie verte, bleue, rose, lilas, rayée, quadrillée, contrastent avec le sérieux et la pâleur de leur visage romanesque. Rien de plus triste et de plus rêveur que leurs grands yeux bleus ; rien de plus gai, de plus insensé que leurs robes et leurs écharpes : on dirait

que ne sachant pas sourire des lèvres, elles chargent leur toilette de sourire pour elles. Une Française soutiendrait que tout cela est mal porté ; moi j'adore ce contraste.

Toutes ces charmantes créatures passent et repassent auprès de vous avec un bruissement d'ailes de gaze. Elles bourdonnent dans les galeries de cristal comme un essaim de brillants insectes, et courent tout d'abord se brûler à la Montagne de Lumière (*koh-i-noor*). Le fameux diamant de Rundjeet-Sing continue en effet à être l'objet de l'admiration féminine. Ce succès, il le partage avec les diamants de la reine d'Espagne et les joyaux de la couronne de l'empereur Soulouque.

Oui vraiment, le sceptre et la main de justice de Faustin Ier sont là, et l'épée aussi ! Et tous ces riches brimborions ciselés et ornés de pierreries, ni plus ni moins que s'il s'agissait du sacre d'un empereur sérieux ! Où le prestige de l'autorité va-t-il se nicher ! Et l'on ose traiter les royalistes et les impérialistes de *blancs !* c'est *noirs*, qu'il faudrait dire.

Les porcelaines de Sèvres, les tapisseries des Gobelins et d'Aubusson, les merveilleuses soieries

de Lyon, nos châles souples et fins à passer par l'anneau de la fiancée qui les admire en penchant vers eux ses épaules envieuses, toutes ces splendeurs arrachent aux Anglais des murmures d'approbation. Qu'est-ce donc lorsqu'ils arrivent à examiner la vitrine de nos modernes Cellini! Où sont aujourd'hui les empereurs et les rois assez riches pour payer ces chefs-d'œuvre de ciselure? Je ne vois que Soulouque, et encore! C'est décidément sur le terrain de l'orfévrerie que nous gagnons notre grande bataille.

Les Anglais aussi ont de belles choses en ce genre; mais, outre qu'ils nous empruntent nos dessins, ils les exécutent lourdement. Du reste, la valeur intrinsèque les préoccupe bien autrement que le mérite de la main-d'œuvre. Un riche et noble lord admirait une magnifique pièce d'orfévrerie; l'exposant français en faisait valoir l'exécution, et voici le dialogue que j'ai surpris au passage :

— Voyez, milord, quel fini, quelle hardiesse d'exécution!

— Oh! c'est superbe. Et combien?

— Vingt-sept mille francs.

— Oh ! cela doit peser beaucoup, alors ?

— Mon Dieu non, au contraire, c'est creux ; il n'y a pas pour plus de deux mille francs d'argent.

— Oh !

— Mais le travail a coûté vingt-cinq mille francs.

— Oh ! oh ! j'aimerais mieux vingt-cinq mille francs d'argent et deux mille francs pour l'artiste.

Toute la différence qui existe entre le génie des deux nations est là.

Après s'être encore extasiée devant cent miracles de fabrication, ébénisterie, armurerie, poteries dignes de Bernard Palissy, la foule aristocratique, — une foule anglaise, entendez-vous bien? — arrive au transept en chantant nos louanges... sur l'air du *god save the queen!* Mais qu'importe l'air? la chanson est tout, et désormais nous tenons la tête dans ce gigantesque cortége du génie humain.

CHAPITRE XXXVIII.

OU L'ON TRAVERSE LE TRANSEPT

Quel charmant décor que ce transept, à l'heure où la *gentry* s'y repose entre sa patrie et le reste du monde! Il y a là une magnifique exposition des fleurs les plus rares, des statues, de grands arbres verts, des fontaines de cristal, et je crois même des poissons rouges. En Angleterre, on trouve des poissons rouges partout.

Au pied de ce marbre, au bord de cette verdure, autour de ces fleurs, les vaporeuses Anglaises mangent du jambon sans tacher leurs gants parfumés, et ce n'est pas une des moindres curiosités de Londres que de voir des Clarisse Harlowe de si grand appétit. Cinq ou six cents personnes peuvent s'asseoir dans le transept, et il est impos-

sible d'y trouver une place ; d'ailleurs, les ladies sont seules assises ayant derrière elles les gentlemen. C'est un salon de conversation splendide, auquel il ne manque que... la conversation ! Mais si, par hasard, deux Français viennent à se rencontrer au milieu de ce silence, les voûtes de cristal frémissent aussitôt au bruit d'un véritable roulement de paroles, et les Anglaises ressautent effrayées comme si la foudre éclatait tout à coup sur leur tête. Ici, quand les Français s'abordent, ils sont si heureux de pouvoir échanger leurs pensées, qu'ils ne les échangent pas ; ils les mêlent et parlent à la fois, sans s'écouter, sans se comprendre, rien que pour rattraper le temps perdu !

En passant du transept en Angleterre, le spectacle change. Les Anglais semblent déserter leur propre exposition ; ils ont tort. Leur salle des machines seule est une formidable chose. Je l'ai visitée de nouveau : le sol tremble sous vos pas ; là tout est force motrice ; c'est un tapage cyclopéen qui donne le vertige, ce sont des tours de magicien à confondre l'intelligence. Mais, sans parler des machines, il y a bien d'autres produits anglais du plus grand intérêt.

Néanmoins, quand on vient de la France et des nations qui l'avoisinent, on est frappé de l'espèce d'isolement dans lequel les visiteurs laissent l'exposition anglaise. A l'est du transept, la foule pressée, le mouvement, la joie, la curiosité éveillée : à l'ouest, une procession solennelle, indifférente, presque ennuyée. Il est vrai de dire que les Anglais ont exposé des choses qui ne sont guère faites pour récréer l'esprit.

Voici, par exemple, le modèle d'une gigantesque pyramide baptisée par la reine (*the great Victoria piramyd*), ce qui doit la flatter médiocrement. C'est ce fameux projet de cimetière monstre, excellente conception peut-être, mais dont l'aspect n'a rien de réjouissant. Je conviens volontiers que les morts n'ont pas le droit de prendre la place des vivants, et qu'en les étageant dans une vaste pyramide, on n'empiète que sur le domaine des oiseaux. J'admire cette pensée anglaise d'une nécropole qui pourra contenir cinq millions de cercueils (*the national necropolis* ; seulement, pour peu qu'on vienne de déjeuner, qu'on soit dispos et gaillard, se heurter ainsi contre une pyramide de cadavres, cela arrête la

digestion et refoule singulièrement la joie. Du reste, ces surprises ne sont pas rares en Angleterre. J'ai rencontré un homme-affiche, porteur d'une double pancarte : par-devant on lisait le joyeux programme d'une fête de nuit au Vauxhall, et par derrière l'annonce de convois au rabais.

Cet homme ressemblait à un billet de bal doublé d'un billet d'enterrement ; d'un côté : *on dansera*; de l'autre : *Requiescat in pace.*

L'Angleterre est un immense couvent de la Trappe où la voix sinistre d'un invisible abbé de Rancé crie à toute heure du jour et de la nuit :

Frère, il faut mourir !

CHAPITRE XXXIX.

LA WELLINGTONMANIE

Il y a une autre chose qui me choque dans l'exposition anglaise comme elle me choque dans la ville même de Londres, c'est la dévotion à lord Wellington. L'image du noble duc et son nom reviennent à tout sujet, et, qu'on me permette de le dire, à propos de bottes. J'ai sous les yeux la carte d'un bottier de Regent-street, prise à l'exposition, et on y lit : *Wellington boots* (*sic*). Il est impossible de se faire une idée du fétichisme des Londriens pour le duc de Wellington, cela va jusqu'au délire. A la sortie de Green-Park, en face de l'habitation du vainqueur de Waterloo (*Apsley House*), on voit sa statue équestre, et de sa fenêtre, il peut lui-même saluer son immortalité;

en se retournant, il s'aperçoit de nouveau dans Hyde-Park sous la forme d'un Achille grotesque, et s'il va dans la Cité il se retrouve à cheval devant la Bourse.

A Paris, que de grands hommes attendent encore un piédestal! A Londres, ce sont les piédestaux qui attendent les grands hommes, et l'on dirait qu'on y met le duc de Wellington en attendant! L'Angleterre a-t-elle donc effacé le reste de sa glorieuse histoire pour ne se souvenir que du nom d'un homme et du nom d'une bataille? L'homme ne fut ce jour-là qu'un joueur heureux, et un moment, croyant avoir perdu la partie, ne sait-on pas qu'il pleura de rage? Car c'était aussi un brave capitaine, jaloux de l'honneur de sa nation.

Quant à la bataille, on sait qu'elle n'exigea pas le moindre effort de génie militaire de la part du duc de Wellington, et l'on ne peut s'empêcher de se demander ce que l'Angleterre ferait aujourd'hui de son marbre, de son bronze et de ses bottes, si Blucher fût arrivé une heure plus tard. Pour nous, nous ne pouvons qu'être fiers de cette gloire, attachée au seul fait de nous avoir gagnés avec des

dés pipés ; et la statue de Napoléon (par Canova), placée au bas de l'escalier d'Apsley-House, doit sourire plus d'une fois en voyant passer sa grâce et *son immortalité*, le duc de Wellington !

L'Angleterre a une excellente occasion d'en finir avec la mauvaise plaisanterie de Waterloo. Puisque le hasard, qui la sert toujours si bien sur tous les champs de bataille, la place à la tête de la grande manifestation européenne du Palais de Cristal, qu'elle se rattache à cette gloire plus solide que celle d'avoir vaincu malgré elle au Mont-Saint-Jean ; qu'elle oublie la date funeste, pour toutes les nations peut-être, du 18 juin 1815, et qu'elle ne se souvienne plus que du 1er mai 1851. Elle n'aura jamais assez de poëtes, jamais assez d'artistes, jamais assez de bronze, jamais assez de marbre pour célébrer cette victoire-là.

CHAPITRE XL.

OU L'ON TROUVE L'ORIGINE DE PALL-MALL

En partant de la statue du Régent pour se rendre au Palais de Cristal, on fait une délicieuse promenade dans Saint-James's-Park. A Londres, presque tous les parcs se touchent. Leur aspect est des plus riants. Peu d'arbres c'est vrai, mais d'immenses tapis verts où l'on voit paître des moutons, où l'on rencontre des vaches laitières, ce qui n'empêche pas les cavaliers, les amazones et les riches équipages de se croiser en tous sens au milieu de cette bergerie. C'est tout à la fois la ville et la campagne, le jardinier et son seigneur.

Saint-James's-Park, Green-Park et Hyde-Park sont donc pour ainsi dire au bout les uns des au-

tres, sur une immense superficie de terrain. A l'extrémité du premier, vous laissez le palais de la reine (Buckingham-Palace), et du second vous passez dans le troisième, en traversant Knightsbridge. Si vous longez la Serpentine jusqu'au pont qui sépare Hyde-Park des jardins de Kensington *(Kensington-gardens)*, vous avez un magnifique coup d'œil. Des myriades de canots sillonnent la rivière au milieu de laquelle on remarque la charmante petite frégate du prince de Galles, véritable spécimen des nobles jeux de l'enfance en Angleterre. De ce côté, il faut nous incliner.

Les enfants reçoivent ici une éducation virile et intelligente. On les voit s'ébattre demi-nus dans les grands squares des hôtels de Portland, rouges de froid et de plaisir, et à l'âge où nos garçons sont encore bêtement montés sur des chevaux de bois, le petit Anglais joue déjà avec un vrai cheval.

Les promenades dans Londres, au hasard, à travers rues, comme on dirait à travers champs, m'impressionnent toujours beaucoup. Ce soir, j'avais un billet pour assister à une séance de la chambre des communes, et, suivant mon habitude, je

cherchais la nouvelle salle du Parlement (*new house of Parliament*) sans aucune espèce de guide, laissant au bon génie des pèlerins le soin de diriger ma course. Me voilà dans Pall-Mall, le quartier des *clubs*. L'origine de ce beau quartier est assez singulière. A l'époque de la première émigration, la noblesse française s'était réunie et établie dans ce coin de Londres assez mal bâti alors.

Les Français, avec cette bonne humeur d'expression qui les caractérise, même en exil, appelaient cela leur *pêle-mêle*. Les Anglais ont conservé ce nom sans trop savoir ce qu'il voulait dire, et en y appliquant leur orthographe, ils en ont fait *Pall-Mall*. Cela me rappelle le mot d'un de nos compatriotes, qui prétend que la langue anglaise n'est autre chose que « du français avec des fautes d'orthographe. » Je voudrais bien savoir faire de ces fautes-là!

Ce *pêle-mêle* de gentilshommes français à Londres fut un des coins les plus touchants du drame de l'émigration. Là, les descendants des antiques maisons de nos provinces étaient réduits pour vivre à exercer non de honteux métiers, mais des

métiers misérables. Les uns montraient aux Anglais la langue française, plus souvent avec l'orthographe de M. de Richelieu qu'avec celle de M. de Voltaire; d'autres donnaient des leçons d'escrime, de violon, de danse même, et pourquoi pas? Leurs ancêtres n'avaient-ils pas figuré dans les ballets, à la cour de Louis XIV? Enfin, qui ne sait l'histoire de ce chevalier de Saint-Louis, un vieux brave de Fontenoy, qui devint célèbre dans l'art de retourner la salade? c'est ainsi qu'il gagnait sa vie.

Le chevalier de Saint-Louis fut bientôt à la mode. Pas de grands dîners sans lui. Il y avait réellement quelque chose d'émouvant à voir ce gentilhomme s'en aller l'épée au côté et le signe de l'honneur sur la poitrine exercer ce bizarre métier dans lequel il excellait; tout cela était fait avec une dignité simple et un certain orgueil d'artiste, qui auraient impressionné d'autres convives que des convives anglais. Le chevalier de Saint-Louis avait un petit écu par salade et s'empressait de retourner le partager dans son *pêle-mêle* avec des compatriotes moins heureux que lui. Un marquis de Bièvre du temps disait que ce gentil-

homme était doué d'une vertu *à la romaine*. Et si je rapporte ce triste calembourg, c'est qu'en Angleterre un Français éprouve une joie indicible à abuser de sa langue. Qu'en ferait-il sans cela ?

CHAPITRE XLI.

OU J'ASSISTE LE MOINS POSSIBLE A UNE SÉANCE DU PARLEMENT

Après mille détours, Westminster-Abbey se dresse tout à coup devant moi. C'est dans cet imposant tombeau gothique que dorment les vraies gloires de l'Angleterre, et cela console un peu de la *Wellingtonmanie* des Anglais. Si l'on s'amuse à examiner de près, en plein jour, la vieille église de Westminster, on trouve que c'est du mauvais gothique sans proportion ni légèreté.

Aucun détail de style ne vient alléger ces lourdes ogives, l'ancienne ornementation ayant presque entièrement disparu. Mais quand, par un beau clair de lune, la masse noire de l'édifice se dé-

coupe à arêtes vives sur un ciel bleu d'ardoise, l'effet est prodigieux. Les bâtiments qui entourent Westminster-Abbey contribuent à cet effet théâtral. Au soleil, toutes ces maisons paraîtraient laides et d'une architecture stupide comme l'architecture anglaise, en général; mais le soir, cela vous a des aspects étonnants de forteresses et de tours crénelées.

En tournant Westminster, on passe par des voûtes basses et antiques dans les anciennes cours de l'abbaye, sans doute, qui aboutissent aujourd'hui à des voies ténébreuses de communication et descendent vers la Tamise. Si les voleurs et les assassins de Londres connaissaient mieux notre caractère aventureux, ils feraient de bonnes affaires en s'embusquant sous ces porches obscurs, vers lesquels, je l'avoue, je jetais, de temps à autre, un coup d'œil légèrement ému. A force de tourner dans de véritables ruelles, j'ai tout à coup aperçu de vastes horizons, et je me suis vu au beau milieu du pont de Westminster. De là on découvre à droite l'immense bâtiment du parlement, qui occupe sur la rivière un espace de 1,000 pieds.

Ce noir palais gothique éclairé par la lune a l'air d'être situé au bord de la mer, car les ombres de la nuit ont fait disparaître complétement les rives de la Tamise. On dirait d'une vue de Venise au charbon.

En Angleterre, la lune a de splendides reflets. Elle n'est pas cachée comme le soleil par ce drapeau funèbre qui cesse de flotter sur Londres quand vient la nuit. Les fourneaux sont éteints, les vapeurs du *diamant noir*, comme dirait Dickens, ne montent plus dans l'espace, l'air est libre, le ciel pur, et autant les jours sont ternes en Angleterre, autant les nuits sont éclatantes.

Je vous prie de croire qu'avec une pareille disposition d'esprit, je ne suis pas resté longtemps à la Chambre des communes. C'est triste, sans pompe aucune ; les honorables membres sont là, le chapeau sur la tête, les uns couchés, les autres dormant, quelques-uns en habit de cheval. L'orateur se lève, ôte son chapeau, et parle en ayant l'air de s'ennuyer lui-même, et en s'adressant au président qui ne l'écoute pas.

On blâme chez nous le relâchement des mœurs parlementaires ; mais, auprès des députés anglais,

nos représentants ont la dignité des douze pairs de Charlemagne, et je n'en excepte pas M. Nadaud. Ce qu'il faut dire, c'est que la chambre des communes, malgré ses éperons et sa cravache, a fait de belles et bonnes choses pour la gloire et la prospérité de l'Angleterre. Donc, soyons à l'Assemblée nationale tout aussi sans-gêne que les Anglais, s'il le faut, et tâchons de faire les affaires du pays.

En attendant, je me sauve de la chambre des communes, de peur d'être frappé d'une attaque d'ennui foudroyant, et je ne respire que dans Charing-Cross. En face de la caserne des Horse-guards, voici un bâtiment carré qui me fait battre le cœur. Un secret instinct me dit que c'est là une page noire de l'histoire d'Angleterre.

Je m'informe, et j'apprends en effet que cet ancien palais n'est autre que White-Hall. J'entre dans une espèce de cour intérieure, changée, comme les anciennes cours de Westminster, en voie de communication, et j'aperçois la fenêtre par laquelle Charles Ier sortit sur la plate-forme qui conduisait à l'échafaud tendu de noir. A cet endroit, on voit aujourd'hui la statue de Jacques II,

désignant du doigt la place même où roula la tête de son grand père.

Nous nous croyions seuls au pied de cette statue, mon savant ami Jubinal et moi. Vivement impressionnés par les souvenirs qui nous étreignaient nous avions jusque-là gardé le silence. Je le rompis le premier; en désignant une des croisées de White-Hall, je dis à Jubinal :

— Voici la fenêtre!

Un vieillard anglais me frappa doucement sur l'épaule et en assez bon français :

— D'un seul mot, Monsieur, vous venez de faire une page d'histoire, me dit-il. Oui, la fenêtre, la fenêtre en effet! tout est là! c'est par la fenêtre qu'est sortie la vieille monarchie anglaise!

— La liberté est entrée par la porte, répondis-je, et cela n'arrive pas toujours. Tous les peuples ne profitent pas de leurs crimes!

Le vieillard s'en alla en branlant la tête et en murmurant entre ses dents d'un air mécontent : la liberté! la liberté!

J'ai eu longtemps ce vieillard sur le cœur. Certes, ce n'était pas un Anglais ordinaire.

Presqu'en face de White-Hall donne l'hôtel de

Robert Peel sur les murs duquel on remarque ses armoiries dans leur cadre funèbre, suivant l'antique usage de la noblesse en Angleterre. Ces vestiges de la féodalité se rencontrent à chaque pas dans ce pays qui a payé ses institutions libérales de la tête d'un roi! Les gardes de la Tour habillés à la Henri VIII, le costume moyen âge des élèves de certains colléges, la longue canne des valets et le deuil des armoiries, tout cela ne contraste-t-il pas d'une singulière façon avec une chambre des communes qui garde son chapeau sur la tête? Et que dites-vous de l'hôtel de ce grand ministre, fils d'un marchand de laine, en face de l'échafaud d'un roi, fils de roi? Qui sait? sans l'échafaud l'hôtel du grand ministre n'existerait peut-être pas!

CHAPITRE XLII.

UN SUCCESSEUR DE BRUMMEL

Il y a à Londres deux hommes qui ont admirablement bien compris le caractère anglais et qui se montrent d'une habileté rare pour l'exploiter. Je veux parler de Jullien et de Soyer. L'un avec une armée de tambours, l'autre avec une armée de cuisiniers, tous deux passés maîtres en l'art de ce charlatanisme que Sheridan appelait *puff*, ils obtiennent ici un succès prodigieux. Tout le monde connaît les charmantes productions musicales de Jullien, et je n'ai pas besoin de dire que s'il se sert de la canne d'un tambour-major pour provoquer les hurras anglais, son bâton de chef d'orchestre, sa flûte et sa plume de compositeur suffiraient à le faire applaudir partout ailleurs

qu'en Angleterre. Mais il traite les Anglais selon leurs goûts, en leur donnant du bruit pour de la musique et de la mise en scène pour de l'art ; il a raison. Le moyen de secouer la torpeur anglaise n'est pas de frapper juste, c'est de frapper fort, et les tambours de Jullien n'y vont pas de main morte !

Quant à M. Soyer, comment il se fait que, des fourneaux d'un restaurateur de Paris, il soit arrivé aux splendeurs du *Symposium*, je ne le vous le dirai pas. Ce sont de ces miracles que le caractère seul du peuple anglais peut expliquer. Byron ne parvint jamais, de son vivant, à faire accepter dans sa patrie sa jambe boiteuse et le génie de Child-Harold. Brummel, rien qu'en mettant sa cravate d'une certaine façon, fut un demi-dieu, et je crois, en vérité, que John-Bull n'hésite pas à regarder notre compatriote, M. Soyer, comme un dieu tout entier.

M. Soyer n'a fait ni le *Giaour* ni *Don Juan*; mais il a écrit la *Fille de l'Orage* et inventé le *soufflé monstre à la Clontarf* en l'honneur d'O'Connell ! On comprend dèslors qu'il ait vécu et vive encore dans l'intimité des lords les plus illustres de la

Grande-Bretagne et que le *Reform-Club* se le soit attaché pendant longtemps au prix modeste de 40,000 fr. par an, avec une voiture à ses ordres et sa loge au théâtre de la Reine. Du *Reform-Club* à Gore-House, où M. Soyer a établi le fameux *Symposium*, la distance était facile à franchir pour un homme qui se croit la science de Carême, unie à l'originalité de Grimod de la Reynière.

Quand on parle de M. Soyer, on ne peut s'empêcher de songer à Brummel ; aussi le nom de cet illustre impertinent est-il tout naturellement venu sous ma plume à propos de celui qui a hérité de sa fortune étrange et, on peut le dire, de son impertinence.

C'est ce que le chapitre suivant prouvera victorieusement.

CHAPITRE XLIII.

PARALLÈLE DE BRUMMEL ET DE M. SOYER

Le capitaine Jesse ayant jugé à propos de se faire le Plutarque de Brummel, les détails ne manquent pas sur *l'ami intime* du prince de Galles. Quant à moi je, ne prétends nullement devenir le capitaine Jesse de M. Soyer; mais, sans entreprendre ici sa biographie, je puis tracer, sinon son portrait, du moins sa silhouette et la mettre en regard de celle de Brummel.

M. Soyer est cuisinier.

Brummel était petit-fils d'un pâtissier-traiteur. Mais nous sommes déjà loin du four et des cuisines du grand-père, quand le célèbre dandy vient au monde.

Secrétaire particulier de lord North, protégé

par lord Liverpool, le père de Georges Brummel laissa une certaine fortune à ses enfants, et c'est ainsi que de l'école d'Harrow, il fut permis à Georges d'aller faire sa philosophie à l'université d'Oxford. Avec de l'argent, on peut tout acheter en Angleterre, ne soyez donc pas surpris si Brummel paye son emploi de cornette dans le dixième régiment de hussards, commandé par le prince de Galles.

Les deux Georges devaient bientôt vivre dans la plus étroite intimité, malgré la distance qui semblait les séparer.

Dès le collége, Brummel annonçait un parfait *dandy* et se montrait à la fois le plus enjoué et le plus élégant des *gentlemen*. Quant au prince de Galles, on sait que sa passion pour la mode était poussée à ce point qu'il coupait lui-même ses habits, et que sa garde-robe valait plus de cinq cent mille francs.

Brummel obtint la permission d'acheter un emploi de capitaine ; mais cet avancement extraordinaire, ne lui donna pas le goût des armes. Ses raisons étaient excellentes pour quitter le service. En effet, le moyen qu'un *dandy* puisse tenir

garnison à Manchester, au milieu de fabricants de coton ! Sans compter l'obligation, pour les militaires de cette époque de porter de la poudre, mode stupide que Brummel avait en horreur. A ce sujet, les mauvais plaisants disaient qu'il n'aimait aucune espèce de poudre. Mais de quels propos l'envie n'est-elle pas capable !

Voilà donc Brummel libre et riche de 750,000 fr., installé à Londres comme le roi de la mode, protégé par le prince de Galles, Fox, Burke, Sheridan, Grey, Russel et tous les fameux wigs de l'aristocratie anglaise, et dirigeant leurs fêtes et leurs orgies. Tantôt à Brighton, séjour habituel du prince de Galles, tantôt à Belvoir chez le duc de Rutland, ou bien à Woburu chez le duc de Bedford, ou encore à Chatswort chez le duc de Devonshire, Brummel était décidément lancé. Il arrivait à merveille, entre le XVIIIe siècle expirant et le XIXe prêt à naître, au moment où le *dandysme* atteignait l'apogée de sa gloire ; il arrivait à l'heure solennelle où la culotte craquait de toutes parts et où le pantalon révolutionnaire allait bientôt proclamer l'égalité des mollets ! Cependant, ce n'était pas assez pour

Brummel de boire comme un prince du sang, de danser comme Trénis, d'être musicien comme Saint-George et de dessiner au besoin. Il fallait étonner le monde par un coup d'éclat, une de ces innovations qui lèguent un nom à la postérité. Brummel chercha longtemps; enfin, sublime effort de génie! il introduisit de l'empois dans sa cravate, et dès lors sa renommée fut sans rivale. Jusque-là, la fine baptiste se tordait en plis inégaux autour du col. Brummel imagina l'art de mettre sa cravate, et c'est depuis cette époque que les honnêtes gens sont au carcan.

M. Soyer, lui aussi, a vu les amitiés les plus illustres se grouper autour de lui. La toilette n'est pas sa spécialité. Cependant, il affecte de porter des habits d'une coupe étrange. Il dédaigne la mode reçue; il en a imaginé une à son usage, que personne ne suit c'est vrai, mais qui, du moins, est d'une grande distinction et d'un mauvais goût achevé. Les habits de M. Soyer ont des basques fantastiques et des collets impossibles. Mais qu'importe! Ce n'est là que l'accessoire; le principal pour M. Soyer, c'est la toilette des turbots, des saumons, des poulardes et du roast-beef; c'est la

parure d'une table de trois cents couverts. Il *habille* un dîner avec autant de recherche qu'en mettait Brummel à s'habiller lui-même, et comme lui, il a senti un moment la nécessité de frapper un grand coup.

Brummel a inventé l'art de mettre sa cravate.

M. Soyer a inventé le *soufflé monstre à la Clontarf*, en attendant qu'il invente l'art de mettre sa serviette !

Et toutes ces choses, au bruit des applaudissements de l'Angleterre.

Mais la catastrophe approche pour Brummel. Un jour, étant seul avec le prince de Galles, il se laissa aller à un accès fatal de familiarité.

— Galles, lui dit-il, tirez la sonnette (*Walles, ring the bell*).

Cette sortie perdit Brummel, il fut disgrâcié.

On raconte que M. Soyer se permit une gentillesse non moins étrange au *Reform club*. Il frappa sur l'épaule du plus auguste personnage de la Grande-Bretagne après la Reine, et l'étonnement, pour ne pas dire le mécontentement, se peignit sur le visage de tous les assistants. Seulement, M. Soyer n'en continua pas moins à jouir de la faveur des nobles lords, *ses amis*.

Quant à Brummel, il essayera en vain, par mille épigrammes, de se venger du prince de Galles devenu obèse. Un jour que le futur Georges IV feindra de ne pas même le reconnaître, il aura beau dire à Alvanley en désignant le prince :

— « Quel est ce gros homme de vos amis ? »

Sa chute n'en sera pas moins certaine. Exilé sur le continent, ruiné, criblé de dettes, il viendra traîner ses dernières coquetteries de *dandy* dans les rues bourgeoises de la ville de Caen ; et enfin, ce Falstaff élégant mourra sur un lit de l'hôpital du Bon Sauveur !

Ici s'arrête le parallèle : M. Soyer mourra millionnaire.

Si vous en doutez, allez visiter le *Symposium* établi à Gore-House.

CHAPITRE XLIV.

GORE-HOUSE

Rigoureusement, on pourrait trouver qu'il y a là une sorte de profanation. Gore-House est une habitation aussi justement célèbre à Londres que l'Abbaye-au-Bois à Paris, et ce n'est pas sans un sentiment pénible qu'on voit cette charmante habitation changée en une vaste cuisine, où, si vous voulez, en un temple voué au culte du *soufflé monstre à la Clontarf* par un audacieux spéculateur qui ne craint pas de se faire appeler le Macaulay de l'art culinaire.

Gore-House est située dans Kensington, au delà d'Hyde-Park. On y arrive par Piccadilly et Knightbridge, sans changer de direction. Cela tient le milieu entre la maison de plaisance et le

château, et l'aspect hospitalier de l'édifice contraste avec l'air de forteresse des habitations anglaises. Deux escaliers, partant de chaque extrémité de la belle terrasse du premier étage, conduisent dans le jardin et le parc. L'étendue du terrain n'est pas considérable. On voit que les proportions de cette retraite avaient été calculées pour recevoir seulement des amis.

Sur la terrasse, le coup d'œil est magnifique : il embrasse à la fois les comtés de Middlesex et de Surrey.

Mais comment vous décrire une habitation si complétement métamorphosée? Hélas ! au milieu de cette foule de cuisiniers et de marmitons, en respirant ce parfum du *sacrifice*, qui s'élève des entrailles de la terre et vient prêter aux grappes de lilas l'odeur du roast-beef, j'ai beau chercher Gore-House, je ne trouve que le *Symposium* !

C'est là pourtant, au-dessus de ces mêmes cavernes où les cyclopes de *l'art culinaire*, comme dirait M. Soyer, forgent des jouissances gastronomiques à la gloutonnerie anglaise, c'est là qu'une femme illustre a tenu, pendant plus de vingt an-

nées, le sceptre de la littérature, des arts et de la bienfaisance.

Cette femme se nommait lady Blessington. Il y a des natures attractives qui groupent autour d'elles toutes les intelligences et deviennent, sans s'en douter, comme le centre rayonnant d'un foyer de lumière. Dès qu'on sent son cœur battre ou son esprit s'éveiller, on va à elles. Lady Blessington était de ces natures là.

Gore-House, rien que parce qu'elle l'habitait, devint le rendez-vous non-seulement des grands politiques, des poëtes, des philosophes et des artistes de l'Angleterre, mais encore celui des pèlerins intelligents de tous les pays. Les Américains de distinction en étaient arrivés à ne pas oser retourner chez eux sans avoir été présentés à lady Blessington. Dirai-je les noms des illustres familiers de Gore-House? A eux seuls, ils peupleraient un Panthéon. Landowne, Holland, Southey, Crabbe, Wordsworth, Campbell, Moore, Rogers, Macaulay, Lendseer, Hood, Dickens, Washington Irving, Jerrold, Hallam, Forster, Foublanque, Brydges, Landon Thackeray, Bulwer, Dudley, Maclise et tant d'autres

J'en oublie, et des plus illustres, de ces hommes d'État, écrivains et artistes : Les d'Israëli, les George Cruikshank, les lord Carlisle, les Thomas Miller, les Carlyle, les Nathaniel Willis. Et qui encore? Le duc de Wellington lui-même, et le prince Louis-Napoléon, aujourd'hui président de la République française. Je ne parle pas des gloires étrangères accueillies et fêtées à Gore-House, il faudrait citer le nom des grands hommes de toutes les parties du monde.

Avant lady Blessington, il y avait déjà des souvenirs à Gore-House. Mais quoique successivement habitée par l'amiral Rodney et le philanthrope Wilberforce, cette maison prédestinée ne devait briller de tout son éclat que sous la magique influence d'une fée qui fut la madame Récamier de l'Angleterre.

De tout temps, l'élite des sociétés s'est plu à subir ce joug aimable d'une femme supérieure, depuis Aspasie jusqu'à Ninon de Lenclos, chez laquelle on lisait *Tartufe;* depuis l'hôtel de Rambouillet, dont la plus célèbre précieuse se nommait madame de Sévigné, jusqu'à l'Abbaye-au-Bois, où

furent lus par l'auteur lui-même les premiers feuillets des *Mémoires d'outre-tombe!*

Plus d'une grave question politique ou littéraire s'est débattue à Gore-House; plus d'un poëte ou artiste pauvre et inconu y a trouvé la gloire, plus d'une grande destinée y a été prédite. Est-ce que du haut de la terrasse de cet asile des exilés illustres, les amis du prince Louis-Napoléon n'ont pas dû lui montrer souvent la France et l'avenir? Mais à Gore-House, on ne faisait pas seulement des réputations; lady Blessington ne se contentait pas d'être à elle seule la souveraine des lettres, des beaux-arts et de la mode, elle était encore la bienfaisance.

Ses ouvrages littéraires, sa beauté, ses grâces et l'éclat de son esprit lui avaient valu l'estime et l'admiration des hautes classes; ses intelligentes charités lui méritèrent mieux : elle eut la reconnaissance des classes pauvres. Aussi, à sa mort, on peut dire que ce fut un deuil public porté, non pas seulement dans le West-End, mais encore, mais surtout dans la Cité et les faubourgs les plus misérables de Londres.

Quand une femme gouverne, si supérieure qu'elle soit, il est rare qu'elle ne choisisse pas un de ses sujets ou plutôt de ses amis pour partager le sceptre avec lui. Cet ami, digne de prendre la moitié de sa gloire et de sa force, lady Blessington le trouva dans le comte d'Orsay. Poëte, artiste et grand seigneur, le comte d'Orsay est trop connu pour que j'en parle longuement ici.

Disons seulement que, resté Français par le cœur et le talent, il est aujourd'hui tout à fait Anglais par les manières. L'amitié seule de lady Blessington pouvait opérer ce miracle, et moi-même, qu'on ne peut accuser d'anglomanie, je comprends qu'on s'attache à l'Angleterre, quand on a le bonheur d'y rencontrer une amitié comme celle-là. La véritable patrie du comte d'Orsay, c'était Gore-House, et maintenant je suis sûr qu'il y a pour lui des heures de souvenir où il se croit exilé.

L'ancienne habitation de lady Blessington offre aux Français qui la visitent un intérêt tout particulier. C'est là, dans un de ces somptueux salons, que le projet de la Société de bienfaisance française fut conçu et que le comte d'Orsay forma son premier comité.

CHAPITRE XLV.

LA FILLE DE L'ORAGE

Eh bien ! aujourd'hui, vous lisez sur le mur blanchi à neuf de Gore-House : *Universal Symposium Soyer !* Oui vraiment, dans cette même maison, où pendant vingt-cinq années a eu lieu la communion des intelligences, il n'y a plus que celle des estomacs ! Là où lady Blessington donnait des lois au monde des artistes et des penseurs, M. Soyer,

« Auprès de son fourneau que la flamme illumine,
» Donne avec dignité des lois à la cuisine. »

Lorsque nous avons été pour la première fois visiter le *Symposium*, nous avions une lettre de recommandation du comte d'Orsay. Nous fûmes introduits sous le vestibule dit de la *Fille de*

l'Orage, et là un jeune *tigre* de douze ans prit notre lettre et fut la porter au nouveau maître de Gore-House. Il vint, vêtu d'une robe de chambre à la Fattet et d'une casquette à la Buridan. D'abord, il nous salua légèrement de la tête, et de ce petit air protecteur que prend volontiers quelque nullité officielle vis-à-vis d'un subalterne. Que voulez-vous? en Angleterre M. Soyer est véritablement un personnage.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la lettre du comte d'Orsay, en commençant par la signature, l'illustre cuisinier s'écria, avec l'aisance d'un marquis de l'OEil-de-Bœuf :

— Ce cher comte ! je suis charmé de le savoir en bonne santé.

Puis il mit négligemment la lettre dans sa poche en disant :

— Je la lirai à loisir.

Cette petite pièce jouée dans l'anti-chambre m'a fort diverti, je vous assure. Du reste, M. Soyer daigna nous tendre la main, et à partir de ce moment, il fut charmant pour nous, mit une grande complaisance à nous initier aux mystères du *Symposium* et nous régala chemin faisant d'une dou-

zaine de calembourgs audacieux. Donc, voici ce qu'est devenu Gore-House sous la baguette de l'enchanteur Soyer.

Nous entrons d'abord dans le vestibule *or, the cupola of Jupiter tonans*, dont je vous ai déjà parlé. Mais, à ce sujet un mot d'histoire ne sera pas de trop. M. Soyer ne *rédige* pas seulement des mets d'un style exquis, il *cuisine* aussi de petites fantaisies littéraires qui ont leur saveur. Il est certain qu'un exemplaire de la *Fille de l'Orage* sera payé au poids de l'or par les bibliophiles dans cinquante ans d'ici. L'auteur raconte lui-même comment, vers l'année 1844, il en vint à négliger ses fourneaux du *Reform club* pour composer un ballet.

C'était dans une soirée chez Fanny Cerrito.

M. Soyer se vanta de pouvoir imaginer un ballet tout à fait original. On le mit au défi. La *Fille de l'Orage* vint au monde et Fanny Cerrito accepta le rôle. La représentation de cet ouvrage eut lieu bel et bien au grand théâtre Italien de Londres, saison de 1844, et l'orage produisit un tel effet que, du théâtre, il passa dans la salle.

« Le public enchanté de la soirée applaudit avec

sa bouche et cria du haut du paradis : Rendez-nous notre argent blanc ! A la porte les auteurs, les acteurs, les directeurs, les chanteurs, les grands opérateurs et surtout les balayeurs ! »

C'est M. Soyer lui-même qui parle ainsi du résultat de l'unique représentation de son œuvre chorégraphique. Il convient, du reste, avec une bonne grâce parfaite que les *entrées* de ballet ne sont pas son affaire. Le plus curieux dans la brochure que j'ai sous les yeux, ce n'est pas cette pauvre fille de l'Orage, toute boiteuse de sa chute. Mais il y a là, sous le titre de *Revue seria buffa*, différents modèles de style *culinaire* qui feront la joie des commentateurs à venir. Ce sont des mystères de coulisse que M. Soyer nous révèle, parlant tantôt le pur langage de Bobèche et tantôt hérissant sa période de calembourgs à épouvanter Odry. Cela est suivi du *Rêve d'un gourmet,* fantaisie gastronomique dans le genre noble, et du *Plat d'entrée pagodatique*. Enfin, l'ouvrage se termine par un coup de maître, en nous donnant la fameuse recette pour faire *la crème de la Grande-Bretagne*, *macédoine terrestro-célestiale* (*the celestial and terrestrial cream of great Britain*).

« Procurez-vous, s'il vous est possible, dit prudemment la recette en question, l'antique vase du Capitole, la coupe d'Hébé, la force d'Hercule et la puissance de Jupiter; — puis, procédez ainsi :

» Déposez légèrement au fond semi-argenté de ce vase aux paisibles colombes : un sourire de la duchesse de Sutherland, de cette déesse terrestriale, il sera on ne peut plus gracieux ; joignez-y avec adresse une leçon de la duchesse de Northumberland; un heureux souvenir de lady Byron, etc. »

Cette série d'allégories insensées continue pendant deux pages en arrivant jusqu'à la famille royale :

« Couvrez le tout de l'illustre règne de sa très-gracieuse majesté la reine Victoria, et laissez mijoter pendant un demi-siècle et plus, s'il est possible, près d'un feu de roses et d'immortelles. »

Mais en voilà assez, en voilà trop sur la littérature de M. Soyer; et si j'en ai tant dit à ce sujet, c'est que le succès obtenu ici par les excentricités de l'hôte actuel de Gore-House, est à lui seul un trait curieux des mœurs anglaises.

CHAPITRE XLVI.

LE SYMPOSIUM

Du vestibule de la *Fille de l'Orage*, nous passons dans différentes salles dont les dénominations ambitieuses et les décorations bizarres rappellent les chefs-d'œuvre de mauvais goût qui distinguaient les petites maisons du XVIIIe siècle. Voici quelques-uns des noms de ces curieux salons qui portent tous un sous-titre : *L'Atelier de Michel-Ange, or, the Hall of architectural Wonders; la Salle du Parnasse, or, the Blessington Temple of the Muses; le Cabinet de toilette à la Pompadour, or, the Alcove of Camellias; la Salle des Noces de Danaé, or, the Shorwe of Gems; la Forêt péruvienne, or, the Night of Stars; l'OEil de Bœuf, or, the Flora Retreat*, etc., etc.

Tout est dans ce goût, jusqu'aux avenues, aux pavillons et aux grottes des jardins, où l'on trouve une salle immense pour la table de laquelle M. Soyer a fait fabriquer la fameuse nappe de trois cents et quelques pieds de long. Ce qui n'est pas le moins curieux, c'est la décoration de l'escalier, suite de caricatures burlesques où l'on voit la charge des grands hommes du jour, depuis Wellington jusqu'à M. Scribe, depuis Charles Dickens jusqu'à M. Soyer lui-même.

Cela forme une sorte de chemin de l'Exhibition suivant la spirale de l'escalier, et rappelant assez la caricature connue chez nous sous le titre de *Chemin de la Postérité*. Tout ce dévergondage d'idées, toutes ces imaginations grotesques obtiennent un prodigieux succès auprès de l'aristocratie anglaise, qui traite M. Soyer avec le plus grand sérieux du monde, à titre de revanche! Certes, M. Soyer ne manque ni d'habileté dans son art ni du génie inventif des véritables *excentrics :* c'est un créateur en ce genre. Mais, à voir comme les fous réussissent dans ce pays-ci, ne croirait-on pas que Bethlem-Hospital renferme les seuls sages de l'Angleterre ?

Gore-House possède pourtant un petit coin réservé à l'art dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé. Il y a là une collection de remarquables tableaux dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre. Ils sont dus au pinceau rêveur et hardi de Mme Soyer, morte il y a deux ou trois ans, je crois.

Le maître de Mme Soyer fut M. Simonneau, peintre de talent, l'un des meilleurs élèves de Gros. M. Simonneau vit toujours à Londres, où il est établi. M. Soyer ne parle de sa femme qu'avec admiration, et il lui a fait élever un monument digne d'une reine. Ceci n'est plus de l'excentricité, c'est du cœur et de l'intelligence.

CHAPITRE XLVII.

OU LA PRESSE FRANÇAISE EST TRAITÉE PAR M. SOYER COMME GARGANTUA LE FUT PAR LES LONDRIENS AU TEMPS DU ROI ARTUS

Londonien vient de *London* et *Londrien* de Londres, c'est évident. Or, comme en français nous disons Londres et non pas London, j'approuve fort l'orthographe de Rabelais et je l'adopte.

Ceci me remet en mémoire la colère de Gargantua contre les Londriens et son horreur pour un pot de *godalle*.

« A tous les dyables soyez vous donnez, méchants godalliers, vous ne vallez tous rien non plus que vostre breuuaige. »

Ainsi parla Gargantua aux Londriens qui prirent la fuite, et « ledict Gargantua dora toutes les murailles de la ville de Londres du costé qui est clos. »

Les Londriens n'eurent que le temps d'apaiser la colère de Gargantua en lui offrant le fameux repas des « troys cens quatre vingtz dix sept tartes, lesquelles n'estoyent pas moins grandes que sont les meulles de moullins qui sont a Nostre-Dame des Champs, près les carrières.... »

Certes, la presse française, malgré sa mauvaise humeur des premiers jours, s'est bien gardée de traiter les Londriens de *godalliers,* mais elle ne leur a pas précisément dit des douceurs, et le banquet rabelaisien de M. Soyer venait fort à propos pour la rendre plus indulgente.

Une heure avant le repas, les jardins du *Symposium* présentaient l'aspect le plus animé. La foule était déjà nombreuse et bruyante, et la conversation formait une symphonie des plus bizarres composée qu'elle était de dix langues différentes. Un journaliste, facétieux de sa nature, proposa d'adopter une langue littéraire que chacun comprît à quelque nation qu'il appartînt. Il demanda qu'il fût défendu de parler autrement qu'en latin. Cette proposition obtint un grand succès de silence. La moitié des convives pâlit et devint muette comme par enchantement. L'autre moitié, la plus

savante, n'était pas elle-même très-rassurée, et l'on prétend que l'auteur de la proposition aurait été le premier à s'enfuir si l'on eût mis à exécution cette proposition pleine d'épouvante. Mais on en fut quitte pour la peur, et l'artillerie des bons mots éclata de plus belle en anglais, en français, en italien, en espagnol, en hollandais, en allemand, en danois, en russe, dans toutes les langues vivantes en un mot.

Quelques invités seulement n'appartenaient pas à la presse. Ainsi, au nombre des convives, on remarquait l'illustre docteur Lallemand, de Montpellier, et le célèbre ténor Duprez. La quatrième page des journaux avait aussi là plusieurs de ses représentants les plus considérables. Quoi de plus naturel? Est-ce que l'annonce n'est pas une muse aujourd'hui?

Le tumulte des conversations allait s'affaiblissant au fur et à mesure que l'heure solennelle approchait, et quand elle sonna il régnait dans la foule si bavarde naguère, ce silence morne qui est la préface éloquente du potage.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Au milieu du pré d'Orsay on remarquait un ap-

pareil cyclopéen dans lequel rôtissait un bœuf entier. Empalé par une broche géante, ce bœuf se tordait sous les dernières étreintes de la cuisson, et versait toutes les larmes de son corps qui retombaient en gouttelettes d'un rouge brun dans le gigantesque bassin d'argent. Deux orchestres lui jouaient des symphonies, sans doute pour l'encourager à cuire avec harmonie, c'est-à-dire également, et peut-être aussi pour *attendrir* ses derniers moments.

Ce bœuf n'était-il pas « *le bœuf Apis de Memphis en Egypte, qui refusa sa pitance de la main de Germanicus César ?* »

Quoi qu'il en soit, trente cuisiniers en costume classique étaient occupés à l'arroser de ses larmes et à le retourner sur le côté gauche quand il se trouvait mal sur le côté droit, et les deux orchestres faisaient rage.

A notre arrivée, les musiciens ayant jugé à propos de nous saluer avec l'air de la *Marseillaise,* qu'on regarde en Angleterre comme notre *God save the queen*, le bœuf en profita pour achever de cuire, et M. Soyer, non sans avoir jeté au préa-

lable un coup d'œil de connaisseur sur le *Roast-beef* monstre donna le signal tant désiré.

Aussitôt, les trente cuisiniers se mirent en mouvement; la victime fumante fut placée sur un brancard au milieu de branchages verts et de fleurs et on la porta triomphalement dans la salle à manger. Les musiciens ouvraient la marche, jouant l'air national du *Roast-beef*, et douze petits pages venaient ensuite, agitant des palmes en signe d'allégresse. Ce cortége, que conduisait M. Soyer en personne, était complété par plus de deux cents convives, muets d'admiration et d'appétit.

Cela rappelait véritablement les grandes *mangeailles* de l'Iliade.

CHAPITRE XLVIII.

POUR FAIRE PENDANT AU SOUPER DES DAMES LANTERNES

La salle du festin décorée avec les peintures, on peut dire les chefs-d'œuvre de madame Soyer, avait l'air d'un musée. Mais qui se serait avisé de regarder en ce moment d'autres chefs-d œuvre que les chefs-d'œuvre culinaires du *symposium?* la peinture avait donc tort, et la musique aussi il faut l'avouer. Les orchestres invisibles faisaient entendre en vain la *Marseillaise*, le *Fatherland*, le *God save the queen* et le *Yankee doodle*, on n'entendait que le cliquetis des fourchettes et le bruit des mâchoires. Quelques jolies ladies avaient été admises dans une galerie réservée, et l'on assure qu'elles jouissaient du spectacle! ce qu'il y a de certain, c'est qu'à leur insu, elles faisaient partie

du menu, car plusieurs convives adolescents les *mangeaient* des yeux.

O Trimalcyon, et toi Lucius, l'homme aux deux mille plats de poisson et aux sept mille pièces de gibier ! Toi aussi Rabelais, le formidable nomenclateur du souper des *dames lanternes*, toi qui as chanté « les quatre quartiers du mouton qui porta Helle et Frixus au détroit de Propontide! » Vous tous enfin, mangeurs sublimes, depuis les héros affamés d'Homère, jusqu'aux guerriers repus de la tente d'Achille, depuis les dîneurs joyeux d'Athènes, jusqu'aux convives funèbres de Grimod de la Reynière, levez-vous comme des ombres au ventre rebondi, et écoutez-bien cette belle et docte nomenclature que je m'en vais vous faire. Vous n'y trouverez pas sans doute le chevreau d'Ambracie, ni des *croquignolles savoureuses*, ni des *happelourdes*, ni des *coquemares à la vinaigrette*, ni des *coquecigrues*. Mais vous n'en reconnaîtrez pas moins avec moi que le menu suivant mérite de passer à la postérité la plus reculée.

MENU DU BANQUET-SYMPOSIUM,

avec cette épigraphe :

« Les vizes bouzines et cornemuses sonnèrent harmonieusement, et leur furent les viandes apportées. »

RABELAIS.

Douze potages à la Gresham.
Douze — à la palestine (clair).
Douze — à la purée d'asperges.
Douze — à la prince of Wales.
Vingt-huit poissons :
Turbots à la Mazarin.
Rougets en matelotte normande.
Saumons à la crème.
Filets de sole.
Boudins de turbots à la cracovienne.
Onze relevés.
Cinq hanches de mouton au jus de groseille.
Cinq quartiers d'agneau de maison.

LE ROAST-BEEF MONSTRE.

Quatre-vingts entrées chaud-froid.

Galantines à la volière.

Mayonnaise de volaille.

Escaloppes de mironton de homards.

Aiguillettes de poussins à l'écarlate.

Nouveaux pâtés de foie de volaille à la symposium.

Jambons à la westphalienne.

Langues de bœuf à la Montpellier.

Poulets rôtis à la crème.

Poulets braisés à la Béchamel.

Plats de canetons au jus d'orange.

Relevés : — Dix culottes de bœuf à la Garrick.

Entremets : — Quinze gelées de fraises à l'ambroisie.

Vingt crèmes fouettées aux fruits.

Vingt turbans de méringues à la crème.

Vingt côtelettes d'agneau glacées au café.

Tartelettes à la comte d'Orsay.

Pâtisseries assorties aux abricots.

Neuf jambons glacés en surprise.

Rissolante frappée à la symposium.

Vingt-et-une rissolettes à la Pompadour.

Asperges en branches au beurre.

Puisse cette nomenclature rabelaisienne vous être légère !

CHAPITRE XLIX.

SAVANTE DISSERTATION A PROPOS D'UN PROVERBE

« Comme les fleurs de mon jardin,
» Je prends racine où l'on m'arrose. »

Ainsi disait Panard en sa grâce bachique, et ainsi pensaient les convives qui prenaient de plus en plus racine sur leur chaise, arrosés qu'ils étaient par le Porto, le Shéry et le vin de France. Le vin de France surtout ! Il fallait voir comme nous le buvions à tire-larigot ! Qui m'empêcherait de dire à *tire la Rigault* ?

« Il n'est pas encor temps de sonner la retraite ;
» Quand on s'en va sur soif, ce n'est un bon écot.
» En rinçant nos gosiers, avalons nos miettes :
» Et vide le pot !
» *Tire la Rigault !* »

Maître Olivier Basselin avait bien ses motifs pour rimer cette chanson. Et comme j'ai un peu la manie de rechercher l'origine des choses, voyons un peu qui vaut le mieux de votre proverbe ou du nôtre ; à proverbe, proverbe et demi. Et tenez, voilà que j'en fais un dont les commentateurs à venir trouveraient ici l'origine, si ce livre était assez sobre pour donner au monde un exemple de longévité.

Qu'est-ce qu'un larigot?

Une flûte.

Qu'est-ce que *la Rigault?*

Une cloche.

Pourquoi dit-on boire à *tire-larigot?*

Parce qu'en buvant à longs traits, on a l'air de souffler dans une flûte.

Pourquoi dit-on boire à *tire la Rigault?*

Parce qu'on dit aussi *boire comme un sonneur*, et que le sonneur chargé de mettre en branle la grosse cloche, baptisée par Odo Rigault, archevêque de Rouen en 1282, était obligé de puiser des forces dans le commerce de la bouteille.

Cette savante dissertation n'arrête nullement les convives qui continuent à boire à *tire-larigot*

ou à *tire la Rigault,* choisissez ; si bien que l'heure de porter des santés approche. Il n'y a pas là de fiancée pâle sous sa couronne comme au *banquet de Lucien* ; Alcidamus ne peut donc élever sa coupe et dire. « Je bois à vous, Cléanthis, au nom d'Hercule dominant. » Mais en revanche, on boit à son voisin de droite, à son voisin de gauche, à son voisin d'en face. C'est ainsi que je fus témoin d'une lutte engagée entre une plume française et une plume anglaise. La chose vaut la peine qu'on la raconte et qu'on lui fasse l'honneur d'un chapitre spécial.

CHAPITRE L.

LUTTE MÉMORABLE D'UNE PLUME ANGLAISE CONTRE UNE PLUME FRANÇAISE

La plume française avait le panache luxuriant et hérissé. Son bec ressemblait au fer d'une lance, tant il avait la réplique incisive et pénétrante.

La plume anglaise avait le panache blond et soyeux comme la chevelure d'une jeune fille. C'était une plume adolescente attachée au *Times*, son premier amour sans doute. Son bec souple et si candide qu'il semblait n'avoir pas encore senti le contact de l'encre amère, était fait pour le baiser plutôt que pour la morsure. Quand ce bec effleurait le liquide doré de la coupe, on eût dit un passereau timide buvant goutte à goutte la rosée des fleurs.

La plume française, au contraire, ouvrait un large bec, habitué à s'écarter dans les fureurs de la polémique littéraire ou les orgies de la table, et paraissait se noyer impunément dans des flots de Porto et de Shéry. Tout à coup secouant son panache avec orgueil, et de l'air d'une plume qui écrit une tragédie en cinq actes, elle défia la plume anglaise, en portant sa santé.

Toutes les plumes d'alentour frémirent.

Ainsi durent frémir les guerriers des deux camps, lorsqu'ils virent Goliath s'avancer contre David.

La plume provocatrice débuta par l'ode XIX d'Anacréon :

« La terre boit l'onde qui la brunit, l'arbre boit la terre, la mer boit les airs, le soleil boit la mer, et la lune le soleil : amis, pourquoi combattre mon goût quand je veux boire ? »

Un sourire d'approbation passa sur les lèvres d'enfant de la plume anglaise, et d'un trait elle vida sa coupe.

Le duel était accepté.

A partir de ce moment on n'entendit plus que

le choc des verres qui s'emplissaient et se vidaient.

La plume française, une véritable plume arrachée à l'aile du coq gaulois, si vantard de sa nature, accompagnait chaque rasade de hâbleries homériques. A l'entendre, elle avait vidé trois fois la cave de sa maîtresse, une cave d'ambassadeur, où se trouvaient des échantillons de la diplomatie de tous les pays; ce n'est pas elle qu'on aurait noyée dans un tonneau de Malvoisie comme un simple Clarence; elle savait garder le vin mieux qu'un secret, elle ne rendait que l'encre qu'elle avait pompée, et encore pour la rendre, attendait-elle qu'elle fût passée à l'état de fiel.

Tandis que la plume française s'escrimait ainsi du bec, la plume anglaise, plus souple, plus blonde, plus souriante que jamais, buvait avec la profondeur d'un puits, le silence d'un poisson et la candeur d'une vierge rougissante.

Vingt fois déjà les flacons avaient été vidés, on venait de les remplir de nouveau, et la jeune plume du *Times* tendait sa coupe avec le calme de l'innocence, lorsque soudain...

O France! ô ma patrie! quel spectacle!

La plume française crépitait et se tordait comme si on l'eût jetée sur un brasier ardent. A la voir ainsi abaissée, on l'eût prise pour un cure-dent hors de service jeté sous la table après le dernier toste. Son panache se dressait semblable aux serpents des Euménides. Son bec écartelé crachait du latin, et quel latin! En ce moment elle eût été incapable d'écrire un simple entre-filet sans faire deux ou trois pâtés. Abjection! La plume française fut balayée dans un fiacre, qui, pour deux shillings, emporta sa honte, qui était aussi la nôtre!

Cependant, on eût dit que la plume anglaise était à jeun, et elle cherchait d'un air doux son adversaire pour lui dire une dernière fois :

I drink your health (par ellipse : *Je bois votre santé*), suivant la coutume de son pays. Hélas! elle n'avait que trop bu la santé de notre compatriote!

Quant à elle, elle reposa tranquillement sa coupe non sans l'avoir vidée, et se mit à écrire la description du *Symposium* pour le *Times*. J'eus la curiosité de jeter un coup d'œil sur cet article. Il était sage et limpide comme une carafe d'eau filtrée, et tracé d'un bec ferme et assuré.

Cette lutte mémorable prouve qu'il y a entre les buveurs français et les buveurs anglais la même différence qu'entre le sable et le marbre.

CHAPITRE LI.

OU JUBINAL A TOUTES LES PEINES DU MONDE A PROUVER QU'IL N'EST PAS J. JANIN

Nous étions là sept ou huit journalistes français assez inquiets en songeant que les tostes allaient bientôt se succéder, que sans nul doute nous serions l'objet d'un de ces tostes et que bon gré mal gré il nous faudrait répondre. Le peuple anglais est le plus tosteur de tous les peuples et rien n'est aussi simple pour lui que de parler en public. Dès l'âge de vingt ans un Anglais est en état de faire un *speech* devant trois mille personnes, sans la moindre émotion. Cela se conçoit. Les mœurs parlementaires, encore nouvelles chez nous, sont déjà vieilles en Angleterre. Ajoutons que le plus souvent un Français ne peut parler devant une foule sans se griser au son de ses pro-

pres paroles, sans perdre la mémoire si son discours est écrit, ou la tramontane s'il improvise; tandis qu'un Anglais, toujours maître de ce qu'il veut dire ou de ce qu'il veut taire, habitué par sa nature et son éducation à peser ses mots dans le trébuchet de la raison, parle facilement deux heures de suite et n'a besoin ni d'un mouchoir pour s'essuyer le front, ni d'un verre d'eau pour reprendre haleine. Ces accessoires de l'orateur sont d'invention française.

En Angleterre le premier toste s'adresse toujours à la Reine, au prince Albert et à la famille royale. Sans doute dans ce pays l'autorité du souverain est plutôt un symbole qu'une réalité, mais nulle part, je crois, on ne pousse aussi loin le respect dû à ce symbole, et c'est peut-être là une des causes de la grandeur de l'Angleterre.

La santé de la Reine fut suivie de l'inévitable *God save the queen*, après quoi les tostes se croisèrent rapidement dans toutes les langues.

Le quart d'heure de Rabelais approchait pour nous. Un écrivain de la Grande-Bretagne dirigea sa coupe vers notre groupe avec une intention bien marquée et but à la presse étrangère (*Foreign*

presse). Aussitôt, de toutes les parties de la salle, on demanda Jules Janin qu'on croyait présent au banquet et qui n'y était pas. Notre ami et confrère Jubinal se dévoua héroïquement. Quand on le vit se lever, on le prit pour Jules Janin. Jubinal avait beau protester de son innocence, les Anglais n'en voulaient pas démordre. Le succès obtenu en ce moment par Jules Janin dans la personne de Jubinal fut quelque chose de formidable et eut un tel retentissement que, plusieurs jours après, Jubinal avait encore toutes les peines du monde à prouver qu'il n'était pas l'illustre critique des *Débats*.

Cependant, étant parvenu à obtenir un peu de silence, Jubinal put enfin redevenir lui-même et fut applaudi à triple reprises pour son propre compte. Son toste improvisé méritait une telle ovation, on en jugera par les lignes suivantes qui le terminaient :

« Messieurs, porter un toste à la presse anglaise, c'est boire à la force, à la grandeur, à l'unité de la race humaine, comme l'a dit votre noble prince Albert.

» Messieurs, 1851 sera une date remarquable, une de ces dates immortelles que les nations mar-

quent d'une pierre blanche. Elle scellera l'alliance du monde entier; elle réunira dans une même communion les lettres, les sciences et les arts; elle détruira les préjugés, les haines, les frontières; elle sera, comme l'a dit le plus éloquent d'entre nous, dont nous regrettons l'absence, « le *Seculum seculare* des peuples! » Messieurs, au prochain Jubilé des nations! A la presse anglaise! »

Plusieurs discours remarquables furent ensuite prononcés par les représentants les plus recommandables de la presse anglaise. On applaudit aussi beaucoup au toste de M. Van Lee, venu tout exprès d'Amsterdam pour assister à ce banquet du monde intellectuel et parlant au nom de la littérature hollandaise. Enfin, ce fut au tour de M. Soyer à prendre la parole en réponse à M. Smith qui venait de porter sa santé.

L'excentric émule des Vatel, des Berchoux, des Grimod de la Reynière, des Brillat-Savarin et des Carême, parla longuement de ses découvertes en gastronomie qu'il traita modestement de *grande réforme sociale*, et c'est sans doute *sauciale* qu'il voulait dire. Il ne manqua pas de se comparer à César passant le Rubicon, fut cependant assez

maître de lui pour ne pas faire un seul calembourg, et termina par ces mémorables paroles :

« Oui, lorsque le *Symposium* sera solidement établi, je veux créer dans ses murs une école modèle de cuisine pour arriver aux fins que je me propose : la réforme de l'art culinaire. »

Les Anglais répondirent à cette belle harangue par trois hurras, et se mirent à entonner en l'honneur de M. Soyer ce couplet d'une vieille chanson :

« *He was a jolly good fellow, which nobody could deny.* »

En français :

« Il était un brave et bon garçon, personne ne pouvait le nier. »

Impossible de rien dire de mieux et de plus vrai à M. Soyer; sur ce chapitre tout le monde s'est trouvé d'accord.

Jusqu'à minuit les jardins du *Symposium* sont restés illuminés en verres de couleur, et nous avons eu le régal d'un magnifique feu d'artifice.

De la terrasse de Gore-House le spectacle était vraiment splendide. Quant à moi, plus triste que joyeux, au milieu de ces chants d'allégresse et de

cette lumière multicolore, je ne pouvais m'empêcher de songer à lady Blesington, et plusieurs fois il me sembla voir fuir à l'horizon, empourpré par les feux de la fête, une ombre blanche et épouvantée.

En assistant à toutes ces pompes, en écoutant tous ces tostes et ces hurras frénétiques, les uns portés et les autres poussés en l'honneur de quelques journalistes étrangers, je me suis expliqué l'immense succès obtenu à Londres, il y a un an, par MM. Scribe et Halévy, ayant pour cornacs, qu'on me permette l'expression, MM. Lumley et Soyer. L'enthousiasme des Anglais, cet enthousiasme réfléchi, éclate difficilement, mais une fois parti, impossible de dire où il s'arrêtera : c'est l'ivresse des buveurs d'eau.

CHAPITRE LII.

SUR LA TAMISE

Ce que j'ai le mieux vu à Londres, c'est la Tamise. Ma prédilection était pour ce fleuve océanesque, et vingt fois en quinze jours j'ai passé dessus ou dessous.

Les faiseurs de paradoxes prétendent que la Tamise n'existe pas, ou plutôt que c'est un golfe et non un fleuve. Cette chicane me touche peu. Que le *Thame* et l'*Ysis* marient leurs eaux dans l'Oxford, qu'ils se grossissent de mille affluents avant de baigner les verts paysages de Richemond et d'aller se confondre à Sheerness avec la mer du Nord, ou bien que ce soit cette mer elle-même qui ait violemment déchiré Londres en deux parties, jetant ainsi d'un côté le Middlessex et de l'autre le

Surrey, c'est ce dont je ne m'inquiète guère. La Tamise est une ceinture brodée de vaisseaux, que Dieu a mise à la capitale des trois royaumes, et dont l'un des bouts trempe dans la mer; c'est la véritable parure de Londres. Qu'il me soit donc permis d'aimer et de célébrer la Tamise en artiste plus encore qu'en géographe.

Le *Penny-Boat* m'attend au pont du Vauxhall (*Vauxhall Bridge*); je me hâte, je prends mon billet et me voilà embarqué. Le *Penny-Boat* est l'omnibus marin de Londres, et passe presque pour un bateau-tory, grâce à la concurrence *whig* que lui fait l'*A-Penny-Boat*, où les pauvres diables ne paient qu'un *demi penny* d'une station à l'autre. Cependant tous ces steam-boats vivent dans la meilleure intelligence et se font concurrence sans se nuire. De temps en temps il en saute bien un assez imprudent pour doubler sa vitesse afin de gagner un voyage de plus; deux cents passagers périssent, et si le capitaine en réchappe on le déporte, puis tout est dit; mais à Londres on ne prend pas garde à de pareilles misères. La nature anglaise est tellement spéculative, que tout progrès qui économise l'argent ou le temps est

accueilli avec enthousiasme, quelque danger qu'il entraîne. L'Angleterre ne s'occupe des accidents que pour faire de la statistique au point de vue purement littéraire, car la statistique, on le sait, est sa véritable littérature nationale.

Tandis que le *Penny-Boat* complète son chargement, il m'est possible de jeter un coup d'œil sur le pont du Wauxhall. Neuf arches en fonte de 26 mètres d'ouverture, posées sur huit piles de 4 mètres 50 centimètres, dont le noyau est en charpente revêtue de ciment romain; longueur de 286 mètres, largeur de 12 mètres, péage d'un demi-penny, tel est ce pont d'une élégance parfaite et le plus fréquenté peut-être de tous les ponts de Londres. Il relie le quartier de Lambeth à celui de Westminster.

Déjà je suis loin; déjà le nouveau parlement m'apparaît comme un palais de Venise mirant sa grande tour et ses clochetons dans la Tamise. Cette tour dont le style gothique date d'hier ne paraît vraiment pas son âge. On dirait d'une jeune femme déguisée en vieille et qui n'a oublié qu'une chose : de se grimer. Mais laissons faire le temps qui ride la pierre des monuments aussi bien que

le visage des hommes, le *Penny-Boat* n'a pas le loisir de s'arrêter aux bagatelles de la philosophie.

Je regarde à gauche, toujours à gauche, car de l'autre côté, dans le Surrey, je ne verrais que les cheminées gigantesques des usines. La ville merveilleuse est dans le Middlesex.

Le pont de Westminster est un vieux pont en comparaison des autres : il date de la moitié du dix-huitième siècle, et rappelle à la fois le comte de Pembroke, qui en posa la première pierre, et Thomas Ledyart qui posa la dernière. Quoique les anciens parapets aient été modifiés, et qu'on ait fait disparaître les guérites de pierre qui abritaient jadis les piétons, l'élévation des parapets actuels est encore assez considérable, et on est obligé de monter sur des bancs placés de distance en distance pour apercevoir la Tamise. En général les parapets des ponts sont forts élevés à Londres.

On m'assure que ce n'est pas sans dessein qu'on masque ainsi aux Anglais la vue de leur fleuve. En effet, mettre sous les yeux d'un peuple enclin au spleen un moyen de destruction, c'est placer des friandises à portée de la main d'un

gourmand. Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut et seulement parce qu'un bel esprit assis à côté de moi sur le *Penny-Boat*, vient de m'en régaler.

Voici le pont de Hungerford (Hungerford, suspension Bridge.) C'est le seul pont suspendu de Londres, et sa construction est récente. Je crois qu'elle ne remonte pas à plus de cinq ou six ans. Rien n'égale l'élégance et la légèreté hardie du pont d'Hungerford. On dirait une écharpe de fer jetée d'une rive à l'autre et soutenue par les nymphes du fleuve. Que voulez-vous? La Tamise me pousse malgré moi aux comparaisons les plus excentriques. On prétend que, dans la patrie du Tasse, les sonnets poussent sans culture. De même, l'excentricité émane ici du sol, et à plus forte raison de la Tamise, qui elle-même est une excentricité fluviale.

J'approche d'un pont lugubre, du pont de Waterloo! Mais à quoi bon y songer? Est-ce qu'à Londres on peut faire un pas sans rencontrer ce mot orgueilleux et sanglant, Waterloo? Pourquoi s'attrister au souvenir de cette gloire

d'escamoteur? Waterloo est la muscade des Anglais, on en a mis partout.

Il ne faut pas que cela m'empêche d'admirer les neufs arches elliptiques de Waterloo-Bridge, qui n'ont pas moins de quarante mètres d'ouverture, ni sa longueur de quatre-cent-dix, ni les 25,000,000 qu'il a coûtés. Ces beaux travaux d'art ont été commencés sous la direction de G. Dodd et terminés sous celle de Rennie. Selon M. Dupin, c'est là un monument digne des Sésostris et des Césars. Il faut donc espérer que lord Wellington le trouve digne de lui.

Salut en passant à Somerset-House avec sa longue et belle terrasse assise sur des voûtes massives, où vient s'engouffrer le flot mugissant.

A cette même place s'élevait jadis le palais bâti en 1549 par Edouard Seymour, duc de Somerset. Ce fut à diverses époques l'asile de plusieurs reines douairières. Le bâtiment que l'on voit aujourd'hui, bâti en 1775 ou 1776, sur les plans de sir Williams Chambers, est le siége d'un grand nombre d'administrations publiques : le timbre, les taxes de commerce maritime, les domaines de

la couronne, les vivres, le sceau royal et le sceau particulier, et d'autres dont l'objet m'échappe. C'est par le Strand qu'on pénètre dans Somerset-House, et alors on peut admirer aux clefs de voûte de ses arcades, les têtes colossales de l'Océan, de la Tamise, qui couronne encore la voûte du centre sur la rivière, de l'Humber, de la Mersey, de la Dee, de la Medway, de la Tweed, de la Tyne et de la Savern, et au milieu de la cour un groupe représentant la Tamise couchée aux pieds de Georges III.

On le voit, Somerset-House est le véritable palais de la Tamise. C'est là qu'elle trône à côté du vieil Océan, et entourée des autres fleuves de l'Angleterre, ses humbles sujets.

Vu du bateau à vapeur qui m'entraîne vers le pont de Blackfriars, Somerset-House paraît comme le premier plan du plus splendide décor qu'on puisse s'imaginer. Les innombrables aiguilles blanches des églises de Londres dominent à des hauteurs inégales les maisons de la ville et sont dominées par le dôme de Saint-Paul dont l'effet est magistral à une certaine distance ; à droite de Saint-Paul le *Monument*, cet escalier de

marbre noir, enfermé dans un étui cannelé, dresse, à une hauteur qui dépasse de soixante pieds notre colonne Vendôme, son urne funéraire vomissant des flammes. Plus loin, c'est la vieille Tour, et plus loin encore la lisière d'une forêt de mâts, de voiles et de cordages. Entre ces points principaux rampent mille constructions de formes bizarres et variées, depuis le riche entrepôt jusqu'au misérable appentis accroupi dans l'eau, depuis l'élégante manufacture coiffée de sa cheminée de briques, jusqu'à la taverne des matelots, barbouillée d'inscriptions grotesques. Cela vous a des tons gris et noirs, qui rappellent les effets du daguerréotype.

Pris séparément, les monuments de Londres offrent peu de beautés architecturales, les maisons encore moins. Mais dans l'ensemble, et surtout étendue le long de la Tamise, la ville présente un coup d'œil indescriptible. Placé sur le *Steam-Boat*, il semble qu'on soit immobile et qu'une main invisible déroule complaisamment cet immense et magnifique panorama.

Je m'arrête au pont de Blackfriars, pour changer de bateau. La circulation augmente considé-

rablement sur le fleuve, au fur et à mesure qu'on approche du port de Londres. Entre Blackfriars bridge et London bridge, cette circulation a quelque chose d'effrayant. Au milieu d'une myriade de petites embarcations à rames et à voiles, cinquante bateaux à vapeur vont et viennent rapides comme le vol de l'oiseau. Ils se croisent, se caressent presque en passant, sans jamais se heurter, s'arrêtent et prennent cent voyageurs avec plus de facilité et de promptitude qu'un omnibus n'en met à Paris pour en prendre un seul; puis ils repartent en faisant bouillonner l'écume, et cette course, si dangereuse en apparence, s'accomplit silencieusement : pas un cri, pas la moindre confusion dans les manœuvres. Le capitaine, debout sur le revêtement de la roue, commande par gestes. On dirait d'un télégraphe vivant. Les passagers observent le même silence. On pense à ses affaires, on y va, on n'a pas le temps de causer. Il règne cependant une certaine animation sur les embarcadères flottants, mais c'est l'animation des bras, des jambes et des paquets, jamais celle de la parole. La voix seule du *boy* criant le *Punch* se fait entendre, et parfois aussi celle d'un Français

isolé qui, plutôt que de ne pas parler du tout, parle tout seul.

Je viens de dépasser Southwark bridge, le pont aux trois arches. Celle du milieu a plus de soixante-dix mètres d'ouverture, et la distance d'une culée à l'autre a cent-vingt mètres. Mais je garde mon admiration pour le nouveau pont de Londres (New-London bridge), ce miracle d'audace et d'élégance aussi. En cet endroit, la Tamise a trois cents mètres de largeur, et le pont de Londres traverse ce bras de mer sur cinq arches ! Celle du milieu confond l'imagination par son incroyable hardiesse.

Les piliers ont des plinthes massives avec des tailloirs gothiques, et les arceaux sont surmontés d'une corniche sur laquelle repose le parapet. A chaque extrémité se trouve une arche supplémentaire dont l'arc-boutant adhérant au sol franchit les maisons qui bordent la rive. Cette originale disposition établit ainsi une double circulation. Celle du pont s'opère par-dessus les arches et celle du quai par-dessous.

La cheminée du *Penny-Boat* salue ce pont aux formes magistrales au moment de franchir une de

ses petites arches, et se redresse bientôt après dans le port de Londres.

Ici, on est tellement ému par la magie du coup d'œil qu'à peine remarque-t-on les bâtiments de la douane (Custom-House) dont la façade est pourtant d'un assez bel effet sur la rivière. Mais le port de Londres, c'est le drame commercial avec toutes ses péripéties, c'est la puissance, c'est le génie de l'Angleterre, et à partir de ce moment le spectacle va s'agrandir avec la Tamise jusqu'à la mer.

CHAPITRE LIII.

LE PORT DE LONDRES.

Je disais que la statistique était la véritable littérature nationale de l'Angleterre, et, en effet, dans quel pays les chiffres atteignent-ils à ce degré d'éloquence? Me voici, par exemple, au milieu du port de Londres, et devant tant de richesses accumulées, en présence d'une puissance commerciale si imposante, je suis bien forcé de reconnaître l'incontestable avantage du total sur la description.

Où est situé le pendant de ce port qui, du pont de Londres à Deptfort occupe une longueur de six kilomètres sur une largeur de six cents mètres? Quand on songe que là, chaque année, des navires appor-

tent de tous les points du globe, quatre millions de colis représentant une valeur approximative de 500,000,000 de francs, que douze cents douaniers sont occupés à surveiller ces marchandises, que quatre mille portefaix, trois cents bateliers, et quarante mille charrettes suffisent à peine à les transporter ou à les transborder ; que plus de neuf cents bâtiments à vapeur, jaugeant deux-cent mille tonneaux, donnant une force de six-cent mille chevaux et absorbant un capital de 100,000,000 entrent dans ce bassin immense, sans compter les magnifiques vaisseaux à voiles de la compagnie des Indes, et autres navires de commerce dont le nombre est incalculable : que voulez-vous qu'on ajoute, et quelles phrases pourraient remplacer ces chiffres formidables ?

Ici, il faut l'avouer humblement, le vrai poëte c'est le statisticien ; par malheur, je n'ai pas tous les chiffres, je ne puis vous donner le total de toutes ces richesses, la mesure exacte de cette puissance qui fait l'admiration et aussi l'épouvante des nations rivales. Je n'essaye donc plus de compter, je regarde et je me laisse aller à toutes les sensa-

tions naïves du spectacle émouvant que j'ai sous les yeux.

Lorsqu'on a dépassé la Tour de Londres qui présente orgueilleusement du côté de la Tamise ses quatre vieilles tourelles et ses soixante canons chargés d'enthousiasme pour les jours de solennités royales, on pénètre plus avant encore dans les profondeurs de cette agglomération énorme de mâts et de cordages à travers lesquels on aperçoit, non les quais du fleuve, il n'y en a pas, mais de bizarres échancrures formées par ces mille constructions capricieuses dont j'ai déjà parlé, et qui sont jetées pêle-mêle sur les bords de la Tamise ; constructions misérables à l'apparence, mais où les deux Indes versent leurs trésors ; masures ou hangars, si vous voulez, mais disposés par le génie du négoce et admirablement appropriés à l'usage qu'on en veut faire. Du côté de la cité, ce quartier maritime n'est pas moins curieux à observer. Il règne là une activité fébrile. A peine si l'on peut circuler dans les rues étroites et tortueuses qui longent la Tamise. Ce ne sont que charrettes en chargement ou en déchargement, que matelots et portefaix. L'eau entre dans les

cours et les ruelles, et il n'est pas rare de voir les mâts d'un brick dépasser les murs d'un magasin. Les navires pénètrent jusqu'au milieu des cours de certains entrepôts comme de simples charrettes. J'ai remarqué plusieurs de ces petits docks particuliers, et ce spectacle est vraiment étrange : l'on peut dire que les flottes commerciales de l'Angleterre se promènent presque dans les rues de la cité de Londres. Il n'est pas nécessaire de se faire une grande illusion pour cela.

Ce peuple pauvre et travailleur, qui mange son pain à la fumée des millions qu'il remue, a des habitudes grossières, je le veux bien ; mais il est poli et complaisant envers les voyageurs qui le visitent ; il ne vous rit pas au nez comme les commis fashionables et niais de Regent-Street; sa curiosité légitime à la vue des étrangers n'a rien d'insolent, et dans les misérables tavernes de la Cité où je me suis souvent assis, j'ai été, je l'avoue, beaucoup mieux accueilli par les matelots et les portefaix du port que par le *gentry* d'Hyde-Park.

Quand on va à Londres, il est convenu qu'on doit visiter les docks, descendre dans les caves et goûter de quatorze espèces de vin. J'ai fait tout

cela comme le commun des martyrs, et j'y ai gagné une grande fatigue et un affreux mal de tête. J'avais beau m'extasier sur le coup d'œil magique qu'offrent les docks vus de la Tamise, dont ils semblent les énormes bras chargés de navires, on me répondait toujours : « Examinez cela de près, de loin ce n'est rien. » Or, voici mon opinion : de loin c'est une flotte ; de près, c'est un seul bâtiment, car on n'en voit jamais qu'un à la fois. Quant aux caves, j'avoue qu'elles sont trois fois plus considérables que celles d'Epernay. Mais je préfère un simple verre de champagne aux quatorze espèces de vin qu'on y ingurgite.

Voici, néanmoins, en quelques traits la revue des docks de Londres :

Les bassins de Sainte-Catherine (*the Saint-Catherine's docks*) viennent les premiers après la Tour. L'entrée principale des magasins, en face de la Monnaie, est fort belle. Trois magnifiques bassins et un canal à écluse, dans lequel les navires de 600 tonneaux peuvent passer, trois heures avant la marée haute, des entrepôts magnifiques construits sur pilotis, tels sont ces docks.

Ceux de Londres (*the London docks*) se compo-

sent également de trois bassins et d'un canal. Ils occupent un espace plus considérable que les *docks* Sainte-Catherine. En avançant vers Greenwich et du côté de Surrey, on trouve encore les *docks du grand Surrey* et les *commercial docks*.

Mais tous ces *docks* sont de misérables étangs, comparés aux bassins de la Compagnie des Indes-Orientales (*the East India docks*), situés à Blackwall, et surtout à ceux de la Compagnie des Indes Occidentales (*the West India docks*), qui occupent, dans la presqu'île appelée *Isle of Dogs* (Ile des Chiens), une étendue de 300 arpents. Il y a là cinq bassins, quatre quais, et des magasins gigantesques. Les bâtiments du plus fort tonnage sont à l'aise dans ces docks profonds ; c'est véritablement le dernier mot du génie maritime et commercial de l'Angleterre.

CHAPITRE LIV.

POISSON ET GIBIER.

Après avoir laissé à droite un spécimen de ces pontons si fameux dans l'histoire de nos guerres avec la Grande-Bretagne, spécimen qui est transformé aujourd'hui en hôpital flottant, on atteint bientôt Greenwich.

C'est à Greenwich que le petit bourgeois de Londres passe son dimanche. Le parc, en amphithéâtre, est admirablement situé pour la vue et les dîners sur l'herbe ; et l'on a dit justement que Greenwich était le Saint-Cloud des environs de Londres.

A Saint-Cloud, on mange du goujon ; à Greenwich, on croque du *white-bait*, poisson microscopique de la grosseur d'une mouche, qui ne se

pêche qu'à cet endroit de la Tamise, et que jadis on ne servait que sur la table du roi. Aujourd'hui le *white-bait* s'est démocratisé, il a suivi le mouvement, c'est presque un petit poisson rouge. Aussi les plus humbles bourgeois font-ils la partie d'aller manger du *white-bait* à Greenwich. On le sert en friture, accompagné de tartines de pain de seigle beurrées, et il est d'usage d'en relever le goût à l'aide de ces poudres que les Anglais appellent des épices et qui ne laissent pas d'avoir une grande analogie avec la poudre de cantharide. Ce qu'il y a de certain, c'est que le *white-bait* est un mets fort délicat et justement recherché, et qu'il l'emporte de beaucoup sur notre goujon. Greenwich a encore sa foire annuelle comme Saint-Cloud; mais ici s'arrête la comparaison.

Après le poisson de Greenwich, disons un mot de son gibier.

Le parc de Greenwich est peuplé de cerfs, de biches, de faons et autres animaux qui viennent familièrement frotter leur nez contre vos poches, et dans les rues de la ville un essaim de femmes très-jeunes et très-appétissantes renouvelle la même comédie en plein soleil. Ne vous alarmez

pas ! Les hôtes du Parc attendent de vous quelques menues friandises et les hôtesses de la rue vous offrent tout simplement d'entrer chez elle prendre le thé.

Mais les obsessions de ces dernières surprennent au premier abord, surtout un étranger qui ne sait pas la langue. Elles vous saisissent par le bras, en accompagnant d'un divin sourire d'engageantes paroles ; elles désignent leur maison avec le plus coquet des gestes, et vous n'êtes pas plutôt débarrassé d'une de ses syrènes, que sa voisine vous reprend et ainsi de suite. C'est tout un chapelet de jolies femmes qu'il vous faut égrener pour aller d'un bout à l'autre d'une rue de Greenwich.

La première fois que je suis tombé dans ce guêpier, l'audace aimable de ces femmes m'a donné beaucoup à penser. Eh quoi ! me disais-je, en Angleterre la galanterie n'attend même pas que le soleil soit couché ? Là-dessus, entraîné presque malgré moi dans un modeste petit salon, je regardai mon hôtesse ; elle était jolie, accorte et n'avait pas plus de vingt ans. Alors la scène la plus comique se passa entre nous deux. Ignorant l'anglais, je prêtais à chacune des paroles de la

gentille tavernière le sens que je supposais qu'elle devait avoir. Étonnée, de son côté, du tour que ma pantomime semblait vouloir donner à la conversation, mon hôtesse me versait tasse de thé sur tasse de thé. Je ne sais, mais ce quiproquo qu'elle finit par comprendre, sans s'en indigner outre mesure, ne manquait pas de charme pour moi. Une certaine gaucherie, causée par le sentiment de l'erreur où elle me voyait, ajoutait encore à la beauté de mon Hébé. Seulement elle se gardait bien de perdre la tête et d'oublier l'eau chaude. A chaque compliment que je lui adressais des yeux plutôt que des lèvres, Hébé noyait ma passion naissante dans des flots de thé, et elle fit si bien qu'elle éteignit de cette façon l'incendie qui s'allumait déjà en moi. Quand elle me crut suffisamment échaudé, elle m'adressa la plus belle de ses révérences, tendit sa main blanche et potelée, et me demanda trois shillings. Je sortis de là le moins amoureux et le plus noyé des mortels.

Si vous allez à Greenwich vous voilà sur vos gardes. Les syrènes de ce bord de la Tamise commencent peut-être comme celles de la mythologie, mais elles finissent mieux, je vous en préviens. Ce

sont de très-honnêtes femmes qui vendent du thé, voilà tout.

Il est de tradition d'admirer à Greenwich l'Observatoire fameux par les célèbres astronomes qui s'y sont succédé depuis sa fondation. *Sic itur ad astra.* D'accord, mais l'Invalide de Greenwich a tellement absorbé mon attention, que j'ai oublié les astres et le chemin qui y mène.

Cet hôpital de la marine est dans une merveilleuse situation par rapport à sa destination. Assis sur la rive même du fleuve, il présente une magnifique façade, un peu écrasée, mais qui rappelle cependant pour le style l'hôtel des Invalides de Paris. Sa construction remonte à 1704. L'édifice est composé de deux ailes monumentales de forme carrée, séparées par une vaste cour au fond de laquelle s'élèvent deux dômes parallèles. La terrasse donnant sur la Tamise a plus de vingt-quatre mètres de longueur. C'est là qu'on peut étudier l'invalide de Greenwich, dont le type est tout à fait original.

CHAPITRE LV.

L'INVALIDE DE GREENWICH.

L'invalide de Greenwich, celui du moins qui se promène gaillardement la canne à la main sur la terrasse de son Hôtel, est petit, trapu et droit comme une quille. Cette taille d'enfant se remarque en Angleterre où les hommes sont généralement d'une stature élevée; mais pour le corps de la marine on choisit sans doute de préférence les natures agiles et de moyenne taille : il n'est donc pas étonnant que l'invalide de Greenwich fasse l'effet d'un pygmée, surtout quand on le voit à côté d'un géant de la garde à cheval (*horse-guard*).

Du reste, l'invalide de Greenwich a l'air, au premier aspect, d'une validité parfaite. Sa figure respire la quiétude; elle est reposée, douce, ave-

nante, respectable. La rudesse du marin s'est complétement fondue dans cette vie tranquille et régulière de l'hôpital, qui succède à l'agitation des campagnes sur mer. Pour l'invalide de Greenwich, l'hôpital c'est le navire mis en panne après avoir été battu par les flots en furie, c'est le calme plat après la tempête.

L'invalide de Greenwich est d'une propreté militaire et d'une régularité monacale dans son costume. A le voir avec son frac scrupuleusement agrafé, et coiffé de son chapeau de bailli d'opéra-comique, on le prendrait pour un bonhomme en sucre peint, fraîchement sorti de sa boîte. Nulle trace des grossières habitudes de l'homme de mer, si ce n'est parfois une chique honteuse qu'il dissimule de son mieux et mâche timidement.

Dans sa sollicitude touchante pour les vieux serviteurs de sa marine, le gouvernement anglais n'a rien oublié. L'invalide de Greenwich a le repos du corps et de l'esprit, mais il peut encore se reporter par l'imagination aux heures glorieuses et agitées de son existence de marin.

La Tamise a pour lui les attentions les plus délicates. En roulant ses vagues au pied de son hô-

tel, elle prend de faux airs d'Océan indien, afin de flatter ses souvenirs. Elle promène sous ses yeux les beaux navires qu'il a jadis habités. La foule de mâts des bâtiments à l'ancre lui permet de suivre les sinuosités du fleuve jusqu'à la mer. Que dis-je? la mer elle-même, cette maîtresse quittée et toujours aimée de l'invalide de Greenwich ne vient-elle pas chaque jour se mêler aux flots de la Tamise comme pour lui dire : Te souviens-tu? Et l'invalide de Greenwich se souvient, il est heureux, et il s'endort en rêvant aux rives fleuries du Bengale et peut-être aussi à ses tigres! Cet invalide de Greenwich est une des physionomies les plus intéressantes que je sache.

Avoir placé ainsi le lit de repos du vieux guerrier marin en vue du champ de bataille où il s'est illustré est une pensée pleine de grandeur. On peut dire que l'invalide de Greenwich se repose et expire glorieux presque sans quitter la mer.

La mer, on s'y croit déjà qu'on n'est pas encore sorti de la Tamise, tant le fleuve va en s'élargissant jusqu'à son embouchure. On ne s'aperçoit vraiment qu'on n'est plus dans la Tamise qu'à la couleur des vagues, car sa largeur est telle, un

peu après Gravesand, qu'on perd tout à fait de vue les rives. Le fleuve n'est alors bordé de chaque côté que par deux processions de navires qui apportent de toutes les contrées lointaines la richesse et la puissance à cet entrepôt du monde qu'on appelle Londres. Arriver à la mer par la Tamise, c'est passer de l'immensité à l'infini.

CHAPITRE LVI.

SOUS LA TAMISE.

J'ai vu fuir derrière moi la ville géante s'enveloppant de plus en plus dans son manteau de brouillard. Maintenant le bateau à vapeur prend la file au milieu du cortége des navires ; il remonte la Tamise, et la ville de Londres semble venir au-devant de moi en se dépouillant peu à peu de ses longs voiles de brume. Pour être pris à rebours, ce spectacle n'en est pas moins rempli de beautés toujours nouvelles.

Parvenu à une centaine de pas de *London-docks,* j'aperçus sur chacune des rives de la Tamise une construction isolée en forme de petite tour basse.

— Quels sont ces deux pavillons qui se regardent de chaque côté du fleuve? demandai-je à

mon voisin. On dirait les bureaux de péage d'un pont emporté par une débâcle ou une tempête, et qui seraient restés debout comme pour attester que ce pont a existé.

— Il y a du vrai dans vos suppositions, me répondit mon interlocuteur. Ces pavillons sont en effet deux bureaux de péage, seulement le pont dont ils défendent l'entrée n'a pas été emporté par la tempête ou la débâcle : il existe encore.

— C'est alors le pont invisible ! m'écriai-je.

— Comme vous dites, invisible en ce moment, mais visible pour peu qu'il vous plaise de suivre ces curieux que le steam-boat est en train de débarquer et qui se dirigent vers le pavillon de gauche.

En ce moment je vis écrit sur l'écriteau du débarcadère : *Thames Tunnel*, et je me gardai bien de négliger une aussi belle occasion de me promener sous la Tamise.

On peut dire que pour arriver au *tunnel* il faut commencer par descendre dans un puits. Vous donnez d'abord un *penny* au petit bureau placé à l'entrée du pavillon obscur ; ensuite vous dépassez le tourniquet en fer, véritable dragon, préposé à

la défense de presque tous les établissements publics de Londres, vous tirez à vous une lourde porte et vous vous trouvez tout à coup inondé de lumière au-dessus d'un gouffre béant sur les parois duquel rampent deux escaliers de quatre-vingt-dix marches chacun. Ce gouffre de forme circulaire étale, avec un certain orgueil, les fresques criardes dont il est décoré à la hauteur du pavé de Londres.

Ce sont des vues prises dans tous les pays du monde, en France, en Italie, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Asie, en Afrique et en Amérique. Tout cela est assez passablement barbouillé, d'après des gravures ou des lithographies traditionnelles. Je ne m'arrête que quelques minutes à cette collection de peintures murales qu'on pourrait appeler les bagatelles de la porte, tant j'ai hâte de me trouver en face de ce travail herculéen qui, renversant l'ordre des choses naturelles, a suspendu un fleuve au-dessus d'un pont.

Chacune des voûtes parallèles du *tunnel* présente la forme des deux tiers d'un cylindre. Cette double avenue sous-marine, pour ainsi dire, traverse une étendue de 1,500 pieds du Middlesex

au Surrey. Elle est éclairée au gaz dans toute sa longueur. Les deux galeries sont reliées entre elles par des arcades. Selon la pensée de Brunel, le *tunnel* devait servir à la circulation des voitures, et c'est dans ce but qu'il établit deux passages, l'un pour aller, l'autre pour revenir. Les larges trottoirs étaient réservés aux piétons.

D'après ce projet, les voitures seraient parvenues jusqu'au fond du *tunnel* au moyen de pentes douces en spirales, placées à l'intérieur des deux pavillons, où se trouvent actuellement les escaliers. L'exécution de cette partie du projet de Brunel a-t-elle rencontré d'insurmontables difficultés? Y a-t-on complétement renoncé ou bien n'est-elle qu'ajournée? C'est ce que j'ignore. Toujours est-il que le *tunnel* ne sert qu'aux piétons, et qu'il est d'un triste revenu pour les actionnaires, en comparaison des sommes énormes employées à sa construction.

Le public n'a guère adopté ce passage. Les touristes seuls le visitent et deviennent de jour en jour plus rares. A un *penny* par personne, on calcule que le *tunnel* peut rapporter environ cent mille francs bon an mal an, et il y là plus de vingt-

cinq millions ! Mais en échange de cet or, il reste toujours de magnifiques travaux d'arts exécutés, et un grand problème résolu. Permis maintenant aux économistes anglais d'appeler le *tunnel* un tour de force *inutile*.

CHAPITRE LVII.

LA CITÉ DES NOYÉS.

La galerie de gauche est déserte ; celle de droite ressemble à un bazar. De distance en distance, on est arrêté par de très-jeunes et très-gentilles marchandes qui offrent au touriste badaud une foule de brinborions, tels que panoramas du tunnel, verroteries, porcelaines, ouvrages en ivoire ou en coco, médailles frappées à l'effigie de la reine, du prince Albert, et surtout du véritable prince de l'endroit, de Brunel. On voit qu'en Angleterre le commerce est partout, sur la Tamise et dessous, et il faut avouer que Napoléon n'avait pas tort d'appeler les Anglais un *peuple de boutiquiers*.

On rencontre là aussi plusieurs musiques-mécaniques, que fait mouvoir la vapeur. Dès qu'une

paire de moustaches paraît dans le *tunnel*, ces musiques ne manquent pas de jouer les airs révolutionnaires de France, croyant flatter ainsi le patriotisme de la paire de moustaches, qu'on suppose toujours française en Angleterre. Seulement, tous ces orchestres à la vapeur oublient souvent de s'accorder. L'un joue les *Girondins*, l'autre la *Marseillaise*, un troisième le *Chant du Départ*. Il en résulte un charivari qui donne assez bien l'idée du touchant accord établi entre les différentes nuances du parti révolutionnaire.

Voici maintenant un cosmorama (*cosmorama of the Thames tunnel*), où l'on peut admirer l'intérieur de la cathédrale de Chartres, la chapelle de Windsor, le mariage de la reine (*marriage of queen Victoria*). Et quoi encore? Vous le demandez? La bataille de Waterloo, par Dieu! *the Battle of Waterloo*, à cent pieds sous la Tamise! Et c'est la moindre des choses, car lord Wellington est un des principaux actionnaires du *tunnel ;* les exibitionnistes qu'il fait vivre lui devaient donc bien cette petite galanterie.

D'ailleurs, l'élégante salle de bal du *Tunnel*, ménagée entre les arcades qui séparent les deux

galeries, est une excentricité bien autrement curieuse. L'orchestre, un orchestre joyeux, cette fois, retentit; les échos de la voûte sonore redisent les folles inspirations de Musard et les rêveries de Strauss, dix lustres jettent des flots de lumière qui viennent dorer les blanches épaules des danseuses, les rafraîchissements circulent, et si vous vous prenez de querelle avec votre vis-à-vis, rien de plus facile à vider.

Quittez le bal, faites quelques pas, et vous trouverez une vaste salle d'armes ornée de panoplies féroces; pour peu que l'affaire s'arrange, vous pourrez déguster le roast-beef de la réconciliation, toujours sans sortir du *tunnel*. N'est-ce pas une chose curieuse et hardie que cette spéculation cryptogame?

Quant à moi, l'étrange spectacle que j'avais sous les yeux, me faisait froid. La lumière a des reflets verdâtres dans cet antre qui ressemble au palais des suicidés par immersion, et je croyais assister au bal des noyés! au duel des noyés! au banquet des noyés!!! Sous l'impression de cette idée fantastique, je hâtai le pas, et arrivé au pavillon du Surrey, je me mis à regarder la devan-

ture d'un singulier magasin, ou plutôt le vitrage d'un atelier.

Plusieurs silhouettes grimaçaient aux carreaux, et j'aperçus à l'intérieur une sorte de monstre amphibie qui découpait quelque chose avec beaucoup d'agilité dans un feuille de papier noir. De temps en temps il interrompait son travail et jetait un coup d'œil furtif sur moi. Au bout de deux minutes, le monstre sortit de son trou, me présenta son chef-d'œuvre que faisait ressortir une feuille de papier blanc, et m'assura en anglais que c'était mon portrait, et que je lui devais un shilling. Il paraissait de si bonne foi, que je le crus sur parole. En réalité ce monstre, homme ou femme, je ne me souviens plus bien, ne me trompait pas trop. C'était un artiste malheureux, sans doute, à la surface de ce monde, et qui était entré dans ses entrailles ; c'était encore un noyé !

Je repris lentement le chemin que j'avais déjà parcouru. Il me semblait entendre le bruissement mystérieux des eaux hautes, et je songeais qu'en ce moment peut-être les deux Indes passaient sur ma tête toutes voiles déployées. Cela ne laissa pas

de me donner un redoublement d'admiration pour Brunel, et les détails que j'avais appris d'un Anglais, touchant ce grand homme, me revinrent à la mémoire.

CHAPITRE LVIII.

ISAMBART MARC BRUNEL.

C'est en 1769 qu'Isambart Marc Brunel vint au monde dans l'antique cité des Andelys, une ville double comme son *tunnel*. A huit ou dix ans, Brunel était déjà un de ces enfants graves qui portent sur leur front précocement plissé le sceau de la méditation. Ses jeux se composaient de problèmes d'art mécanique qu'il cherchait avec l'instinct du génie et résolvait souvent tout seul à sa grande joie et au grand mécontentement de sa famille, une vieille famille de la Normandie, n'admettant pour un homme bien né que le service de Dieu ou celui du roi. Mais comme l'un rapportait alors de plus gros bénéfices que l'autre, Brunel commença son éducation dans un séminaire. Avec son es-

prit mathématique habitué à se rendre compte de tout, le jeune séminariste ne fut pas longtemps dans les bonnes grâces de son supérieur. Brunel mesurait au compas les saints mystères, il chiffrait la religion ! On le retira du séminaire pour le mettre dans un collége où du moins il lui fut permis de se livrer ouvertement à l'étude des mathématiques. Le jeune Brunel voulait être ingénieur, c'était là que le portait invinciblement sa vocation. Mais son père ne voyait pas d'avenir certain dans une pareille profession, et Brunel fut contraint d'entrer dans la marine en qualité de cadet. Il y servit jusqu'en 1792.

Le corps de la marine royale était loin d'être un corps révolutionnaire, on le sait. Brunel ne cachait pas son attachement à la vieille monarchie qui s'écroulait. Tout enfant, on lui avait montré, aux Andelys, la trace des exploits des deux rois chevaliers, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion ; il avait frémi plus d'une fois au récit de la chronique terrible du Château-Gaillard ; en un mot, il était né et voulait mourir fidèle serviteur du trône de saint Louis.

Brunel fut donc poursuivi par les sanglants co-

mités d'alors, et ce n'est qu'à travers mille dangers qu'il parvint à s'exiler, ne se doutant pas qu'il quittait son pays pour toujours. Ainsi la même hache cruelle et stupide qui avait frappé Lavoisier chassa Brunel de France. Mais qu'importait aux révolutionnaires? Fouquier-Tinville n'avait-il pas dit : « La République n'a besoin ni de savants ni de chimistes! » Et en effet, Monge, Berthollet, Vandermonde, Laplace, et bien d'autres, tombaient comme Lavoisier, si la France indignée ne se fût enfin levée contre ces assassins idiots qui, dans leurs jeux féroces, s'amusaient à décapiter la science et le génie.

Pendant ce temps, Brunel, libre dans le véritable pays de la liberté, montrait aux Américains à creuser des canaux et dirigeait des travaux d'art ou d'utilité publique déjà remarquables et qui sont encore aujourd'hui l'orgueil de la ville de New-York.

Mais c'est en Angleterre que Brunel pourra donner l'essor à son imagination novatrice et hardie. Il y arrive en 1798, s'y marie et s'y établit tout à fait. Tant pis pour la révolution française.

D'ailleurs, « la République n'a pas besoin de savants ! »

Brunel étonne d'abord l'Angleterre par sa fameuse machine à fabriquer des poulies. Exécutée en grand à Portsmouth pour l'usage de la marine, cette machine valut à Brunel une indemnité de 500,000 francs. A la bonne heure ! le gouvernement anglais ne fait pas les choses à moitié. Quand il indemnise, il récompense ; tandis que nous, c'est à peine si nous indemnisons le mérite en le récompensant.

Après l'invention et l'exécution des scies circulaires destinées à la préparation du bois des îles, qu'on taillait jusque-là à la main, Brunel, en 1811, entreprend dans l'arsenal de Chatam un moulin à scies, propre à débiter les bois de vaisseaux. Brunel établit ce moulin par ordre de l'Amirauté. Les difficultés qu'il eut à vaincre afin d'arriver à l'accomplissement de son projet furent sans nombre. Mais Brunel ne s'est jamais arrêté aux difficultés que pour les combattre et les vaincre.

Le moulin à scies de Chatam, de l'avis des ingénieurs, suffirait à la réputation de Brunel. Placé

sur le point le plus élevé de l'arsenal, un canal, dont une partie est souterraine, lui apporte les pièces de bois, les machines les préparent et le même canal les rend ensuite à la construction. Cela est simple et pratique comme toutes les grandes combinaisons.

En 1815, Brunel fut reçu membre de la Société Royale de Londres, et c'est je crois à cette époque qu'il imagina une machine pour la fabrication des souliers de l'armée.

Cependant, malgré les récompenss magnifiques dont l'Angleterre avait comblé Brunel, il refusait de se faire naturaliser. Jeune, plein de force et de génie, il se disait que cette jeunesse, ce génie et cette force appartenaient à la France, qui, dans un moment d'égarement, l'avait rejeté de son sein, mais n'en était pas moins pour lui la mère-patrie. C'est dans ce sens qu'il parla à M. le baron Charles Dupin, en 1816.

Ce membre de l'Académie des Sciences remplissait une mission en Angleterre, il y étudiait l'organisation maritime et commerciale du pays et vit Brunel, auquel il dut plus d'un renseignement précieux. Brunel désirait retourner en France,

mais par un sentiment d'orgueil bien légitime, il y voulait occuper une place digne de ses talents et de sa réputation.

Eh bien! le croirait-on? M. Dupin, à qui l'on doit toute justice en cette occasion, fit de vains efforts auprès du gouvernement français, et par une légèreté, involontaire sans doute, il compromit la position de Brunel vis-à-vis de son gouvernement d'adoption. Au lieu de prendre entièrement la responsabilité de ses démarches, M. Dupin parla du désir qu'avait exprimé Brunel, et l'Angleterre en voulut à ce dernier d'avoir songé à la quitter.

De ce jour, Brunel renonça pour jamais à la France, malgré l'abandon où le laissa le gouvernement anglais à la suite de l'indiscrétion de M. Charles Dupin.

Cette disgrâce de Brunel dura jusqu'en 1820. Déjà, plusieurs tentatives avaient été faites pour établir un passage sous la Tamise. Toutes avaient échoué. C'est alors que Brunel songea à se réhabiliter auprès du gouvernement anglais. Le duc de Wellington accueillit avec enthousiasme le projet que lui soumit Brunel; il provoqua les sous-

criptions, donna généreusement l'exemple, et l'exécution du chef-d'œuvre de Brunel fut résolue.

Nulle part ailleurs qu'en Angleterre on ne trouve cet élan des capitaux quand il s'agit de l'intérêt ou de la gloire nationale ; et le duc de Wellington, il faut le reconnaître, est toujours le premier à patroner une profitable et glorieuse invention pour son pays. C'est là un des beaux côtés du caractère de l'honorable lord. Douze millions avaient déjà disparu sous la Tamise, que les travaux n'étaient encore qu'à moitié de leur terme.

Le duc de Wellington fit un nouvel appel aux souscripteurs, paya une seconde fois de sa bourse, le *tunnel* put être livré à la circulation, et rien ne manqua plus à la fortune et à la gloire de Brunel, rien, si ce n'est d'avoir gagné l'une et mérité l'autre dans sa patrie.

Les travaux exécutés en Angleterre par Brunel sont considérables. Son fils, un Anglais pur-sang, est un habile ingénieur. Il n'a pas le génie de son père, mais il a su profiter de ses admirables leçons, et il s'est fait remarquer par la construction de plusieurs lignes de chemins de fer.

Dernièrement, la petite ville gothique des An-

delys élevait une statue au Poussin, son illustre enfant, et nul, dans cette foule, ne se souvenait sans doute de cet autre enfant de la vieille Normandie, de Marc-Brunel, une gloire anglaise aujourd'hui, grâce à la folie furieuse des révolutionnaires. A peine si en France on sait ce que c'est que Brunel; pour mon compte, j'ai cherché quelques mots sur lui dans nos biographies et nos dictionnaires, et je n'ai rien trouvé. C'est un Anglais qui m'a appris que Brunel était né aux Andelys.

CHAPITRE LIX.

POURQUOI LE VOYAGEUR ESPRIT FORT APPELLE LA TOUR DE LONDRES UNE MYSTIFICATION.

Lorsqu'on se laisse entraîner au delà de Greenwich par la Tamise, on ne peut regagner l'intérieur de Londres sans rencontrer, à chaque pas, de curieux prétextes de station. C'est ainsi, qu'après m'être arrêté au *tunnel*, j'ai toutes sortes de motifs pour m'arrêter à la Tour de Londres (*the Tower of London*).

Le voyageur *esprit fort* prétend que la Tour de Londres est un mystification, et en passant, je ne connais rien d'assommant comme le voyageur esprit fort: c'est bien la pire espèce entre tous les voyageurs. Rien ne le charme, rien ne l'étonne, rien ne l'émeut. Il a le parti pris de l'indifférence. Parlez-lui du spectacle imposant de l'immensité

sur mer, il vous répondra que la mare de son jardin lui produit le même effet. Il ne saisit pas la différence entre une goutte d'eau et l'Océan ; pour lui, c'est toujours de l'eau, et un peu plus ou un peu moins, qu'importe ! Si vous vous arrêtez grave et méditatif auprès d'un monument antique, si vous cherchez à déchiffrer les pages d'histoire de marbre et de granit, le voyageur esprit fort vous raille agréablement ; il ne comprend pas qu'on fasse la conversation avec des *cailloux*, ainsi qu'il appelle les pierres les plus vénérables de l'archéologie. A ses yeux, Constantinople, c'est le marchand de dattes de la rue Vivienne ; l'Espagne, un nid de vermine ; l'Allemagne, une pipe *culottée* ; la Suisse, un fromage délayé avec du vulnéraire ; la Hollande, un pot de bierre ; Rome, une ville de capucins ; Naples, une boutique de Macaroni ; le Vésuve un tuyau de poële et la Tour de Londres une mystification. Dieu vous garde de rencontrer sur votre chemin un voyageur esprit fort !

Quant à moi, comme je tiens à être mystifié et que je n'ai nullement envie de passer à l'état de voyageur esprit fort, je pénètre bravement jusqu'à

l'*Armory Tieket Office*, autrement dit l'endroit où se délivrent les billets d'admission pour visiter la Tour; de là, j'entre dans la salle d'attente (*Waiting Room*), et je hâte de tous mes vœux l'instant où l'un des gardes (*Warders*), viendra me chercher pour me faire toucher des mains les antiques armures de Henri VI, et des yeux les joyaux de la couronne. Le voyageur esprit fort traiterait les unes de *vieille ferraille*, et les autres de *bouchons de carafe*; moi, j'y trouverai peut-être plus d'un souvenir émouvant.

La Tour de Londres est très-populaire en France. Les romans et les drames modernes l'ont illustrée, et Casimir Delavigne s'inspirant de Paul Delaroche, a mis le sceau à sa réputation.

Avant d'avoir visité ce théâtre de tant de tragédies, on se figure volontiers une tour haute, noire, isolée, avec des lézardes au flanc et des échancrures au sommet; quelque chose comme une colossale tour de Nesle, baignant dans la Tamise ses pieds ensanglantés. La Tour de Londres n'offre pas précisément cet aspect, et c'est probablement ce qui fait que le voyageur esprit fort l'appelle une mystification.

En effet, il y a, au milieu de cet amas de constructions disparates, des magasins, des maisons particulières, une église, et non pas une tour, mais plusieurs tours. C'est une véritable ville forte couvrant douze arpents de terrain et entourée d'un fossé profond. Au centre de cette forteresse il y a cependant ce qu'on peut regarder comme la véritable Tour de Londres, c'est-à-dire un bâtiment désigné aujourd'hui par le nom de *Tour Blanche*, sans doute à cause de ses encoignures de pierre blanche, qui contrastent avec les teintes grises du reste de l'édifice.

CHAPITRE LX.

LES DRAMES DE LA TOUR DE LONDRES.

La Tour Blanche est un bâtiment massif de forme quadrangulaire, crénelé et flanqué d'une tourelle à chaque angle. C'est la partie la plus vaste et la plus ancienne de la forteresse, celle qui fut, je pense, construite au onzième siècle par Guillaume le Conquérant. Il y a là des souvenirs de l'architecture orientale, que les croisés introduisirent en Occident. La Tour Blanche domine toutes les constructions qui l'environnent et se détache comme une des saillies du panorama de Londres vu de la Tamise.

C'est dans cette Tour, dont les murs n'ont pas moins de quatorze pieds d'épaisseur, qu'on garde les archives nationales. On trouve au second

étage d'assez beaux vestiges de l'architecture des Normands. L'édifice est élevé de trois étages sur de sombres voûtes transformées en magasins, et qui, jadis, servaient de prison. Tout cela est lugubre comme une sentence de mort.

Parmi les additions considérables faites à la première Tour de Londres, les unes sont attribuées à Guillaume le Roux, successeur du Conquérant, et à Henri Ier ; les autres à Longchamps, évêque d'Ély, gouverneur de la Tour sous le règne de Richard I, en 1190. Henri III, en 1240, ajouta une porte en pierre, un rempart, et plusieurs constructions à l'ouest. Enfin, Édouard Ier et d'autres princes étendirent encore les fortifications. Les dates et les noms des fondateurs se croisent tellement dans ce pêle-mêle, que ce n'est pas sans peine qu'on parvient à s'y reconnaître.

On remarque successivement la Tour aux Lions, occupée autrefois par la ménagerie royale ; la Tour du Beffroi, masse noire de forme circulaire et prison de la reine Élisabeth ; la Porte des Traîtres (Traitor's Gate), voûte sinistre sous laquelle passaient les prisonniers, véritable antichambre de la tombe, comme le Pont des Sou-

pirs à Venise. En face de la Porte des Traîtres, on frémit à l'aspect de la Tour Ensanglantée (the Bloody Tower), théâtre du crime horrible de Richard III.

C'est là que les deux enfants condamnés par l'ambition, Édouard V et le duc d'York, furent étouffés. Et le pauvre petit Richard était sans doute à cette fenêtre grillée, quand il regardait la lune se jouer dans la Tamise, tout en rêvant d'une mère et de la liberté, ces deux amours de l'enfance.

Je fends l'azur du ciel qui s'ouvre devant moi;
Libre, je rends visite à la terre, aux étoiles;
Sur la Tamise en feu, je suis ces blanches voiles,
Ces barques dont la lune enflamme les sillons,
Et je me laisse à bord glisser sur ses rayons.

Les rayons de la lune n'éclairèrent bientôt plus que deux cadavres.

Voici la chapelle Saint-Pierre, sépulture de victimes illustres.

Dormez en paix Anne de Boleyn et Catherine Howard, reines d'un jour ou plutôt d'une nuit ! Après le baiser du roi, le baiser de la hache, ne

le saviez-vous donc pas, ambitieuses et imprudentes ? Dormez en paix Jean Fisher, évêque de Rochester, Thomas Cromwell, favori du tyran Henri VIII, et dont le nom devait devenir plus tard l'épouvante de la royauté ! Dormez en paix Thomas Moore, et vous aussi comtesse de Salisbury, dernière des Plantagenets, et vous aussi douce et tendre Jane Grey, et toi Seymour, et toi d'Essex, et tant d'autres que le bourreau a frappés !

Il y a encore la Tour Beauchamp, pleine de souvenirs funèbres, la Tour Develin, les ruines des trois tours *Brick*, *Flint* et *Bowyer*, où Clarence but dans un tonneau de Malvoisie cet énorme coup de l'étrier que l'on sait. Plus loin est la tour dite *Broad Arrow*, le *Salt Tower* et la Tour de Wakefield, ainsi baptisée parce qu'on y enferma les prisonniers faits à la bataille de ce nom. C'est dans cette tour qu'Henri VI fut assassiné après la mort du *faiseur de rois* ; c'est là qu'expira la *Rose rouge* de Lancastre.

CHAPITRE LXI.

NE TOUCHEZ PAS A LA HACHE.

Mais j'aperçois le garde de la Tour de Londres, armé de sa hallebarde, vêtu d'un habit à la Henri VIII et d'un pantalon noir à sous-de-pied, la tête enfouie dans une fraise monumentale et coiffée d'un chaperon orné de rubans aux couleurs nationales de France, ce dont j'ai en vain cherché l'explication. Ce garde m'*ordonne* de le suivre, c'est le mot, et désormais je lui appartiens, je deviens sa chose ; nulle puissance humaine ne peut me soustraire à son éloquence historique ; il me désigne d'un geste impérieux la Salle des Armures (the Horse Armory), et il ne me fera grâce ni d'un haubert, ni d'un casque, ni d'un gantelet, ni d'une dague, ni d'une hache

d'armes, ni d'un braquemart, ni d'une miséricorde ! Je serai plus généreux que lui ; je n'arrêterai pas longtemps le lecteur dans ce musée bien inférieur à notre Musée d'Artillerie.

Les rois et les chevaliers de l'Angleterre, figurés en bois assez grossièrement, ainsi que leurs montures, sont rangés de front et revêtus d'armures complètes appartenant à toutes les époques, depuis le haubert d'Édouard Ier jusqu'à la cuirasse gravée de Jacques II. Quelques-unes de ces armures sont très-curieuses par leur ancienneté ou la richesse et le fini du travail. Celle de Henri VIII est fort belle. Elle est dorée et porte, gravées sur toute sa surface, des légendes du moyen âge.

Dans la collection qu'on montrait pompeusement jadis comme les dépouilles de la fameuse *armada*, ou flotte espagnole, j'ai remarqué deux très-vieilles épées dont l'une fut prise au tombeau d'un comte de Trèves. Sur la lame de l'autre est gravée la figure d'un oiseau avec cette inscription: *Autcarii gladius* (l'épée d'Autcarius). Ce sont sans doute des épées du douzième ou du treizième siècle.

Les murailles sont couvertes de panoplies com-

posées avec des armes anciennes et modernes de toute espèce : pavois, poignards, boucliers à pistolet, mousquets, piques, glaives, guisarmes, pertuisanes, espontons, etc.

Sur l'armure asiatique qu'on prétend avoir été portée par Bajazet, chaque maille du haubert a pour inscription un verset du Koran.

Je passe les armes chinoises, indiennes, africaines, les pavillons maltais ; enfin une quantité d'armes plus ou moins curieuses, d'étendards plus ou moins authentiques, à l'usage des peuples de toutes les parties du monde ; mais je m'arrête devant la cuirasse portée par le prince Louis-Napoléon au tournoi du comte d'Eglinton en 1840, et devenue l'une des pièces de la salle d'armes qui attire le plus l'attention des touristes. Cette cuirasse appartient désormais à l'histoire.

Tandis que j'examine ainsi, un peu selon mon caprice, ces différents instruments de guerre, offensifs ou défensifs, le garde de la Tour continue ses explications sans se démonter.

Il en est encore à Henri VIII et à son armure de noces que j'en suis déjà au billot sur lequel furent décapités les seigneurs Lovat et Balmerino,

après la rébellion des Ecossais en 1745. Ce billot porte deux vigoureuses entaillures d'un rouge noir. On voit que le sillon de la justice a été arrosé. Au pied du billot il y a la hache avec laquelle on trancha cette tête « si chère » du comte d'Essex, sous le règne d'Elisabeth. On a mis un manche neuf à cette hache ; mais le manche primitif, le vrai manche, est placé à côté. Le fer de l'instrument de supplice porte quelques tâches rougeâtres.

« Ne touchez pas à la hache ! » me dit le garde de la Tour. C'était un effet préparé qu'il répète douze ou quinze fois par jour à raison de six pence. Je souris, et ces paroles immortelles, prononcées par un Jocrisse majestueux, mirent fin aux pensées pénibles qui m'oppressaient.

En quittant la salle des armures pour gagner celle des joyaux de la couronne (*Crown Jewel Room*), il est permis de se régaler la vue avec une assez belle collection de canons et de mortiers. Des pièces en fer du xve siècle et des canons de bronze pris sur les Chinois et ornés d'inscriptions chinoises ont surtout attiré mon attention.

Le garde se croit obligé à prendre un air sombre en passant sous la porte des Traîtres. A chaque pas, il se retourne et me regarde d'un air de commisération. On dirait qu'au lieu de précéder un simple voyageur en paletot, il précède une noble victime de Henri VIII, tant le costume a d'influence sur le hallebardier de la Tour !

CHAPITRE LXII.

LES JOYAUX DE LA COURONNE.

Aujourd'hui, les joyaux de la couronne sont placés sous verre, dans un bâtiment de construction toute moderne, au nord-est de la Tour Blanche. Je ne puis qu'énumérer les morceaux principaux de ce splendide écrin royal :

L'ancienne couronne impériale, faite pour Charles II, en remplacement de celle que l'on disait avoir été portée par Edouard le Confesseur, et qui fut vendue et brisée lors des guerres civiles.

La nouvelle couronne impériale, faite pour la reine Victoria. Au milieu est un saphir qui n'a pas son pareil. On y remarque aussi un rubis

très-gros, que l'on dit avoir été porté par Édouard, le *Prince Noir*.

La couronne du prince de Galles, en or, sans aucun bijou. L'ancienne couronne de la reine également en or, mais montée en diamants d'une valeur énorme, entremêlés de perles et de pierreries. Le diadême de la reine, bandeau en or qui fut fait pour l'épouse de Jacques II.

Le bâton de commandement de saint Edouard est en or. Il a quatre pieds et demi de longueur, son extrémité supérieure est couronnée d'un pommeau avec sa croix, et l'autre bout est garni d'une pointe d'acier. On assure que ce pommeau renferme un morceau de la vraie croix.

Le sceptre royal avec la croix est aussi en or. Le bâton en est uni, mais son pommeau et sa croix sont ornés de rubis, d'émeraudes et de diamants.

Le sceptre royal avec la colombe aux ailes couvertes de pierreries.

Un autre sceptre trouvé derrière les lambris de la *Tour aux joyaux*, en 1814.

Le globe, orné de pierres précieuses avec des roses en diamants.

Le globe de la reine, moins gros, mais aussi riche que l'autre.

L'épée de miséricorde, en acier et sans pointe.

Les épées de justice ecclésiastique et temporelle, en acier travaillé en or.

Les bracelets du couronnement, en or garni de perles.

Les éperons du roi, en or.

La sainte Ampoule ou Aigle d'or, vase antique dans lequel, au couronnement des rois, on met l'huile dont on se sert pour les sacrer.

Les fonts baptismaux en vermeil.

La grande salière en or, embellie de diamants.

Enfin, les vases sacrés, la vaisselle pour les banquets royaux, etc., etc.

Je sors de là ébloui, rassasié de richesses, les yeux brûlés par le feu de l'or et des diamants, et je prends l'air volontiers dans les cours spacieuses de la forteresse, où manœuvrent des soldats d'infanterie. Aujourd'hui, la Tour de Londres n'est guère qu'une immense caserne. Au nord de la Tour Blanche, le corps de logis principal, affecté au logement des troupes, occupe le

terrain où était situé le grand arsenal qui brûla en 1841.

Bien que la Tour de Londres ait perdu toute son importance militaire, on y observe encore le cérémonial antique, et la garnison y prend des précautions dignes d'une forteresse assiégée. A la nuit tombante, il y a la ronde du gardien en chef, suivi de douze hommes et d'un sergent. Il visite toutes les portes et les ferme solennellement non sans avoir engagé le dialogue suivant avec la sentinelle :

— Qui vive ?

— Les clefs.

— Quelles clefs ?

— Celles de la reine Victoria.

Alors la sentinelle répond :

— Clefs de la reine Victoria, passez.

Le gardien passe, ferme les portes, et chaque soir a lieu la même comédie.

En Angleterre, les vieilles coutumes ont force de loi.

CHAPITRE LXIII.

LA JONQUE CHINOISE.

Avant de monter en omnibus, la fantaisie me prend de retourner sur la Tamise et d'aller faire une visite aux Chinois, en leur jonque. Il en coûte un shilling pour admirer ces vrais magots de la Chine, et ce n'est pas cher quand on songe qu'il y a parmi eux un mandarin de cinquième classe.

La jonque chinoise (*royal chinese junk*) est un échantillon authentique de la Chine, de ses mœurs, de la physionomie de ses habitants. C'est un morceau de paravent animé, un dessus vivant de boîte à thé.

On raconte plusieurs particularités curieuses du long et périlleux voyage de cette jonque avant d'entrer dans la Tamise.

Les Chinois sont superstitieux jusqu'à la frénésie; à chaque danger que courait la jonque pendant ce voyage, les indigènes qui la montaient se contentaient de brûler du papier doré en l'honneur de Tung-See, son protecteur. Pour conjurer la tempête, ils ornaient les voiles et les cordages d'une multitude de petits chiffons rouges.

Le capitaine anglais de la jonque n'y pouvait rien.

En cas d'attaque, il paraît que les Chinois auraient même refusé de combattre, ayant pleine confiance dans les boucliers de roseau, placés à babord et à tribord de leur jonque, pour neutraliser le feu de l'ennemi.

L'extérieur de ce navire étrange est décoré de peintures vives et joyeuses, qui représentent des animaux bizarres, des chimères et autres signes mystérieux. La poupe et la proue sont d'une grande élévation et percées de deux yeux énormes rouge et noir, ce qui signifie que la jonque doit se conduire elle-même au milieu des dangers de l'Océan. On connaît le proverbe chinois : « Qui a des yeux voit, et qui voit se sauve; qui n'a pas d'yeux ne voit pas, et qui ne voit pas se perd. »

L'intérieur de la jonque chinoise est un mélange de mâts et d'ancres solidement travaillés en bois de fer, de cordages et de voiles en roseau et en herbes tressées, de rampes et d'échelles en bambou. On trouve là des armes, des livres, des instruments de musique, des peintures d'un autre monde. C'est pour les yeux une surprise des *Mille et une Nuits*. J'étais seul dans la jonque, et, n'en connaissant pas tous les mystères, j'y ai longtemps cherché un être humain.

Cependant, après avoir admiré un salon chinois d'une grande élégance, et frappé inutilement sur le *tam-tam*, que je croyais suspendu à la muraille en guise de sonnette, j'ai grimpé un petit escalier à rampe de bambou, et j'ai fini par découvrir la cabine au fameux mandarin. Je n'oublierai jamais les traits laids, mais expressifs, de cet être moitié homme, moitié singe, occupé à tracer son nom sur une feuille de papier de Chine.

Il souriait ou plutôt grimaçait joyeusement à son propre ouvrage. Dans une autre cabine un second Chinois peignait des plus riches couleurs son propre portrait ou celui d'un de ses semblables, car les Chinois se ressemblent tous, tant le

type national est accentué chez eux. J'eus le loisir d'acheter portrait et autographe moyennant trois shillings que ces Chinois me demandèrent dans un anglais assez pur.

Mais il me fallait d'autres Chinois plus nombreux, livrés à des occupations moins connues des Européens. J'aperçus enfin, dans l'entrepont, ce que je désirais si vivement. Sept Chinois étaient assis en rond sur des nattes et paraissaient très-affairés, ce qu'on devinait au mouvement de balancier imprimé à leur tête ornée de longues tresses noires et luisantes, relevées en couronne ou tombant négligemment sur le dos comme les tresses des femmes de la Suisse. J'approchai doucement, de crainte de les troubler.

Bon ! me disais-je, je vais les surprendre en train de manger avec des aiguilles de bois, ou d'exercer quelque pratique occulte de leur pays. J'avance la tête, je regarde, mes Chinois jouaient aux dominos à deux sous la partie, ou à un *penny* si vous voulez, absolument comme des habitués du café de la Régence !

Ils tournèrent vers moi leurs yeux fendus de bas en haut, et m'offrirent des éventails à un ou deux

shillings pièce, avec cet air doux, bon et mélancolique qui caractérise la physionomie du Chinois apprivoisé.

J'emportai de la jonque chinoise un portrait, une signature de mandarin et un éventail ; mais j'y laissai pas mal d'illusions. Pourtant, il faut être juste, j'avais vu de vrais Chinois, et surtout j'avais pu me faire une idée du génie naval de la Chine

CHAPITRE LXIV.

LOUIS XIV DANS LES CARROSSES A CINQ SOUS.

Je puis dire qu'à Londres, j'ai passé la moitié de mon temps sur la Tamise, et l'autre moitié sur le dos des omnibus. C'est un moyen de voir la ville que je recommande aux voyageurs pressés. Ainsi, elle leur apparaîtra en un seul jour sous tous ses aspects, depuis les fanges de la cité jusqu'aux splendeurs du West-End. Quant aux touristes qui ont eu le loisir de découper Londres, pour ainsi dire, quartier par quartier, de jouir peu à peu du coup d'œil de ses merveilles, je leur conseille encore l'omnibus et le *Penny-Boat*. Cela leur permettra de réunir dans le même cadre toutes les fractions de la ville immense qu'ils auront étudiées en détail, et d'en former cet ensem-

ble magique, dont la littérature d'almanach des *guides du voyageur* ne saurait donner la moindre idée. Ce sera la synthèse après l'analyse.

Me voilà donc dans Tower-street en quête d'un omnibus, et je ne l'attendrai pas longtemps. A la hauteur du pont de Londres, ces véhicules bariolés de toutes les couleurs forment comme une sorte d'éventail vert, jaune, bleu, rouge, et, partant presque du même point, s'écartent dans toutes les directions. On n'a qu'à choisir; mais le mieux est de prendre au hasard. On est toujours sûr de rencontrer l'imprévu au milieu des capricieux méandres qu'on appelle les rues de Londres.

L'omnibus est une création française. Dès l'année 1662, en même temps que Louis XIV vengeait avec tant de hauteur l'insulte faite par les gens de l'ambassadeur d'Espagne au carrosse de l'ambassadeur de France à Londres, il autorisait l'établissement des carosses *à cinq sols*, événement mémorable que la *Muse historique de Loret* ne manqua pas de célébrer en vers :

L'établissement de carrosses,
Tirés par des chevaux non rosses
(Mais qui pourront, à l'avenir,
Par leur travail le devenir),
A commencé d'aujourd'huy mesme, etc.

Et on lisait à la fin du morceau la date suivante en manière de distique :

« Le dix-huit de mars, notre veine
» D'écrire cecy, prit la peine. »

Franchement, on se serait bien passé de *la veine* de cette muse. Quoi qu'il en soit, les *carrosses à cinq sols* furent d'abord hués et couverts de boue par la populace qui, en ce temps-là, était incapable, à ce qu'il paraît, de comprendre une idée démocratique. Louis XIV ne tarda pas à venger le carrosse plébéien comme il avait vengé celui du comte d'Estrades. Bientôt la vogue des voitures à *cinq sols* ne connut plus de bornes, « jusque-là, dit Sauval, que le duc d'Enghien s'en est servi par occasion. Mais que dis-je ? le roi, passant l'été à Saint-Germain, où il consentit que tels carrosses vinssent, lui-même par plaisir monta dans

un, et du château où il logeait, vint au nouveau trouver la reine-mère. »

Au bout de trois ou quatre ans, *les carrosses à cinq sols* et leurs chevaux *non rosses* tombaient sous le mépris pour ne se relever qu'après deux révolutions. Ce dut être un curieux spectacle, convenez-en, que de voir passer le grand siècle en omnibus; et certes, quand Louis XIV montait ainsi dans les carrosses du peuple, il ne se doutait pas que cent cinquante ans plus tard, le peuple monterait dans les carrosses du roi.

Les omnibus de 1830 ont eu un succès beaucoup plus durable que ceux de 1662, et l'honneur, comme ces derniers, de recevoir des princes: Je me souviens d'avoir rencontré en omnibus l'infortuné duc d'Orléans.

CHAPITRE LXV.

LE DÉMON DE LA LOCOMOTION.

En s'appropriant nos omnibus, les Anglais n'ont pas manqué de les perfectionner, et surtout de leur donner une physionomie nationale.

L'omnibus anglais n'est pas un paresseux comme le nôtre, il ne se contente pas d'enfermer dans ses flancs douze ou quatorze voyageurs, serrés comme des sardines dans leur cercueil de plomb; il cède encore son dos aux affairés assez hardis pour s'y cramponner.

Les Anglais sont des acrobates flegmatiques; on les voit se suspendre à la galerie de quelques pouces qui encadre l'impériale des omnibus, et parcourir quatre à cinq milles avec autant d'ai-

sance que s'ils étaient mollement étendus au fond d'une calèche.

L'omnibus anglais commence donc par avaler douze ou quatorze personnes qu'il digère de son mieux dans son estomac étroit; ensuite, prêtant le dos aux exigences du public et de la spéculation, il se laisse couronner par de véritables grappes humaines.

Plutôt que de refuser des voyageurs, le cocher offrirait son propre dos, à défaut de celui de l'omnibus. Refuser des voyageurs! A Londres, cela ne se fait pas. Loin de les refuser, le conducteur les provoque, les invite à monter, leur prouve qu'ils vont du même côté que lui, en un mot, fait son métier en conscience. C'est qu'en Angleterre chacun se trouve à sa place; il n'y a pas là, comme chez nous, d'ambitions déclassées.

En France, le conducteur d'omnibus est d'ordinaire un poëte dont le Théâtre-Français a refusé les tragédies ou un sous-préfet dont on a méconnu les vertus administratives; aussi, il montre l'indifférence la plus profonde à l'endroit du véhicule qu'il est chargé de remplir. Tout entier à

son troisième acte ou à sa brochure sur l'organisation nouvelle des gardes champêtres, il dédaigne volontiers le piéton qui implore son secours, et fait la sourde oreille au voyageur qui veut descendre. L'un s'essouffle en vain à suivre le véhicule dans sa course indifférente ; l'autre s'élance par la portière sans attendre qu'il s'arrête et vient le plus souvent tomber assis au beau milieu du ruisseau. Pendant ce temps, le conducteur distrait crie : Complet ! ou tire le cordon sans trop savoir ce qu'il fait.

En Angleterre, le conducteur d'omnibus aime son état pour lui-même. Happer des voyageurs au passage, c'est sa vocation. Voyez-le debout sur la sellette élevée presqu'à la hauteur de l'impériale, on dirait d'un singe agacé par la foule. Il se penche, il gesticule, il grimace, il coquette avec le passant, répète vingt fois de suite et le but du voyage et ses nombreuses stations. Souvent il arrive qu'on monte en omnibus malgré soi et comme fasciné par cet être étrange, qui semble le démon de la locomotion. Bref, en France, vous courez après l'omnibus ; en Angleterre, c'est l'omnibus qui court après vous.

L'omnibus anglais se ressent un peu de la fièvre qui agite toutes les voitures publiques à Londres; il a de la peine à s'arrêter; mais comme on ne paie le conducteur qu'en descendant, pour peu qu'on se montre patient, on ne risque guère que de dépasser le but d'une centaine de pas. Cependant, il n'est pas inutile de prendre ses précautions lorsqu'on grimpe sur l'impériale et qu'on en descend.

Les omnibus anglais sont très-élevés, et ce n'est qu'en s'aidant d'une des petites roues de devant qu'on parvient à atteindre le siége du cocher. La statistique anglaise, en dressant les tables de mortalité par accident, n'oublie jamais d'inscrire les *chutes d'omnibus* à côté des chutes de cheval. C'est à Londres un cas de mort prévu et très-souvent enregistré.

Cela ne m'empêche pas de m'installer bravement sur la banquette placée derrière le cocher, d'allumer un cigare et de m'apprêter à jouir du spectacle le plus émouvant qui se puisse imaginer. Je vais voir Londres à *vol d'omnibus*, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

CHAPITRE LXVI.

THOMAS GRESHAM.

Déjà l'omnibus fend la foule grouillante et affairée de la Cité, et j'aperçois à ma droite le monument orné du singulier bas-relief de Cibber, où l'on voit Charles II donnant *des ordres* à l'Imagination ! En présence d'une semblable allégorie, on ne s'étonne plus que l'imagination des artistes soit si pauvre en Angleterre. L'omnibus se jette dans Cornhill, et voilà la Bourse (*the royal exchange*), avec sa façade monumentale de style grec, sa tour, son carillon de quinze cloches, et l'inévitable duc de Wellington, à cheval devant la colonnade et raide comme une vedette de bronze. Tout en saluant respectueusement une gloire tirée à tant d'exemplaires, on ne peut s'empêcher de

se demander ce que sir Arthur Wellesley fait devant la Bourse.

Pour le coup, il y a usurpation, et c'est là un piédestal volé à Thomas Gresham. Faut-il le prouver en rappelant ce que fut ce Thomas Gresham? Aux hommes utiles que le bronze ou le marbre oublie, le livre ne saurait trop venir en aide.

Au seizième siècle, un jeune élève de l'Université de Cambridge revenait à Londres et entrait dans la boutique de son père, riche marchand mercier de la Cité. A cette époque, les Universités n'enseignaient pas encore le mépris de la famille. En sortant des bancs de l'école on ne rougissait pas du comptoir traditionnel, on s'y asseyait glorieux, et la science acquise loin du foyer domestique, on la rapportait fidèlement à ce foyer, on la plaçait dans le commerce paternel comme une nouvelle mise de fonds.

Ainsi, le savoir du fils n'insultait pas à l'ignorance du père, il lui venait en aide, et, au lieu d'être une cause de ruine et de désespoir, comme on le voit trop souvent de nos jours, il était une source nouvelle de prospérité et de grandeur pour le marchand ambitieux. Le peuple, à qui nos mo-

dernes utopistes donnent stupidement la haine du capital, ignore que de tout temps ce capital féroce a fait sa puissance et sa force, et a été comme le contre-poids de l'autorité royale. C'est du fond de l'arrière-boutique de l'humble négociant que sont ortis ces fameux *argentiers du roi,* ces Jacques Cœur et ces Thomas Gresham, prédécesseurs de nos illustres banquiers d'aujourd'hui, et ne sait-on pas qu'un ballot de marchandises fut le premier trône des Médicis?

Thomas Gresham, le savant humaniste de Cambridge, prit donc le tablier d'apprenti mercier. En mourant, son père le laissa à la tête d'une des maisons les plus considérables de la Cité. Les rois devaient bientôt venir demander à ce négociant érudit et ses lumières et son argent. Thomas Gresham, par les ordres d'Edouard VI, fut d'abord chargé d'aller négocier un emprunt en Hollande. Ce pays de financiers était alors la grande maison de banque de l'Europe. Thomas Gresham réussit à souhait dans sa négociation ; il en rapporta non-seulement l'argent dont Édouard VI avait besoin, mais encore la connaissance approfondie

des mœurs du peuple banquier par excellence, qu'il venait de visiter.

Le reine Elisabeth eut aussi recours aux loyaux services de Thomas Gresham qu'elle créa baronnet en 1559. Le nouveau baronnet remercia dignement sa souveraine de cette grâce. Un jour qu'elle parlait de négocier de nouveaux emprunts en Hollande, Thomas Gresham osa lui dire le premier, avec toute l'autorité de l'orgueil national appuyé sur un coffre-fort ventru :

— L'Angleterre est assez riche pour prêter à votre majesté.

De ce jour, la reine Elisabeth n'emprunta plus à la Hollande.

Cependant, Thomas Gresham n'avait pas quitté la boutique de son père. Il menait de front les affaires de son commerce et les hauts emplois qu'il occupait à la cour. On l'appelait le *négociant royal*.

Devenu immensément riche, il demanda aux bourgeois de Londres de lui concéder un terrain afin d'y faire bâtir à ses frais un hôtel de la Bourse, sur le modèle de celui de la ville d'Anvers qu'il avait eu plus d'une fois l'occasion d'étudier dans

tous ses détails. Trois ans après, la reine Élisabeth en personne inaugurait la Bourse de Londres et la faisait proclamer par un héraut la Bourse royale (*Royal exchange.*)

Thomas Gresham était le véritable ministre du commerce et des finances de la reine Élisabeth. Elle allait souvent passer plusieurs jours à son château d'Osterlay, et là, entre cette reine puissante et cet ancien apprenti mercier, se traitaient les grandes affaires du royaume.

Le testament remarquable de Thomas Gresham prouva que s'il n'avait jamais voulu quitter le commerce, il se souvenait toujours de l'Université de Cambridge et des bienfaits de la science. Il laissa d'abord la moitié de la propriété de la Bourse au lord-maire et à la commune de Londres, et l'autre moitié à la corporation des merciers et à la communauté appelée *les Mystères* de cette corporation; mais ce legs était fait à la condition, pour les héritiers, de fonder et de subventionner des cours gratuits de théologie, de jurisprudence, de médecine, d'astronomie, de rhétorique, de géométrie et de musique.

La Bourse fut détruite par le fameux incendie

de 1666, rebâtie et brûlée une seconde fois en 1838. Enfin, reconstruite, toujours à la même place et sur les mêmes plans, c'est encore une reine, la reine Victoria, qui l'inaugura en personne, il y a quelques années.

Je ne prétends pas accuser l'Angleterre d'oubli et d'ingratitude envers sir Thomas Gresham. A l'inauguration du monument actuel que je viens d'admirer du haut de l'omnibus, le lord-maire, William Magnay, dans son discours à la reine Victoria, nous apprend que le testament de Thomas Gresham est toujours fidèlement exécuté :

« Très-gracieuse souveraine, ainsi s'exprime sir William Magnay, « nous, les fidèles sujets de Votre Majesté, le lord-maire, les aldermen et les communes de la Cité de Londres, réunis en conseil public, ainsi que *les merciers*, *les clercs et la communauté du mystère des merciers*, *exécuteurs testamentaires* de sir Thomas Gresham, etc. »

Mais cela n'empêche pas le *négociant royal* de la reine Élisabeth de manquer au piédestal élevé devant la Bourse de Londres, et le duc de Wellington d'y paraître déplacé.

CHAPITRE LXVII.

LONDRES A VOL D'OMNIBUS.

L'omnibus se livre à quelques détours complaisants, comme pour me donner le loisir de saluer en passant la Banque d'Angleterre (*Bank*), et l'Hôtel-de-ville (*Guild-Hall*).

Par son architecture, la Banque ressemble assez à un coffre-fort dont la porte principale serait la serrure. Extérieurement, il n'y a pas de fenêtres, ce qui est un signe caractéristique de l'esprit pratique des Anglais. C'est ainsi qu'à Londres chaque monument public est admirablement approprié à sa destination.

Seize cadrans marquent l'heure des échéances à la Banque d'Angleterre, et neuf cours inté-

rieures servent à la circulation des visiteurs et des employés.

Guild-Hall est bien l'édifice le plus bizarre et le plus laid que je sache. Ce monument hybride est à la fois grec, gothique, bysantin et mauresque. Mais ce qui frappe surtout dans Guild-Hall, c'est le souvenir des solennités dont il a été le théâtre. La vieille cité de Londres revit là tout entière avec ses priviléges, ses anciennes chartes, ses corporations jalouses des usages traditionnels, ses assemblées et ses élections populaires.

Déjà, lorsque j'aperçus le palais du lord-maire (*Mansion-House*), avant que l'omnibus ne fît un coude sur Guild-Hall, je songeai à cette puissance de la *coutume* qui, en Angleterre, oppose constamment la prérogative municipale à la prérogative royale. Le lord-maire est la seconde majesté de Londres, c'est un vrai roi de la Cité, son carrosse est doré comme une châsse, et ce marchand, librement élu par ses concitoyens, trône aussi fièrement dans Mansion-House que la reine Victoria dans Buckingham-Palace. Les novateurs auront beau dire, c'est le respect de la *coutume* qui fait les grands peuples.

Par un caprice de son itinéraire, l'omnibus traversant Gresham-Street, se jette dans Cheapside et se met à courir vers Saint-Paul, dont j'aperçois bientôt la masse lourde et noire.

Vu à une certaine distance dans le panorama de la ville, l'effet de Saint-Paul est magnifique ; mais de près on ne trouve guère que la parodie des grandes basiliques, auxquelles on a coutume de comparer cette cathédrale. Du reste, il en est ainsi de presque tous les monuments de Londres : ce n'est que par la perspective qu'ils acquièrent quelque valeur.

Un cimetière règne autour de Saint-Paul, comme autour d'un grand nombre d'autres églises. A Londres, les morts sont confondus avec les vivants d'une façon lugubre. A chaque instant, dans la Cité surtout, on voit des pierres funèbres ramper ou se dresser au beau milieu des habitations.

Le voyageur peut lire plus d'un nom célèbre en parcourant les cimetières de Londres. Celui de l'église Saint-Georges, auprès de la barrière de Tyburn, renferme le tombeau de Sterne. Le cimetière de la vieille église Saint-Pancras est consacré aux catholiques. C'est là que repose le cheva-

lier d'Eon, ce vaillant sabreur et ce diplomate habile, condamné par on ne sait quel ténébreux caprice de police à vivre et à s'habiller en femme : singulière façon de récompenser un guerrier!

En dépassant Saint-Paul, l'omnibus parcourt Ludgate-street et Fleet-street. Cette ligne, qui porte deux noms, comme on le voit, forme la rue aristocratique de la Cité. A droite et à gauche, les magasins se font déjà beaux et rivalisent presque avec ceux du Strand.

Cependant ils conservent cette physionomie particulière au commerce de la Cité. Le *solide* y passe avant l'élégance. Dans Fleet-Street, il y a de ces vieilles boutiques d'apparence hargneuse, où l'on fait des affaires considérables. On retrouve là ces excellents types de la grosse bourgeoisie marchande si bien dépeints par Walter-Scott. Il me semble voir ces deux charmants apprentis des *Aventures de Nigel*, grimper comme des chats sur l'impériale de l'omnibus, et causer de l'Irlandais rossé la veille au pont de Blackfriars. Mes deux apprentis dressent l'oreille, ils écoutent si le cri *aux bâtons!* ne retentit pas du côté de Saint-Paul, ce cri qui jadis effraya plus d'un gentilhomme : mais non ; rien

aujourd'hui que le bourdonnement causé par la foule d'affairés dont le flot marche ou roule vers Temple-Bar, et pas même la consolation de voir, clouée à la vieille porte de la Cité, la tête d'un illustre criminel. Les apprentis de Fleet-Street ne s'amusent plus, mais ils deviennent encore de riches négociants. L'Irlandais seul n'a pas changé : il est toujours un déguenillé, un étranger et un ennemi à Londres !

J'ai vu se dresser à ma droite St-Dunstan (*St-Dunstan's in the West*), et je passe comme un triomphateur sous l'arcade massive de Temple-Bar, dernier vestige des antiques limites de la Cité, où l'on retrouve la *coutume*, inflexible sentinelle toujours prête à demander le *mot de passe* à ceux qui veulent entrer, même à la reine !

Me voici dans le Strand, ce rivage *bâti* de la Tamise, qui, à lui seul, est une ville tout entière. L'omnibus débouche sur la place Trafalgar, laissant à gauche Charing-Cross, et bientôt sillonnant Hay-Market, le voilà dans Piccadilly.

On peut aller ainsi jusqu'au Palais de Cristal, à moins qu'on ne préfère y arriver par le côté opposé d'Hyde-Park. Alors l'omnibus, au lieu de

prendre Fleet-Street, laissera Saint-Paul à sa gauche et se dirigera vers Holborn-Hill. Chemin faisant, on aura Newgate, sombre et terrible bâtiment qui partout ailleurs serait un contraste, et qui, à Londres, n'a l'air que d'une grande maison de plus. En Angleterre, l'hôpital, la caserne, la prison et la maison bourgeoise, tout cela a exactement la même physionomie. C'est très-gai d'aspect, je vous jure. On traversera ensuite Smithfeld Market, où les têtes de bétail se comptent par milliers, et quand on aura gagné Holborn, on ne tardera pas à entrer dans la rue la plus large, la plus longue, la plus extraordinaire de Londres, selon moi. Je veux parler d'Oxford-Street.

Ici, du haut de l'omnibus, le spectacle est vertigineux. Le Strand, Piccadilly, Regent's-Street, ne sont rien auprès d'Oxford-Street. Le sang de Londres bouillonne plutôt qu'il ne circule dans cette vaste artère. C'est l'exubérance de la vie commerciale, le trop plein, en quelque sorte, du cerveau de l'Angleterre. C'est là, au milieu de cet écheveau de voitures qui se dévide si miraculeusement, que l'omnibus accomplit des prodiges d'adresse et d'audace. C'est là aussi qu'est le dan-

ger, soit pour le prendre, soit pour le quitter.

Heureusement que les Anglais sont des écureuils disgracieux, familiarisés de bonne heure avec tous les périls de la locomotion terrestre ou maritime. Quant à moi, j'ai la sueur froide, j'en suis arrivé à l'épouvante, et lorsque l'omnibus s'arrête à Hyde-Park, je mets pied à terre en proie à une vive émotion.

C'est en vain que la description essaie de donner une idée de la ville de Londres vue à *vol d'omnibus*; ce n'est pas là un de ces tableaux qui s'animent sous la plume, au contraire!

CHAPITRE LXVIII.

LES DEUX OPÉRAS ITALIENS A LONDRES.

Le théâtre de la Reine (*her majesty's theatre*) est situé à l'angle d'Hay-Market et de Pall-Mall. Ce théâtre produit un assez bel effet, avec sa colonnade et la vaste galerie qu'elle abrite. Il peut contenir trois mille spectateurs, mais je crois qu'il les contient rarement. Je n'aime pas beaucoup la décoration intérieure de la salle. Il y a quelque chose de triste dans ces draperies de soie jaune à franges d'argent.

La forme de cet immense vaisseau est assez singulière. On l'a justement comparée à celle d'une boîte à violon, et la scène est placée à l'extrémité la plus étroite. Sans le développement extraordinaire donné au *proscenium*, les danseuses auraient

a peine la place de déployer leurs maigres ailes; c'est leurs bras que je voulais dire.

C'est au théâtre de la Reine qu'a commencé la *lindomanie*. M. Lumley a eu le premier l'honneur d'apprivoiser cet oiseau merveilleux qu'on appelle *le Rossignol suédois;* ce n'est pas là la moindre de ses gloires, et la postérité la plus reculée conservera le nom des Lumley et des Barnum. En Angleterre, la réclame prend des proportions épiques. Un théâtre qui essaierait de se passer de ce levier puissant succomberait bientôt devant l'indifférence des Anglais, qui ont besoin d'être violemment tirés de leur torpeur habituelle, et qu'un puffiste habile conduit facilement jusqu'à l'enthousiasme. Il s'agit de connaître bien le ressort à l'aide duquel on peut faire mouvoir cet enthousiasme. L'admiration des Anglais est comme une boîte à musique : si on veut qu'elle joue un air, il faut la monter.

Comme édifice et comme distribution intérieure, j'avoue humblement mes préférences pour le théâtre de Covent-Garden, situé dans Bow-street, en face la taverne du célèbre Nicholson.

Covent-Garden est l'Opéra royal italien de

Londres et fait une redoutable concurrence à la troupe italienne de M. Lumley. Les deux théâtres sont, du reste, fort suivis et protégés tous les deux par la cour et la haute aristocratie. Cependant, il faut l'avouer, l'avantage reste souvent à M. Lumley, par les raisons que je vous donnais tout à l'heure à propos de l'enthousiasme anglais.

Ce qu'il y aurait de curieux, ce serait de voir M. Barnum à la tête de Covent-Garden; alors la lutte deviendrait homérique entre les deux entreprises, et nul ne peut dire lequel l'emporterait du cornac de *Tom Pouce* ou de l'inventeur de Jenny Lind.

Rien de splendide comme la salle de Covent-Garden. D'une coupe circulaire, plus élégante par conséquent que celle du théâtre de Sa Majesté, cette salle est magnifiquement décorée. Les tentures en soie cramoisie se détachent sur un fond bleu rehaussé d'or. Cela est d'une richesse vraiment royale. Jadis on jouait la tragédie et la comédie à Covent-Garden.

C'est le fils d'un brasseur de Londres qui imagina de créer là un second opéra italien. On assure qu'il jeta plusieurs millions dans cette tentative

audacieuse, et qu'il est aujourd'hui ruiné. Les artistes forment maintenant une société présidée par M. Mario et mademoiselle Julia Grisi, et le succès a plus d'une fois couronné leurs efforts.

C'est égal, j'en reviens toujours à mon opinion : Il n'y a qu'un Barnum qui puisse lutter avec avantage contre un Lumley.

CHAPITRE LXIX.

LE THÉATRE ANGLAIS.

Le Théâtre-Français de Londres (*St-James's Theatre*) est dans King-street, St-James-square. Cette charmante petite salle, décorée avec un luxe du meilleur goût, ressemble au théâtre d'un château royal, tant elle est mignonne et dorée.

Tous les artistes français connaissent le théâtre de M. Mitchell. On joue là nos meilleures comédies, nos plus joyeux vaudevilles, et la tragédie, quand il plaît à mademoiselle Rachel. La prédilection de la reine pour le théâtre St-James a beaucoup contribué à en faire le rendez-vous de l'aristocratie ; c'est le théâtre intime de la cour. Sa Majesté s'y rend sans apparat, sans suite, comme la première grande dame de son royaume. Elle

montre une joie d'enfant à ce spectacle, et plus d'une fois je l'ai vue donner le signal des applaudissements. La reine aime nos comédiens et nos comédiennes, et elle reconnaît franchement la supériorité de notre théâtre sur le théâtre anglais.

Madame l'Étiquette est ouvreuse de loges aux trois théâtres que je viens de citer. Nul ne peut se soustraire à l'inspection sévère de ses regards. En d'autres termes, au théâtre de Sa Majesté, à Covent-Garden et à St-James's theatre, vous n'êtes reçu qu'en habit et pantalon noirs, cravate blanche ou noire, gilet de même couleur, costume de soirée enfin. Le désappointement était grand pour plus d'un Français venu à Londres sans prendre ses précautions. Heureusement que la spéculation anglaise a tout prévu : on loue des habits noirs dans le Strand. Mais espérons que les théâtres comprendront la nécessité d'en avoir à leur vestiaire comme on a des dominos au vestiaire de l'Opéra. Ainsi, l'étranger pourra se déguiser en gentleman avant de s'asseoir dans sa stalle.

Les dames sont admises à l'orchestre et au parterre, mais en toilette de bal, robe décolletée, bras

nus, bouquets énormes, coiffure de dentelles et de fleurs.

L'aspect d'une salle de spectacle ainsi composée présente un air de fête et de bonne compagnie qu'on ne trouve à Paris qu'au Théâtre-Italien. J'aime assez que le public fasse toilette pour aller écouter les poëtes et les grands artistes. Il y a cependant des esprits démocratiques fort scandalisés des prétentions de madame l'Étiquette. Ces gens-là comprennent qu'on mette un habit noir et des gants pour aller à la noce de son portier, mais ils ne comprennent pas qu'on se lave les mains pour applaudir Shakespeare, en compagnie de la reine d'Angleterre!

A la place où s'élève aujourd'hui Drury-Lane-theatre, dans Bridge-street, était l'ancienne salle des combats de coqs, où le fameux sir William Duvenant joua avec sa troupe jusqu'en 1658. Les statues de Shakespeare, de Garrick et de Kean, décorent le portique. A Drury-Lane, on fait de l'art anglais plus ou moins original, drame, comédie, opéra, ballet.

Il en est à peu près de même, comme variété de genre, de Hay-Market-royal-theatre, situé

presqu'en face du théâtre de M. Lumley. Cependant, c'est surtout à Hay-Market que les traducteurs se livrent à leur misérable industrie. Je dis misérable, car, en Angleterre, on n'emprunte pas aux chefs-d'œuvre du théâtre étranger, on vole effrontément un ouvrage et on le fait passer pour une pièce du crû. Rien qu'avec le Théâtre-Français, il y a à Londres des traducteurs qui ont gagné une fortune ; et on les appelle des hommes de lettres !

Les Anglais, si fiers de leur Shakespeare, ne se plaisent que très-modérément à la représentation de ses ouvrages ; mais en revanche ils adorent nos drames et nos vaudevilles, qu'ils prennent naïvement pour le produit de l'imagination vive et de la gaîté folle de leurs poëtes nationaux. C'est la candeur dans le crime. La plupart de ces traductions sont littérales, et les Anglais n'ont pas l'air de s'en douter, et ils affirment avec un sérieux très-amusant qu'ils ont une littérature dramatique !

Quant à Shakespeare, ce poëte énorme n'est aimé, compris et admiré qu'en France. J'en suis fâché pour les Anglais, mais c'est comme cela.

Ce qui ne doit pas m'empêcher de rendre toute justice à M. Webster, directeur de Hay-Market-theatre et excellent comédien. Dernièrement, M. Webster a joué *Tartufe*, mais il avait eu le courage de le signer du nom de Molière. C'était hardi; les traducteurs en ont murmuré, et ils ont prétendu que M. Webster leur avait volé ce chef-d'œuvre que jusqu'ici on avait eu le tort d'attribuer au tapissier Poquelin.

M. Webster a laissé dire, et je le remercie d'avoir deux fois honoré Molière, d'abord en jouant dignement le principal rôle de sa comédie, ensuite en inscrivant audacieusement son nom sur une affiche anglaise. Ce jour-là les Français qui ont passé dans Hay-Market ont tressailli d'aise.

Le Royal-Lyceum-theatre dans Wellington-street, Strand, joue également des tragédies, mais il y joint de grandes féeries indigènes dont les décors sont splendides. La belle directrice, madame Vestris, a un talent dramatique très-remarquable. Quant au célèbre Mathews, l'Arnal de l'Angleterre, il obtient là des succès d'enthousiasme et souvent mérités.

Princess's Theatre, dans Oxford-street, joue le

même répertoire qu'Hay-Market Theatre. La salle est charmante.

Mais, je l'avoue, je préfère à tous ces théâtres qui vivent de rapines et n'ont pas le courage d'être tout à fait anglais, la jolie petite salle d'Adelphi, dans le Strand. A la bonne heure ! voilà la farce anglaise avec toutes ses exagérations, son pied de rouge, ses contorsions, ses culbutes, sa grimace sublime, ses hommes en femme, ses femmes en homme ; théâtre du genre faux, si vous voulez, théâtre de la nature à l'envers, j'en conviens, mais théâtre original, théâtre anglais, théâtre de John Bull ! C'est le *Punch* en action, Hogarth ressuscité, Cruikshank réalisé, c'est tout le génie artistique et littéraire du pays. En Angleterre, la plume, le crayon et le masque ne conservent d'indépendance qu'à la condition de rester dans le domaine de la caricature. Sortis de là, ils deviennent tributaires des autres nations, de la France surtout. En un mot, il n'y a qu'un art vrai en Angleterre, c'est l'art grotesque.

Tout anglais que m'a semblé le théâtre d'Adelphi, il est dirigé par une ancienne comédienne française madame Céleste, qui a fait une immense fortune

aux États-Unis. C'est la mademoiselle Montansier de Londres.

Il y a encore un grand nombre d'établissements dramatiques de second ordre, tels que le Royal Olympic Theatre, Mary-le-Bone Theatre, City of London Theatre, Victoria Theatre, Sadler's Wells Theatre, Queen's Theatre, Royal Pavilion Theatre, situés, pour la plupart, dans la Cité ou les faubourgs. Je ne parle pas du théâtre équestre d'Astley (*Batty's new amphitheatre*); c'est un grand cirque qui ressemble à notre cirque des Champs-Élysées, et n'offre rien de particulier.

Les théâtres de Londres ont des foyers spacieux et richement décorés. Ce sont de véritables salons. Un nouveau règlement de police interdit aux femmes de se promener sans cavalier dans les couloirs et dans le foyer des théâtres, et ce règlement n'était pas inutile. Grâce à lui, le foyer de Covent-Garden ou d'Hay-Market ne sert plus de boudoir à la prostitution. Jadis, il se passait là des scènes dont la plume n'oserait retracer les détails. Malheur à l'imprudent qui se risquait dans ces cavernes de la galanterie. Aujourd'hui, on peut sans danger y prendre une tasse de thé.

Un excellent usage que le peuple de Londres regarde comme l'un de ses priviléges les plus sacrés, est la diminution de moitié du prix des places, à partir de neuf heures. Tous les théâtres, à l'exception des deux Opéras et du théâtre St-James se conforment rigoureusement à cet usage, qu'on ne saurait trop louer. Le petit commerce, une fois sa boutique fermée, peut ainsi, pour une somme modique, se délasser d'une manière intelligente des travaux de la journée. Toutes les fois que le théâtre s'arrangera pour enlever des clients à la taverne, il aura bien mérité du peuple, et dignement répondu au but moralisateur de son institution.

CHAPITRE LXX.

LE PLAISIR A LONDRES.

Je ne suis pas fanatique de ce qu'on appelle les lieux de plaisir à Londres. Le Casino-Laurent, Cremorn-Garden et Wauxhall-Garden, excitent médiocrement mon admiration. Je ne vois là que la parodie de Mabille et du Château-Rouge. Seulement ce qui est gai chez nous, tourne au lugubre en Angleterre. C'est le bal public en triste. Cependant, il faut convenir que les orchestres chargés de conduire le deuil du plaisir à Londres sont, pour la plupart, excellents. Mais combien je préfère à tout ce tumulte d'une foule qui s'amuse à s'ennuyer, le calme honnête des jardins à thé (*tea gardens*)! ce sont de riantes guinguettes situées à l'extrémité des faubourgs de Londres.

Là, on commence déjà à échapper aux vapeurs noires de la ville, on respire un air presque pur, le charbon de terre ne s'interpose plus entre vous et le soleil. Partout des fleurs, partout la verdure formant de capricieux berceaux, et sous les pieds de l'herbe véritable, de l'herbe qui sent bon et foisonne librement. Les jardins à thé sont le rendez-vous de la petite bourgeoisie et des ouvriers laborieux qui viennent y chercher le repos. On leur sert du thé, de la bierre, du café, à dîner même, s'ils le désirent, tout cela à des prix modiques, et par-dessus le marché, ils ont encore le régal d'une musique discrète où chanteurs et instrumentistes font décemment les choses.

Tous ces bons et loyaux Anglais ont la figure épanouie, tranquille , honnête : ils portent leur conscience sur leur visage. Les femmes montrent une belle rangée de dents blanches en souriant à l'enfant qui roule comme une pelote le long des charmilles. Les filles reflètent aussi les vertus du foyer dans leurs grands yeux bleus franchement ouverts, et chacune d'elles est si fraîche et si rose sous son chapeau de paille, qu'on dirait d'une cerise sous sa feuille.

C'est seulement dans les jardins à thé que j'ai trouvé un peu de joie anglaise.

Comme contraste, il ne tiendrait qu'à moi de vous décrire les *saloons* du haut et bas étage. Vous frémiriez d'épouvante au tableau de ces nuits *orgiacales* où le vice se montre à la lueur éclatante de mille flambeaux et couvert de satin et de dentelles, si c'est dans Piccadilly, où il cache à peine sa nudité avec quelques haillons fangeux, si c'est dans le Strand. Mais pourquoi passer des jardins à thé aux *saloons?* Aux calmes journées faisons succéder les nuits calmes.

Laissons le sacripant de la Cité demander de l'amour au *gin*, et le jeune lord désœuvré de Bond-Street noyer les courtisanes dans du Porto, et surtout soyons indulgents pour ces plaisirs violents, conséquence presque naturelle des mœurs anglaises.

L'intérieur de la famille a de telles monotonies, de tellés régularités en Angleterre, que la vie ne s'y dépense qu'à moitié. Où voulez-vous donc que l'homme jeune dépense l'autre moitié? Dans la fièvre des voyages? Mais quand le tour du monde est fait? Pour un Anglais, c'est la chose la plus

simple que de faire le tour du monde ; il y use ses bottes, mais il n'y use pas sa vie, et lorsqu'il revient achever à Londres un bâillement commencé à Calcutta, s'il ne se tue pas, il se marie... Et voilà pourquoi toute l'année il y a des *saloons* ouverts à Londres.

L'Anglais ne s'amuse, ou plutôt ne se distrait, qu'en dehors de sa maison, et pour lui les *saloons* sont des *clubs*, où, au lieu de lire les journaux et de jouer aux échecs, on lit dans le regard des courtisanes et on joue à la passion. Nature factice, cette nature anglaise, en haut comme en bas ! La classe moyenne seule, la bourgeoisie des jardins à thé, est vraie, sage et heureuse.

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous les lieux dits *de plaisir* qui existent à Londres. Sans compter le Colosseum, le Cosmorama, le Diorama et les figures de cire de madame Tussaud, véritable Panthéon du crime, on rencontre à chaque pas des exhibitions de toutes sortes. « Le vent usurier » dont parle le poëte, et qui met si souvent la main à la poche de Mardoche, n'est rien en comparaison *du plaisir* en Angleterre.

Prenons pour exemple le Colosseum, situé à

l'entrée de Regent's-Park, cet immense tapis vert dominé à l'horizon par Primrose-Hill, la colline aux lutteurs. Vous donnez deux shillings à la porte, et une fois entré, vous vous apprêtez à jouir des merveilles que renferme le Colosseum. Si votre bourse est vide, je vous plains ! Il y a là une chaumière de la Suisse avec serre renfermant des fleurs rares, une grotte, des ruines, tout un univers postiche, douze à quinze exhibitions différentes dignes de votre admiration.

Chacune de ces exhibitions coûte un shilling en tout, au moins six pence, en sorte qu'au lieu de deux shillings, il faut en débourser huit ou dix si l'on veut explorer le Colosseum dans tous ses détails.

Remontez maintenant Regent's-Park, vous trouverez à gauche le *Zoological-garden*. Là encore, outre le shilling d'entrée, vous rencontrez des exhibitions particulières, soit d'oiseaux empaillés, soit de reptiles, et vous serez obligé de donner un supplément, ou de mettre un frein à votre curiosité. Dans tous les établissements publics en Angleterre, il y a vingt bureaux de suppléments. Un homme qui hériterait d'un million et qui serait pressé de

manger sa fortune, n'aurait qu'à visiter toutes les curiosités de Londres, l'affaire serait conclue.

Les partisans de la liberté illimitée, du *laissez faire* dans ce qu'il a de plus absolu, voudraient que les théâtres de premier ordre, les musées, les bibliothèques, tous les grands établissements publics en un mot, fussent fondés et exploités par des particuliers. Ils n'admettent la protection ni pour l'art ni pour la science.

Voyez ce qui arrive à Londres : il faut un permis d'un des membres de la société zoologique et un shilling pour se promener dans le magnifique jardin zoologique de Regent's Park. De plus, comme c'est la spéculation, et non la science, qui règne là en maîtresse, on a le droit de s'y promener à dos d'éléphant, moyennant l'éternel shilling. Toutes ces pratiques manquent de dignité, et font d'une académie des sciences une baraque de la foire.

A Paris, une population travailleuse et intéressante regarde le Jardin-des-Plantes comme son paradis journalier ; elle n'a rien à payer pour parcourir cet Eden que l'Etat entretient et embellit en vue de ses jouissances et de son instruction. A

Londres, l'aristocratie et les étrangers ont seuls le privilége de visiter le jardin zoologique. Quant au peuple il faut qu'il mange avant de voir manger les animaux.

Je puis me tromper, mais ma conviction est profonde à cet égard : du jour où l'État cessera de protéger directement les temples élevés aux arts et aux sciences, il n'y aura plus ni sciences ni arts. Il restera des exhibitionnistes, voilà tout.

Le plaisir est donc établi sur une grande échelle à Londres. Mais, hélas ! il en est du plaisir comme du travail : le travail organisé, c'est l'oisiveté ; le plaisir organisé, c'est l'ennui !

L'ennui restera le démon incarné de l'Angleterre, malgré tous les shillings que dépensent les Anglais pour exorciser ce mauvais esprit des trois royaumes.

CHAPITRE LXXI.

DERNIER MOT SUR LES MŒURS ANGLAISES.

Et d'abord, ai-je dit le premier mot sur ces mœurs curieuses? Le lecteur morose répondra non en jetant le volume avec colère; le lecteur bon diable se contentera de sourire, et sans s'inquiéter du premier mot il acceptera le dernier, qui est toujours le mot le plus gai d'un livre. Que de gens ne lisent jamais que celui-là! Ce sont les sages.

Les mœurs anglaises ont été dépeintes dans cent ouvrages par des écrivains qui les connaissaient un peu et d'autres qui ne les connaissaient pas du tout. Si j'avais voulu *bouquiner*, rien ne m'eût été facile comme de recommencer cette histoire de la vie anglaise dans ses détails les plus

intimes. Mais, bien décidé à n'en dire que ce que j'en ai *vu* et non pas *lu*, je n'ai guère que des croquis à offrir au lecteur. C'est donc autre part qu'il lui faudra chercher les études approfondies.

Quant à moi, j'ai le droit de répéter avec le poëte :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

C'est mon seul mérite.

Les animaux sont divisés en plusieurs espèces, dont chacune a sa forme, sa couleur, son cri. L'homme est une de ces espèces, et celui qui le regardait comme le plus sot animal de la création n'avait certes pas tort. Ainsi, par exemple, les ânes de tous les pays parlent le même langage. L'homme seul a imaginé de modifier son cri suivant le point du globe qu'il occupe, si bien qu'il suffit de faire quelques pas pour ne plus se comprendre entre hommes, tandis que les ânes, s'ils se visitaient d'un pôle à l'autre, se comprendraient parfaitement : ils n'auraient qu'à braire.

Lorsque j'eus mis le pied sur la plage anglaise, cela me paraissait si profondément triste et tellement en dehors des lois de la nature de ne pou-

voir entendre mes semblables et me faire entendre d'eux, que j'en arrivai au paroxysme du découragement. J'errais comme un matelot ivre sur la grève de Douvres, j'aurais donné la moitié de ma vie pour quatre paroles françaises. Un simple *comment vous portez-vous?* m'eût semblé plus beau qu'un vers de Corneille. Mais tous ces êtres humains qui circulaient autour de moi avaient un cri différent du mien, et j'en vins à me demander si nous appartenions bien à la même espèce dans le règne animal. Tout à coup, un âne se mit à braire.

— A la bonne heure! m'écriai-je fou de joie, en voilà un qui parle français!

J'en demande pardon à l'Académie, mais en voyage on n'est pas difficile sur la syntaxe, on prend ce qu'on trouve; et pourvu qu'on entende le cri de la patrie absente, on est joyeux. Cet âne de Douvres parlait exactement comme un âne de Montmartre, *il parlait âne* enfin; et nous, nous parlons anglais, italien, français, turc, autant de langages qu'il y a de frontières sur la carte, tandis que dans l'ordre naturel des choses, nous devrions *parler homme*.

Le moyen de s'étonner des différences de mœurs et d'usages, quand la parole, ce premier don de tous les nouveau-nés se modifie à ce point, suivant les climats ! L'âne de Douvres me parut d'une espèce bien supérieure à la nôtre, et, involontairement, je lui ôtai mon chapeau, quoiqu'il ne portât pas de reliques, et en vertu de cette maxime, qu'il faut saluer la supériorité partout où on la rencontre. Il est certain qu'en Angleterre, un âne de France trouve à qui parler, et qu'un homme du même pays n'a pas cet avantage.

Mais ce sont là des questions de haute philosophie fort à l'étroit dans le portefeuille d'un voyageur. Salut donc une dernière fois à l'âne de Douvres, et retournons à Londres.

Cette ville tient tellement à se singulariser, par rapport à Paris, qu'elle fait de l'été l'hiver et de l'hiver l'été.

Lorsque les arbres se couvrent d'émeraudes et que l'aubépine embaume les chemins, nous renonçons bien vite aux spectacles, aux bals, aux concerts, à toutes ces fêtes, si pâles devant les grandes solennités de la nature ; bref, nous quit-

tons l'univers factice pour l'univers réel, le monde *au gaz* pour le monde *au soleil*. C'est précisément à la même heure que les Anglais s'entassent dans leur fumeuse capitale. Aux printannières chansons des oiseaux dans les grands arbres de Windsor et de Richemond, ils préfèrent la cavatine de Jenny Lind, les airs du ténor à la mode, les fureurs de mademoiselle Rachel. Ils s'étouffent dans d'étroites salles de concert, ils envahissent les théâtres, ils dansent aux feux de mille bougies. Le soleil brille, c'est le moment d'allumer le lustre. Voilà leur logique. En revanche, dès que la feuille jaunit, dès que les champs se désolent de leur parure enlevée par la faux du paysan, dès que Paris revient aux splendeurs de ses fêtes d'hiver, Londres se sauve au fond de ses vieux manoirs, et mange tristement son roast-beef dans la salle des ancêtres ! Tout cela est fort heureux pour les artistes, qui font, grâce à cet esprit de contradiction, leur moisson d'or et l'hiver et l'été. Ils n'ont qu'à passer la Manche.

Je l'ai déjà dit, quand on compare la France à l'Angleterre, la liste des contrastes est inépuisable.

Les Anglais sont aussi formalistes que nous le

sommes peu. Nous nous lions, il faut en convenir, avec une déplorable facilité. Nous traitons d'amis des gens que nous connaissons à peine. En Angleterre, l'usage inviolable de la présentation met bon ordre au danger des liaisons faites à la légère. J'avoue que je suis loin de blâmer cet usage. Je sais bien que les Anglais en ont exagéré l'application comme ils exagèrent tout. Ainsi, c'est en vain que vous chercheriez dans un salon à entamer la conversation avec un invité si vous ne lui avez pas été officiellement présenté. Cela rend les salons anglais glacials. Le cœur y grelotte sons l'impression de cette glace que la forme seule peut rompre. Les mauvais plaisants vont plus loin; ils racontent l'anecdote si connue de ce jeune dandy qui voyait un homme se noyer et le lorgnait tranquillement sans songer à le secourir. Une dame fut indignée de ce sang-froid :

— Vous ne savez donc pas nager? lui dit-elle.

— Je nage parfaitement.

— Et vous ne volez pas au secours du malheureux qui se noie?

— Je n'ai jamais été présenté à ce monsieur. (*I was never introduced to this gentleman!*)

Telle fut la réponse du flegmatique Anglais, qui continua à lorgner le noyé jusqu'à ce qu'il eût disparu sous les flots.

Je ne crois pas beaucoup à cette anecdote, ni le lecteur non plus. Elle peint assez bien le caractère anglais; mais elle en fait plutôt la caricature que le portrait, et cela n'empêche pas l'usage de la présentation d'avoir son bon côté. Il faut louer les Anglais de ne pas apporter notre étourderie dans leurs relations du monde. Chez eux du moins un gentleman n'est pas exposé à se commettre avec un goujat.

A propos de gentleman, j'ai été fort surpris une fois en Angleterre d'apprendre que ce mot ne signifie nullement gentilhomme. Le gentleman c'est absolument l'homme d'éducation et non le noble. Un lord peut ne pas être un gentleman, s'il soutient mal sa dignité et l'honneur de son rang. *Though he is a lord, he is not a gentleman.*

Il ne tiendrait qu'à moi de fournir encore au lecteur bon nombre de renseignements de ce genre. Je le devrais peut-être; mais ainsi je manquerais complétement le but que je me suis pro-

posé. Ce que je veux faire, ce n'est pas un *Guide du voyageur à Londres*, c'est une causerie décousue, quelque chose dont on puisse se passer, une œuvre complétement inutile, un livre enfin.

CHAPITRE LXXII.

EN RÉPONSE A UN DISCOURS DE THACKERAY.

Plus j'approche de la fin de ce livre, plus mes scrupules augmentent au sujet des impressions qu'il renferme. Elles sont fidèlement rendues, mais on peut m'objecter qu'elles ont été reçues à tort et par suite d'un trop rapide examen des hommes et des choses. A cela je répondrai que j'ai vu Londres à la vapeur, et que je l'ai raconté comme je l'ai vu.

Je reconnais volontiers la témérité de certaines observations. Ainsi, pour ne parler que de l'hospitalité anglaise envers les gens de lettres des autres nations, je confesse qu'après trois semaines de séjour à Londres, c'est-à-dire au moment de mon départ, les portes de quelques maisons il-

lustres se sont ouvertes devant moi. Avec le temps, je serais sans doute parvenu à pénétrer au sein de la société anglaise, à la juger plus favorablement par conséquent, et à l'aimer peut-être. Le temps m'a manqué.

Un journal anglais, *la Gazette littéraire* (the litterary Gazette), m'a doucement *raillé* là dessus. Ce journal spirituel, que je ne saurais trop remercier pour la façon cordiale et bienveillante avec laquelle il a recueilli et traduit plusieurs passages de mes lettres, regrette que Londres n'ait été à mes yeux qu'une ville aux portes fermées. Je ne pouvais assurément, dit-il « espérer trouver accès dans la société anglaise en *arpentant les squares spacieux et les rues magnifiques.* » Et il ajoute, parlant toujours de moi :

« Pour la réfutation de sa remarque, que l'homme de lettres est peu considéré en Angleterre, nous nous bornerons à le renvoyer au discours de M. Thackeray dans notre récit du dîner de *la société d'assistance littéraire.* »

Je ne me le suis pas fait dire deux fois.

C'est ainsi que j'ai su qu'il y avait à Londres

une société de gens de lettres destinée à soulager les écrivains malheureux.

Le dîner dont parle la *Gazette littéraire* a eu lieu le 14 mai de la présente année. C'est à ce dîner que M. Thackeray, le célèbre auteur de « *la foire aux vanités* » a pris chaleureusement la défense des hommes de lettres de l'Angleterre. M. Thackeray s'est indigné de la réputation de gueuserie et de servilisme faite aux écrivains anglais. Mais s'il a repoussé avec tant d'énergie la mauvaise opinion que ses compatriotes ont des littérateurs en général, c'est que cette opinion existe. Donc, je n'étais pas si loin de la vérité, et M. Tackeray confirme ce que j'ai écrit plutôt qu'il ne le réfute.

« A l'époque de la reine Élisabeth, s'écrie-t-il, il y avait des lois contre les caricatures et les chansons satiriques, punissant les délinquants de mutilation et de pendaison. S'il en était de même à présent, que deviendrait mon auguste ami et patron, monsieur *Punch ?* Le fait est que les gens de lettres de ce temps-ci n'ont pas besoin de protecteurs. Ce sont des amis qu'il nous faut. Je proteste de toutes mes forces contre cette dégrada-

tion imaginaire, et je la nie absolument. *Nous ne voulons plus* être pris en pitié. »

Ces nobles et généreuses paroles méritent d'être applaudies par toutes les nations intelligentes. Mais j'en reviens à ma défense. Si *imaginaire* que soit cette dégradation, vous sentez le besoin de *protester* contre elle, de la *nier* à haute voix, et c'est qu'alors, même depuis la reine Élisabeth, l'honorabilité des gens de lettres a eu besoin d'être défendue en Angleterre, tandis que chez nous cela va de soi, et je n'ai pas dit autre chose. Si *vous ne voulez plus* qu'on vous prenne en pitié, c'est que vous avez eu à souffrir de cette pitié insultante, et en France, depuis Louis XIII, il n'y a plus de Pierre Gringoire, il n'y a que des Pierre Corneille; on ne plaint pas les poëtes, on les envie.

Je remercie de tout mon cœur la *Gazette littéraire*, de m'avoir fourni l'occasion de constater dans ce livre que la fière indépendance de nos écrivains gagne ceux de l'Angleterre. Cette société d'assistance, copiée sur la nôtre, en est la preuve. En effet, là, les Disraëli, les Bulwer, les Dickens et les Thackeray donnent la main aux plus illustres lords de la Grande-Bretagne, ils

trouvent en eux des amis et non des protecteurs, et tous s'unissent dans le seul but de venir en aide à leurs confrères pauvres, sans offenser la dignité du malheur par l'insolence de l'aumône. Secourir un poëte, ce n'est pas faire la charité ; c'est payer la dette de la patrie.

CHAPITRE LXXIII.

LÉGITIME VENGEANCE

J'ai salué pour la dernière fois les magies du Palais de Cristal, pour la dernière fois j'ai pris ce bain de thé, par lequel tout Anglais commence sa journée, le seul bain qu'on prenne avec de l'eau en Angleterre !

Je ne frissonnerai plus comme un voyageur qui traverse une forêt infestée de bandits et auquel on crie tout à coup *la bourse ou la vie !* En entendant résonner à mes oreilles ces deux mots sinistres : *two shillings !* me voilà emporté à toute vapeur vers Douvres, et je ne puis rendre l'ivresse dont je me sens inondé, en me voyant en face d'un horizon qui, pour moi s'appelle la France.

Dès ce moment, un orgueil inexprimable s'empara de moi.

Je chantais à pleins poumons le refrain de Marie Stuart appliqué à la Grande-Bretagne dans le sens ironique :

« Adieu *plaisant* pays d'Angleterre ! »

Oui pardieu ! le plus *plaisant* des pays et le plus ennuyeux aussi.

Au lieu d'aller à Londres au milieu d'un convoi de Français consternés comme moi, je me trouvais au milieu d'un convoi d'Anglais allant à Paris. Quelle revanche j'allais prendre! Je me la promettais éclatante, et je jetais des regards d'insolente pitié sur mes voisins de droite et de gauche. A mon arrivée en Angleterre, je trouvais de l'impertinence railleuse, rien que dans la manière dont les conducteurs criaient à chaque station : *Reigate! Godstone! Tundbridge! Maidstone!* c'est pour m'humilier, me disais-je, qu'ils prononcent l'anglais ainsi, c'est afin que je n'y puisse rien comprendre.

En retournant en France, au contraire, il me sembla que les employés du chemin de fer n'avaient plus la même crânerie de prononciation.

Ce n'était plus que timidement qu'ils articulaient *Reigate! Tundbridge!* et moi je hurlais Paris! Paris! avec la voix cuivrée d'un conducteur de coucou. Bref, tous les Anglais qui m'entouraient avaient l'air d'aller à l'enterrement et moi à la noce. En effet, ce Français qui retournait dans son pays, c'était une victime qui échappait à l'Angleterre, et ces Anglais qui se disposaient à franchir le Pas-de-Calais, me produisaient l'effet de condamnés destinés à assouvir ma légitime vengeance. Ils allaient avoir besoin de moi, ils allaient me demander le nom des villages que nous traverserions, et la valeur des objets de consommation. Mais alors, je serai sans pitié pour eux comme ils l'ont été pour moi. Je permettrai qu'on leur fasse payer un beefteak trois francs et un verre de piquette vingt-cinq sols; j'autoriserai les fiacres à les perdre dans les rues de Paris, comme ils ont autorisé leur *cab* à me perdre dans les rues de Londres. Ils ont ri de mes moustaches, je rirai des brosses à chapeau qu'ils se laissent pousser de chaque côté du visage et qu'ils appellent effrontément des favoris. J'aurai pour eux des raffinements de cruauté... Non! voici la mer

qui étend sa nappe verte derrière les falaises de Folkstone, et là-bas, je vois la France. Deux miss blondes me sourient en me tendant la main pour passer du vagon sur le pont du paquebot, et nous échangeons un regard d'indulgence. Pure imagination, toutes ces colères et toutes ces haines entre deux peuples! Que les Français soient les bienvenus en Angleterre et les Anglais en France. N'oublions pas que ces paquebots chargés de voyageurs qui se croisent sur l'Océan, portent la richesse des deux nations et la paix du monde.

CHAPITRE LXXIV.

CE QUE J'AI RAPPORTÉ D'ANGLETERRE

Terre ! voici la France !

Je la reconnais à son gendarme et à son douanier.

C'est une chose fâcheuse, et qui gâte la joie de l'exilé rendu à ses foyers, ce baudrier jaune et cet uniforme vert. On est tout à la patrie retrouvée, on a des larmes dans les yeux, et voilà qu'il faut montrer son passeport et *déclarer* une livre de tabac ! On ne peut aborder au rivage de France sans que la gendarmerie ne vous saisisse au collet et que la douane ne vous mette la main à la poche. Baudrier jaune et habit vert, vous rendez la poésie du retour impossible !

« Cette affaire est mieux réglée en France... »

disait Sterne en s'embarquant pour Calais. Je ne sais pas de quoi il voulait parler, et nul ne l'a jamais su ; mais moi, dont, en ce moment, un gendarme tient le collet et un douanier la bourse, je soutiens que « cette affaire est mieux réglée en Angleterre. »

Encore un contraste !

Chez nous, l'autorité et la loi déploient un faste d'uniformes et de vexations qui donne à la France l'air d'une grande caserne. A chaque pas il faut savoir le mot de passe, et nulle part la loi et le principe d'autorité ne sont aussi contestés, aussi minés qu'en France.

En Angleterre, il y a si peu de soldats qu'on croit qu'il n'y en a pas du tout. L'autorité cache sa griffe, la loi garde son écharpe dans sa poche, et c'est le pays où l'on redoute le plus la griffe de l'autorité et où l'écharpe invisible de la loi inspire le plus de respect.

Ce qu'il y a de certain, c'est que c'en est assez du gendarme et du douanier pour calmer mon ivresse. A Lille je commence à trouver que l'ale vaut mieux que notre bierre ; à Arras, je songe avec rage que j'ai oublié de visiter Windsor ; à

Amiens, il me semble que je me suis bien pressé de quitter un pays à peine entrevu; à Paris, je regrette Londres! Le cœur humain est ainsi fait: Il bat bien plus fort au souvenir qu'à l'espérance.

— Ma foi, m'écriai-je en serrant la main du premier ami que je rencontrai au foyer de la comédie française, j'ai fait un beau voyage.

— Et qu'avez-vous rapporté de ce voyage?

— Une idée fixe.

— Quelle est-elle?

— C'est l'envie de connaître Londres.

— Vous venez d'y passer trois semaines!

C'est précisément pour cela.

FIN.

TABLE

TABLE.

		Pages
PRÉFACE.		1
CHAPITRE	I. De Paris à Calais.	1
—	II. Calais.	10
—	III. De Calais à Douvres.	14
—	IV. De Douvres à Londres.	18
—	V. Le Cab.	23
—	VI. Où le bâton du policeman joue un rôle et où je lui donne la réplique.	26
—	VII. Le Palais de Cristal.	29
—	VIII. Semi-officiel.	32
—	IX. Tout à fait officiel.	38
—	X. Où le cortége défile.	47
—	XI. Une représentation au Théâtre de sa majesté (*Majesty's Theatre.*)	50

Pages

CHAPITRE XII. *Sic vos non vobis.* 52
— XIII. A propos d'une plaisanterie du *Punch.* 55
— XIV. Comme quoi le Palais de Cristal n'a aucun rapport avec la tour de Babel 58
— XV. La reine veuve. 61
— XVI. Le joueur de mandoline. 64
— XVII. Châtiment. 68
— XVIII. De l'inconvénient de ne pas étudier les serrures anglaises. 72
— XIX. J'ai l'air étranger. 76
— XX. Agréablement mêlé de vers. . . . 79
— XXI. Contrastes. 83
— XXII. Les femmes. 86
— XXIII. Le maître de grâces. 89
— XXIV. Suite des contrastes. 92
— XXV. Ma première impression sur l'hospitalité anglaise. 95
— XXVI. Le souper interrompu. 100
— XXVII. Un dimanche à Londres. 105
— XXVIII. Qu'on aurait tort de passer. . . . 106
— XXIX. La politesse anglaise et le comfortable. 110
— XXX. Le bain sec. 114
— XXXI. Une pensée mauvaise. 118

Pages

CHAP. XXXII. Plus calme. 121
— XXXIII. Où j'essaie de faire le plan de Londres. 125
— XXXIV. Pour servir à l'histoire de la prostitution en Angleterre. 128
— XXXV. *Judge and Jury*. 132
— XXXVI. La France est humiliée. 137
— XXXVII. La revanche du Mont-Saint-Jean. . . 140
— XXXVIII. Où l'on traverse le Transept. . . . 145
— XXXIX. La Wellingtonmanie. 149
— XL. Où l'on trouve l'origine de Pall-Mall. 152
— XLI. Où j'assiste le moins possible à une séance du parlement. 157
— XLII. Un successeur de Brummel. . . . 163
— XLIII. Parallèle de Brummel et de M. Soyer. 166
— XLIV. Gore-House. 172
— XLV. La Fille de l'Orage. 178
— XLVI. Le Symposium. 183
— XLVII. Où la presse française est traitée par M. Soyer comme Gargantua le fut par les Londriens au temps du roi Artus. 186
— XLVIII. Pour faire pendant au souper des dames lanternes. 191
— XLIX. Savante dissertation à propos d'un proverbe. 196

Pages

CHAPITRE L. Lutte mémorable d'une plume anglaise contre une plume française. . . 199
— LI. Où Jubinal a toutes les peines du monde à prouver qu'il n'est pas J. Janin. 204
— LII. Sur la Tamise. 210
— LIII. Le port de Londres. 221
— LIV. Poisson et gibier. 227
— LV. L'invalide de Greenwich. 232
— LVI. Sous la Tamise. 236
— LVII. La cité des noyés. 241
— LVIII. Isambart Marc Brunel. 246
— LXIX. Pourquoi le voyageur esprit fort appelle la Tour de Londres une mystification. 254
— LX. Les drames de la Tour de Londres. . 258
— LXI. Ne touchez pas à la hache. 262
— LXII. Les joyaux de la couronne. . . . 267
— LXIII. La jonque chinoise. 271
— LXIV. Louis XIV dans les carrosses à cinq sous. 276
— LXV. Le démon de la locomotion. . . . 280
— LXVI. Thomas Gresham. 284
— LXVII. Londres à vol d'omnibus. 290

Pages

CHAP. LXVIII. Les deux Opéras-Italiens de Londres. 297
— LXIX. Le théâtre anglais. 301
— LXX. Le plaisir à Londres. 309
— LXXI. Dernier mot sur les mœurs anglaises. 316
— LXXII. En réponse à un discours de Thackeray. 324
— LXXIII. Légitime vengeance. 329
— LXXIV. Ce que j'ai rapporté d'Angleterre. . 333

FIN DE LA TABLE.

10/92
IXXX
#6058

POSADA
art-books
Rue de la Madeleine 29
1000 Brussels - 02/511.08 34